LES
AMOURS D'ABEL

COMTE WODZINSKI

LES AMOURS D'ABEL

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS
1880

LES

AMOURS D'ABEL

I

Quand on a quitté la station frontière d'Al... où les douaniers russes, aux casquettes vertes à longues visières, visitent les wagons et vous demandent vos passeports, le train se dirige, à l'est, à travers des pâturages et des plaines çà et là bordés de forêts. Les villages apparaissent clairsemés et pauvres ; les cabanes au toit de chaume, les *dwory* ou maisons seigneuriales s'élèvent entre des bouquets d'arbres. Le long des routes, le paysan suit d'un œil rêveur la locomotive qui fuit ; des nuées de corneilles grises s'envolent ; dans les prairies

les chevaux s'élancent affolés, arrivent jusqu'au talus de la voie, puis reprennent leur course éperdue. A deux heures de route environ, on s'arrête à K... La ville, séparée de la gare par un chemin battu, bordé de peupliers, montre au loin ses maisons basses, peintes uniformément en jaune, les deux tours de son église et la synagogue, dont le temps a noirci les briques. A droite, du côté opposé, l'œil aperçoit les mêmes plaines à perte de vue, et, sur le fond clair de l'horizon, une masse d'arbres qui semble de loin une forêt. Le conducteur, de sa voix gutturale, jette le nom de la station ; puis il ajoute rapidement deux autres mots que personne n'entend : « Zaborow-Liwno ». En effet, les voyageurs sont rares à K... ; les nobles des environs préfèrent leurs voitures attelées à quatre, et le paysan insoucieux chemine en chantant sur la route, portant ses longues bottes au bout d'un bâton. Si vous m'en croyez, lecteur, nous ferons comme eux. Le temps est sec, quoique froid ; nous sommes en décembre ; partout la plaine est couverte de neige ; le soleil

couchant y laisse des reflets roses qui illuminent la campagne. Par intervalle, glisse un traîneau rapide ; les clochettes, suspendues au cou des chevaux, résonnent dans le lointain. Le ciel devient de plus en plus bas ; le brouillard s'épaissit, et l'homme perdu dans cette immensité sent je ne sais quelle tristesse envahir son âme. La route est longue ; ce qui se confondait dans la perspective vague des horizons se disjoint et se déplace. Le massif d'arbres, qui tout à l'heure ne formait qu'un même bois sombre, s'écarte. Plus près de nous, un grand parc se détache sur le fond neigeux du paysage. Entre les arbres dépouillés, on aperçoit la large façade d'un château Louis XIII restauré au commencement du siècle. Les murs en briques roses ont perdu leurs élégantes moulures, les fenêtres agrandies n'ont plus d'ogives ; mais le toit à fine arête a gardé ces cinq tours, dont les courbes polies et les minces clochetons brillent en été sous le feuillage. C'est le château de Zaborow, la résidence des comtes Leliwa.

Une route où le peuplier alterne avec le saule relie le parc à la chaussée. C'est ce chemin, servant de trait d'union aux deux villages, que la distance supprimait. Aussi bien Liwno ne semble-t-il être qu'une enclave de Zaborow. Son jardin ne donne qu'un maigre ombrage : la vieille maison en bois n'a pas d'étage, et la couche de chaux qui la recouvrait jadis tombe en maint endroit comme un manteau troué. Les fenêtres hautes, à minces losanges, rompent seules la monotonie du carré. Au lieu des sveltes clochetons, quatre girouettes rouillées grincent aux coins du toit en tuile, que l'humidité et la pluie ont recouvert de mousse verdâtre. L'intérieur des deux habitations diffère autant que leur cadre. A Liwno, chez les Nurski, les chambres sombres et basses sont tendues de papier gris ; quelques meubles de mauvais goût, l'acajou et le velours grenat du salon, l'inévitable pendule en bronze, le piano, aux cordes détendues par l'humidité, composent le seul luxe de la maison. A Zaborow, à peine entré, vous êtes

saisi par les vastes proportions du hall dallé de marbre. Un escalier en vieux chêne sculpté conduit aux appartements du premier. On traverse la salle des portraits, où toute une série de hetmans, starostes, palatins, se pressent le long des murs, dans leurs costumes écarlates, leurs ceintures de drap d'or, la main appuyée sur l'épée recourbée, qu'ornent les perles et les rubis d'Orient ; puis les pièces se succèdent, avec leurs hauts plafonds, leurs cloisons dorées ou leurs vieilles tapisseries.

Mais aujourd'hui la même tristesse règne dans ces deux demeures. Dans sa petite chambre, que de minces rideaux protègent mal contre le vent qui souffle à travers la fente des portes et des fenêtres, une jeune fille agenouillée pleure, la tête dans ses mains. C'est Hedvige Nurska, la fille du propriétaire de Liwno.

A Zaborow, dans un salon aux riches tentures, Abel Leliwa regardait, rêveur, les bûches enflammées qui s'écroulaient dans l'âtre. Ces deux jeunes gens pensaient l'un à l'autre : ils s'aimaient !

Rapprochés au berceau, ils avaient grandi ensemble : on les séparait aujourd'hui ; entre eux s'élevait ce qu'on est convenu d'appeler les exigences du monde. Elle était belle, elle avait les plus douces vertus, mais elle était moins riche et moins noble que lui ; elle resterait donc seule, la pauvre enfant, seule avec ses larmes, dévorant sa peine secrète, tandis qu'il s'en irait au loin, à Paris, vers ce pôle aimanté où convergent les désirs et les ambitions de toute sorte ; et l'on se disait à mi-voix que l'absence effacerait leur amour, comme le temps effeuille les roses ou dissipe leur parfum. Vieille histoire, qui se répète toujours !

Toutefois, quand vint la veille du départ, quand la nuit fut tombée, quand le silence succéda à l'animation de la journée et que la famille du jeune homme se retrouva dans ce salon, où s'étaient écoulées de si douces heures, où tout était plein de souvenirs, une profonde tristesse serra les cœurs. Les flambeaux semblaient n'avoir pas assez de clarté, la flamme pas assez de chaleur. On ne se parlait

qu'après de longs silences, une même angoisse se trahissait dans le tremblement des voix, les regards se cherchaient et se fuyaient tour à tour.

Le père d'Abel, le comte Adam Leliwa, un beau type de la race slave, grand, svelte encore malgré ses soixante ans, la moustache grisonnante relevée au coin des lèvres, les yeux bleus, confiants et limpides, marchait à grands pas dans la salle, s'arrêtait, jetait à la dérobée des regards mouillés de tendresse à ce fils chéri, qu'il ne devait plus revoir ; puis il reprenait sa promenade avec un geste résigné. La comtesse, plus calme, terminait un de ces menus ouvrages qui occupent les doigts, sans absorber l'esprit. La lumière d'une lampe l'éclairait en plein. Des bandeaux noirs encadraient son front uni ; le nez droit et fin, le regard à la fois profond et rêveur, la blancheur, la pureté des lignes, tout en elle rappelait un de ces bustes de fière matrone romaine. On voyait qu'en cette âme la volonté et l'orgueil devaient lutter contre les entraînements du cœur. C'était elle, en effet,

qui, brusquement, avait interrompu le poëme d'amour des deux jeunes gens. Généreuse et tendre, elle fut alors sans pitié : que lui importait de briser une vie ? Pourquoi Hedvige aimait-elle son fils ? de quel droit ? ce n'était ni juste, ni raisonnable !... Comme si l'amour n'eût été de tout temps le contraire de la raison ! Son mari avait partagé ses vues plutôt par indifférence que par ambition. Abel s'était résigné : il acceptait cette séparation sans révolte. Poëte, enthousiaste, mobile comme tous ceux de sa race, il croyait à l'amour éternel. Ni l'absence, ni le temps, ni Paris, ses séductions et ses merveilles, ne prévaudraient contre son cœur. Il le lui avait juré et se l'était juré à lui-même. Aussi, bien que ces trois personnes poursuivissent en secret un but opposé, une même pensée les unissait à cette heure : c'était déjà celle du retour. Il oubliera, songeait la mère ; je l'aimerai toujours, disait le fils ; et le père, qui eût voulu tout concilier, espérait dans l'avenir. Qui sait ? le monde est si changeant ! Tout s'arrangera peut-être !

Au milieu de ce silence la porte s'ouvrit, et deux nouveaux visiteurs pénétrèrent au salon. C'étaient les plus anciens, les meilleurs amis de la maison. L'un, le vieux curé Nowak, avait jadis baptisé Abel ; plus tard il lui apprit son latin, et le jeune homme d'aujourd'hui restait toujours un enfant à ses yeux. L'autre, le baron Goldring, le bon géant, comme on l'appelait au pays, s'était depuis longtemps senti attiré vers ses voisins par ces affinités mystérieuses de la loi des contrastes. « Goldring et Leliwa, c'est l'eau et le feu », répétait-on souvent, et l'on ne savait si bien dire, car ces deux éléments ne se complètent-ils pas l'un l'autre ?

D'ordinaire, durant les longues veillées, dans ce salon bien clos, dans cette atmosphère tiède et parfumée, on devisait gaiement au coin du feu ; et c'étaient de joyeux propos, mille histoires interrompues par de longs éclats de rire... Car on aimait à rire dans cette maison hospitalière, où les jours s'écoulaient rapides sans qu'on les comptât

de part et d'autre. Le vieux curé, avec sa face réjouie, ses yeux malicieux même sous ses lunettes bleues, ne le cédait pas aux plus jeunes en fait d'*humour* et de verve ; il n'évitait pas les longues traînes soyeuses, les parfums subtils et discrets ; il criait bravo ! aux belles amazones qui partaient en chasse au son du cor ; il ne baissait pas les yeux quand elles apparaissaient le soir, les bras et les épaules nus ; il écoutait leur bavardage charmant, et souvent d'un mot, avec son bon sourire, il avait rendu au ciel, il avait sauvé les ailes de bien des papillons prêts à se les brûler.

Mais ce soir, il eut beau secouer sa tabatière, comme quand il s'apprêtait à lancer un trait, l'ouvrir, la refermer, faire claquer ses doigts sur le couvercle d'écaille, appeler sur ses lèvres un sourire de commande ; personne ne s'y trompait, et lui moins que les autres. Il voyait tout trouble sous ses lunettes ; il eut même recours à la politique pour s'étourdir.

— Eh bien ! baron, dit-il de sa grosse voix, vous

arrivez de la ville, que disent les journaux ? Les Serbes ont-ils passé la Drina ? que pensez-vous de Tchernaïeff ?

Malheureusement le baron n'était pas allé à la ville ; il n'apportait pas de nouvelles, et n'était pas homme à courir après.

— Je ne sais rien, répondit-il ; je ne m'occupe ni des Serbes, ni de Tchernaïeff, et il avala coup sur coup quelques gorgées de thé.

Ce Goldring avait une belle tête de croisé : sa barbe, d'un blond roux, recouvrait la moitié de sa poitrine ; ses traits un peu durs étaient réguliers. Quand il relevait ses paupières, qu'il tenait le plus souvent baissées, son regard brillait étrangement : le visage entier s'illuminait alors. Le front vaste exprimait la volonté et l'énergie ; on pouvait se fier à ses mains puissantes, mais elles devaient être terribles dans la colère ! Souvent un soupir soulevait ce corps de géant, comme si la force, l'ardeur qui y étaient contenues, eussent voulu éclater au dehors en un débordement de tendresse ou de vio-

lence ; puis les traits reprenaient leur calme apparent : à peine un léger tressaillement des tempes, un pli creusé autour des lèvres, indiquaient-ils qu'une âme non moins virile avait dû dès longtemps dompter ce corps et le plier à ses lois. De cette lutte incessante, il lui était resté une sorte de timidité ou de gêne qui se trahissait dans sa voix et dans ses gestes. Quand il riait, c'était par acquit de conscience, et pour ne point troubler la gaieté générale. Aujourd'hui il n'avait guère besoin de se faire violence : une même corde grave faisait vibrer les âmes. On s'entendait sans se parler. Le thé mélangé de rhum, aux vapeurs chaudes et parfumées, le craquement des bûches, qui s'écroulaient dans l'âtre avec un ruissellement d'étincelles d'or, ne pouvaient délier les langues ni ranimer les cœurs. Le silence n'était interrompu que par des phrases comme celles-ci :

— Quel mauvais temps ! Il pleut, il neige toujours... — Du moins les semailles en profiteront...

Puis les regards se croisaient, s'évitaient encore... et la conversation tombait étouffée par un soupir.

Vers dix heures, Goldring donna le signal du départ. Il s'avança vers Abel, lui tendit la main :

— Bon voyage, lui dit-il... Souvenez-vous qu'en toute occasion vous pouvez compter sur moi.

— Je le sais, reprit le jeune homme en lui rendant son étreinte.

Le curé fut plus disert. Il compara son élève à l'aiglon qui pour la première fois allait voler de ses ailes : — Ne vous élevez pas trop au-dessus des cimes, de crainte d'y retomber meurtri ; ne fixez pas le soleil, il pourrait vous aveugler ; songez à votre Dieu, à vos foyers, à vos plaines, où il n'y a ni récifs ni mirages.

Abel promit d'être prudent et sage ; le prêtre le bénit.

— Adieu, que le Seigneur vous garde ! lui crièrent-ils tous deux, et ils disparurent dans la nuit.

Le lendemain, les blancheurs du jour dissipèrent

ces ombres et ces tristesses. L'aurore est la reine douce et triomphante : elle jette ses rayons sur tout ce qui est noir ; sur la terre où s'est appesantie la nuit ; dans le cœur de l'homme où flottent les sombres pensées. Abel se réveilla plus confiant au matin. La joyeuse espérance souriait en lui. Tout le monde dormait encore ; il descendit l'escalier et ouvrit doucement la porte du perron. Déjà Jasiek, le petit cosaque, fidèle à l'ordre reçu la veille, promenait dans la cour « Siwa » la jument arabe. Le jeune homme sauta en selle et s'éloigna rapidement.

Un vent froid soufflait du Nord. La terre détrempée, brusquement saisie par la gelée de la nuit, s'était recouverte d'une couche de glace. De blancs nuages glissaient, se rejoignaient, s'écartaient, laissant sur le ciel de larges trouées bleues ; à l'horizon, le soleil sortait du brouillard comme d'une couche de ouate.

Abel respirait cet air vif ; il lâcha les rênes et se mit à rêver. Siwa filait : l'allée du parc, la grille, le vieux pont aux poutres vermoulues furent bientôt dépassés. De chaque côté de la route, l'eau, pailletée d'étoiles, charriait des glacons ; la lumière s'y brisait en mille rayons, les colorant tour à tour des teintes bleues du saphir, des blancheurs nacrées de l'opale. Puis le chemin tournait : à droite les cabanes au toit de chaume s'espaçaient sur un seul rang. Partout les cheminées fumaient malgré l'heure matinale ; les paysannes étendaient leurs toiles le long d'une corde ; elles s'interrompaient dans leur travail, regardant passer leur jeune maître, qu'elles saluaient de la main.

A la porte de la forge, Thekla, la fille du *kowal*[1], rentrait avec un seau d'eau ; sa grosse chemise tombait sur ses épaules marbrées par le froid ; sa jupe rouge laissait le bas de ses jambes fines et nerveuses exposé à l'air ; ses cheveux noirs flottaient au vent. Elle aussi suivit longtemps des yeux le jeune seigneur. Lui fuyait emporté dans sa

1. Forgeron.

course ; plus rapide que Siwa, sa pensée franchissait l'espace et le temps. Il se voyait à Paris ; il y avait été, il en revenait ; de nouveau il saluait les plaines qu'a chantées Mickiewicz, qu'a pleurées Chopin. Comme aujourd'hui il parcourait la même route ; mais cette route était ensoleillée des joies du retour. Ce n'était plus un adieu qu'il allait porter à la bien-aimée, mais l'assurance que rien ne les séparerait désormais ; que sa patience, sa constance, sa sagesse avaient surmonté les obstacles... Autour de lui le paysage s'illuminait des splendeurs de ce rêve. Les champs neigeux, les forêts bleuissantes, se fondaient à l'horizon en une même ligne lumineuse. Enfin Siwa ralentit son allure ; il arrivait. Voici Liwno, voici les écuries, les étables, et le toit pointu du pigeonnier. Entre les arbres, qui font miroiter les glaçons suspendus à leurs branches, comme les facettes d'un immense lustre, voici la vieille maison des Nurski, avec ses tuiles brunies par le temps et ses quatre girouettes qu'agitent les vents d'hiver.

Abel franchit la barrière de bois tapissée de mousse. Tout au fond de l'allée bordée d'acacias et de frênes, il aperçut une silhouette qui se détachait gracieuse sur le fond blanc des pelouses. Son cœur battit, l'émotion pâlit son front ; car c'était elle, c'était Hedvige Nurska ; il l'eût reconnue de plus loin encore.

Au bruit des pas cadencés du cheval, la jeune fille s'était retournée. Le froid avait rosé son visage ; elle eut, en voyant Abel, un sourire qui illumina son beau regard si franc et si doux.

En un instant il se trouva près d'elle. Il ne lui demanda pas d'où elle venait : ne l'avait-elle pas souvent associé à ses visites charitables ! Elle était le bon ange des paysans, des mendiants, de tous les malheureux de la contrée.

Il la regardait avec cette admiration muette que l'amour nous met dans les yeux.

— Pensiez-vous que je viendrais ? demanda-t-il en gardant sa main dans la sienne.

— Oui ; pourquoi ne seriez-vous pas venu ? C'est peut-être la dernière fois que nous nous voyons.

Ils marchaient l'un à côté de l'autre ; ils traversèrent le jardin, morne sous son linceul de neige, mais que leurs souvenirs peuplaient de chants et paraient de fleurs. Devant eux, de vieux tilleuls se rejoignaient en berceau. Souvent en été, ils étaient venus s'asseoir sous leur ombrage, écoutant la voix du rossignol. Maintenant le givre saupoudrait le banc de gazon, le rossignol s'était tu. Au milieu de la charmille, la statue d'un saint en pierre grise cachait, sous des touffes pâles d'immortelles, sa figure toujours triste en toute saison.

— Je reviendrai, murmura-t-il, je reviendrai bientôt, et alors nous ne nous quitterons plus, nous serons heureux.

Elle voulut sourire ; puis elle baissa la tête, car les larmes, plus fortes que son courage, montèrent de son cœur à ses yeux.

— Hedvige, reprit Abel, il y a dix ans de cela : c'était un jour d'automne triste comme ce matin ;

je vous dis ici, pour la première fois, que je vous aimais.

Elle l'interrompit :

— C'est vrai ; mais nous n'étions que des enfants.

Et elle s'était remise à marcher.

— Non, restez ; écoutez-moi, dit-il en l'arrêtant : oui, nous étions des enfants alors, nous ne le sommes plus aujourd'hui... Eh bien, en face de ce saint qui nous entend, sous ce ciel qui nous voit, je vous jure que malgré les obstacles, malgré la distance, la séparation, malgré ma mère... oui, malgré elle... s'il le faut ; je n'aimerai jamais que vous et que vous serez ma femme.

Il tenait sa main dans les siennes, ses yeux étaient pleins de larmes et sa voix tremblait.

Elle se laissait bercer par cette douce musique de l'amour ; ses forces l'abandonnaient, elle ne résistait plus à l'étreinte dont il l'enveloppait ; sa tête se pencha sur l'épaule du jeune homme, et elle sentit ses lèvres effleurer son front.

Soudain un cri strident les fit tressaillir tous deux ; on appelait. Cette voix aiguë perçait les airs.

— Hedvige, Hedvige ! où es-tu ? où te caches-tu ? avec qui es-tu ?

Elle se dégagea doucement.

— C'est mon père, dit-elle toute pâle ; rentrons vite.

Ils quittèrent l'enclos... Aussitôt la nature reprit à leurs yeux sa triste parure d'hiver ; car le rêve, cet oiseau merveilleux qui transforme, qui anime tout de l'éclat de ses ailes, de la douceur de son chant, venait de s'envoler brusquement. L'allée s'élargissait ; sur la petite pelouse, couverte d'un blanc tapis de neige, un rayon de soleil faisait trembler l'ombre de la maison. Devant la porte, un homme petit, tout noir sous sa casquette de loutre, piétinait sur place, gesticulait, appelant :

— Hedvige, Hedvige ! où es-tu ?

C'était Nicolas Nurski, le « *pan* » ou le seigneur de Liwno.

— Ah ! enfin ! vous voilà — dit-il en les apercevant — Salut ! Monsieur Abel... vous me cherchiez sans doute ?... Vous paraissez gelés tous les deux... Ah ! ah ! on ne cueille pas la fraise en hiver !... Je vous croyais parti, Monsieur Abel !

— Je ne pars que ce soir, répondit le jeune homme, et j'étais venu vous serrer la main.

— Bien aimable !... Entrez donc... ma femme sera charmée de vous voir.

Et il se mit à appeler de nouveau :

— Bertha !... voici le jeune comte... Il arrive tout exprès pour vous !...

Bertha apparut aussitôt à la porte du salon et vint se placer près de son mari. C'était un assemblage bizarre que la nature avait fait là. Lui, petit, sec, bilieux, portait ses cheveux collés sur un front bas ; ses yeux rapprochés, inquiets, étaient perçants comme des vrilles ; le nez court s'aplatissait aux

narines ; la face glabre, la bouche contractée par un tic nerveux. Elle, énorme de taille, de poitrine, d'épaules, blanche et rousse, clignait ses yeux verts semblables à ceux d'une perruche. Affublée d'une toilette criarde, elle étalait complaisamment ses mains grasses, aux doigts courts où brillaient des bagues de pacotille ; sa voix, une voix de crécelle, paraissait sortir de dessous terre, de droite, de gauche, de partout, excepté de ses lèvres.

Elle aborda Abel avec ce français des bords de la Vistule dont je ferai grâce au lecteur ; elle l'accabla de questions et de commissions : — Quand serez-vous à Paris ?... où demeurerez-vous ? envoyez-moi ceci, achetez-moi cela... Il lui répondait de son mieux ; mais son regard se reportait sans cesse vers la jeune fille. Hedvige, pâle, silencieuse, semblait glacée par la crainte... Pauvre et tendre fleur dépaysée dans ce milieu grotesque et méchant ! Qu'allait-elle devenir sans lui ?... Le courage était près de lui manquer ; il se leva pour cacher sa douleur et prit congé de ses hôtes.

Tous le reconduisirent jusqu'à la porte d'entrée.

— Mes respects, Monsieur le comte, disait Nurski.

— Ne nous oubliez pas à Paris, criait Bertha.

Il ne les entendait plus ; il tenait la main d'Hedvige serrée dans la sienne. Si leurs lèvres étaient muettes, que ne lurent-ils pas dans leurs yeux !

Nurski se mit à tousser, à frotter ses mains, à agiter ses bras :

— Brr ! quel froid ! Rentre donc, Hedvige... tu vas t'enrhumer, ma colombe ! Bon voyage ! Monsieur Abel, mes respects !

Et il referma la porte du vestibule.

Abel sauta en selle ; la jument disparut derrière le rideau d'arbres. Il avait beau se retourner maintenant, il n'apercevait plus le visage de la jeune fille collé contre les vitres ; il ne verrait pas

ses larmes, il n'entendrait pas la voix aigre de sa belle-mère disant :

— Voyez cette sotte qui pleure ! Allons, sortez d'ici ; vous m'ennuyez avec vos airs de victime !

II

Les Leliwa et les Nurski se connaissaient depuis longtemps. Il y avait des siècles que les deux familles voisinaient sur leurs terres, l'une fixée à Zaborow, l'autre à Liwno. Les Nurski récoltaient leurs blés, gardaient leurs foyers, empilaient leurs doubles ducats. Les Leliwa, hetmans, starostes, palatins, prodiguaient leur sang et leur or au service du royaume. On les avait vus partout, au sénat, au champ d'élection, dans les ambassades lointaines, dans ces guerres épiques soutenues contre des nuées d'ennemis qui s'abattaient des quatre coins du ciel, du nord et du sud, de l'est et de l'ouest, sur notre pauvre nation malade.

Ces deux maisons, si rapprochées, voyaient cependant entre elles toute la distance qui eût en France, sous le grand roi, séparé les Montmorency ou les Rohan d'un de ces hobereaux de Bretagne ou du Poitou, confinés dans leurs manoirs, boudant la cour et les camps.

Un jour vint cependant où les Leliwa recoururent à leurs humbles voisins.

On était en 1830. La guerre d'indépendance touchait à son tragique dénouement : Paskiewicz entrait en vainqueur à Varsovie. L'aïeul d'Abel, le palatin Leliwa, s'échappa par miracle au travers des rangs ennemis. Il erra plusieurs jours dans la campagne, se cachant le jour, marchant la nuit, exténué, mourant de faim. Il arriva ainsi à K***, la ville la plus rapprochée de ses terres ; de loin il apercevait les tourelles du château, les vieux arbres du parc, le clocher de l'église.— Hélas ! ce ne fut que pour leur dire un dernier adieu. On l'avait mis hors la loi, ses biens allaient être confisqués. Fuyez, lui dit un ami fidèle ; chaque minute peut vous

perdre et nous perdre.— Mais la fuite, c'était la ruine ! Certes il tombait dignement, en sacrifiant tout à son pays, mais il avait une femme, un enfant ! Peut-être qu'en des temps meilleurs, ce fils unique pourrait à son tour consacrer son nom, sa fortune, sa vie à l'affranchissement de sa patrie ? On ne désespère pas des causes justes. Ces biens, ne fallait-il pas les lui garder comme un dépôt sacré ? D'ailleurs, que seraient devenus la veuve et l'orphelin, seuls à l'étranger, sans ressources, sans soutien, exposés à la pitié banale ou à l'abandon du monde ?

Leliwa eut une inspiration qu'il crut venir du ciel : il songea à son voisin et se traîna jusqu'à Liwno.

Le vieux Symphorien, père de Nicolas Nurski, vivait encore. Tout entier à ses blés, à ses colzas, à ses laines, homme d'affaires, homme d'argent avant tout, il n'avait pas pris part à la lutte ; aussi jouissait-il des bonnes grâces du vainqueur ; les patriotes, en revanche, l'accablaient de leur mépris : —

« Fils de chien, mauvais chrétien, à la potence! » Il branlait sa vieille tête et laissait dire.— « Ces braillards-là seraient bien aises de le retrouver à leur heure ! » Cette heure sonna en effet. Nurski eut le triomphe généreux. Plus d'une femme lui dut la liberté ou la vie d'un fils, d'un époux, d'un frère. A chaque nouvelle grâce obtenue, à chaque service rendu, Symphorien marquait d'une croix rouge les plaques de faïence de son poêle: le comte Leliwa y eut aussi la sienne.

Il faisait déjà nuit lorsque le proscrit frappa à la porte du *dwor*[1]. Sous ces vêtements trempés, déchirés, on eut peine à reconnaître le brillant cavalier, le seigneur dont la prodigalité, l'élégance et le luxe étaient légendaires au pays.

La scène qui se passa alors entre ces deux hommes ne manqua pas de grandeur.

— Je suis banni, dit Leliwa, dépouillé, sans droit ni toit ; vous tenez non seulement ma vie,

1. Habitation du seigneur.

mais le sort de ma femme et de mon fils entre vos mains. Sauvez-nous ! vous le pouvez.

— Comment ? demanda Nurski.

Les moyens paraissaient simples. En se portant acquéreur des biens du comte, Nurski les préserverait du séquestre. En échange, il lui remettrait immédiatement une somme avec laquelle l'exilé pourrait rejoindre sa famille à l'étranger et y attendre des jours meilleurs à l'abri de la misère.

— Votre parole me suffit, ajouta Leliwa. Je ne rentrerai en possession de mes biens que lorsque je vous aurai restitué votre argent. Vous le voyez, n'avais-je pas raison ?... notre sort à tous n'est-il pas entre vos mains ?...

Il y eut quelques instants d'un profond silence. Symphorien réfléchissait ; il mesurait l'étendue de son dévouement, il en pesait les pour et les contre. D'une part, les dangers d'un acte illégal, les responsabilités, les poursuites, les procès, les peines à encourir ; de l'autre, les chances d'une spé-

culation avantageuse, un gage dont la valeur couvrait dix fois le prêt, des revenus splendides assurés... et tout au fond du cœur une secrète fierté de se voir soudainement l'arbitre de cette race orgueilleuse ; peut-être aussi une pitié indéfinissable, le respect et la compassion qu'inspirent les grandes infortunes... Il parla enfin. Les voix de l'honneur et de la conscience l'emportèrent-elles chez lui sur les considérations d'intérêt ?...

— J'accepte ! dit-il ; maintenant, mettons-nous à l'œuvre.

Le temps était précieux, en effet. Par bonheur, tout se trouva sous la main : papier timbré, vieux contrats, témoins complaisants et discrets, tabellion que la terreur des baïonnettes russes avait enfermé à Liwno, et qui eût fait tout au monde pour complaire à son protecteur.

L'acte fut rédigé, paraphé, signé. Nurski aligna ses rouleaux d'or, compta ses billets de banque. Chers ducats, pauvres billets ! amassés avec tant de peine, qu'allaient être vos nouveaux destins ?

Toutefois, à mesure que se consommait le sacrifice, le vieil avare sentait se réveiller en lui des sentiments dont il se fût cru incapable.

— Monsieur, dit-il au palatin, on ne sait pas ce qui peut arriver. Je ne me suis jamais payé d'illusions : mon fils sera peut-être plus chiche et moins probe que moi ; l'intérêt est l'*ultima ratio* de ce monde. Tenez, voici un contre-reçu ; je m'y engage d'honneur, et j'ordonne à mes héritiers, sous peine de malédiction et d'opprobre, de vous rendre vos terres contre la remise de mon argent. En route, maintenant, et que Dieu vous garde !

Il faisait nuit, on en profita pour partir. Nurski voulut lui-même guider son hôte ; il donna le change aux espions, trompa les limiers en éveil, s'assura des uns, rassura les autres, but avec tous. Enfin la frontière fut heureusement franchie, Leliwa se trouvait à l'abri. Et Nurski rentra chez lui, s'avouant que, seules, les bonnes actions n'avaient ni poids, ni prix en ce monde.

Dix ans après, un rescrit impérial permit aux

Leliwa de rentrer au pays. Les deux vieillards se revirent. Comme s'ils ne se fussent plus attendus sur cette terre que pour se donner un gage réciproque de leur bonne foi, la mort vint les frapper à peu de jours de distance. « Souviens-toi, mon fils, que les dettes de reconnaissance se payent, mais ne s'acquittent jamais. » Telles furent les dernières paroles de Leliwa.

Ce fut sur ces deux tombes fraîches que les pères d'Hedvige et d'Abel se rencontrèrent pour la première fois. Ils éprouvèrent tout d'abord l'un pour l'autre une sorte de répulsion instinctive. Ils portaient, en effet, en eux, au physique comme au moral, l'empreinte des qualités et des défauts distinctifs de leur race : Leliwa, grand, l'œil et le teint clairs, les lèvres ouvertes au sourire, les mains belles et blanches, tendues pour donner, insoucieux, faible, fantasque, chevaleresque, parcourait la vie sans se retourner une seule fois en arrière, sans mesurer l'espace qui restait encore devant lui ; Nurski, petit, ridé dès sa jeunesse, les doigts crochus, prêts à se refermer sur une proie, fourbe et défiant, n'avançait qu'à petits pas, cherchant les biais et les détours.

Quand la comtesse vit le singulier personnage que lui présentait son mari, elle ne put réprimer un geste d'effroi.

— Qui donc m'avez-vous amené là ? demanda-t-elle, ne sachant si elle devait rire ou se fâcher. Il dut remonter dans le passé et lui conter l'histoire du palatin. La jeune femme comprit. Imbue des idées de sa race, elle en avait la noblesse non seulement dans le sang, mais dans l'âme. Ce fut elle qui désormais resserra ces liens que l'indifférence d'une part, l'envie de l'autre, eussent infailliblement relâchés. En toute occasion, elle chercha à rendre service à son voisin ; l'honneur, la fierté, n'étaient pas pour elle de vains mots. Contrairement à ce qu'avait dit son beau-père, elle prétendait que les dettes de cœur se payaient aussi bien que les autres.

Nicolas Nurski songeait alors à se marier. En mariage comme en toute chose, il avait ses idées.

Il voulait une femme pauvre, pour qu'elle ne dût rien qu'à lui ; forte et belle, afin dela faire travailler pour quatre.

Il répétait, à qui voulait l'entendre, que l'épargne, une surveillance active, valaient mieux que la richesse. On lui trouva la fiancée de ses rêves ; il la reçut des mains de Leliwa. Orpheline, elle n'avait pas connu sa mère ; son père, comme toute cette génération de 1830, qui aima la patrie d'un amour jaloux, s'était fait tuer à Grochow. Son petit patrimoine s'en alla avec son sang à la défense du pays. Grâce aux Leliwa, l'enfant qu'il laissait au berceau ne manqua de rien ; ils l'élevèrent, la dotèrent un jour et lui dirent qu'elle devait se marier... ; elle obéit.

Nurski l'examina comme il eût fait d'un chien ou d'une pouliche ; fraîche, épanouie, un sang vigoureux semblait courir dans ses veines ; son corps de chasseresse était robuste et souple à la fois. La comtesse ne voyait qu'une chose, elle mariait la pauvreté à la richesse ; n'était-ce pas déjà une

partie du bonheur? Elle se trompait. Un an après, à la naissance d'une fille qui fut Hedvige, cette fraîche fleur dépérit. Chaque jour emporta quelque chose de ses couleurs et de ses forces. Son visage prit les transparences morbides de l'opale ; elle ne souffrait pas ; elle éprouvait une fatigue, une lassitude inexprimables. On commençait à dire autour d'elle : « Cette pauvre Nurska n'ira pas loin ». La comtesse, toute rayonnante des joies de la maternité, fière de son beau garçon de trois ans, aurait voulu passer à la malade la moitié de cette vie, de cette sève qu'elle sentait circuler en elle. De tardifs remords l'assiégeaient : n'était-elle pas la marraine d'Hedvige ? et ne savait-elle pas qu'une enfant privée de sa mère n'était qu'un rameau flétri, brisé ? Elle les entoura toutes deux de caresses et de soins. Nurski, furieux de ce qu'il appelait son guignon, eût laissé sa femme mourir sans secours. Mais les médecins eurent beau venir prescrire des remèdes, rien n'y fit : elle se mourait d'épuisement, de tristesse, de dégoût; Nurski lui reprochait l'argent

qu'on le forçait à dépenser pour elle. Puisque rien ne pouvait la sauver, pourquoi vouloir prolonger ses souffrances ? Elle traîna encore trois ans, avec les hauts et les bas d'une lampe qui s'éteint ; tantôt douce et soumise envers la mort, tantôt se cramponnant à la vie, enveloppant sa fille de ses bras décharnés, lui prodiguant ses sourires, ses caresses, ses baisers. Un matin, enfin, elle ne se réveilla plus. Nurski la jeta en terre, et seule, la petite Hedvige pleura ; dès ce jour il resta une ombre sur son jeune front.

III

Nurski ne se tint pas pour battu. Il changeait aisément de méthode. Après une femme riche, une femme pauvre ! Malgré tout, la femme était utile en ménage, et mieux valait donner une marâtre à l'orpheline que de faire venir à grands frais des bonnes étrangères et romanesques. Il ne songea même pas aux filles nobles des environs ; toutes eussent préféré coiffer sainte Catherine que de s'enterrer à Liwno avec cet ours mal léché... Ce n'est pas là d'ailleurs qu'il eût trouvé le plus d'écus. En homme pratique, Nurski avait mis le temps de la maladie de sa première femme à profit, et déjà tendu ses filets.

Il y avait alors à N..., petite ville des bords de la

Vistule, une maison de commission bien connue. Tout le monde à la ronde parlait du père Schultz et de la blonde Bertha, sa fille. Ils habitaient le plus bel édifice de la place. De leurs fenêtres on voyait le fleuve et ses bateaux, chargés de laines, de grains, de cuirs, qui descendaient le courant jusqu'à Thorn et Dantzig, et le remontaient, rapportant en échange les produits des pays étrangers. Ces bateaux et leurs richesses appartenaient à Schultz. Or, Schultz avait une ambition au moins égale à sa fortune. Il s'était dit que sa fille épouserait un noble, et il pensait n'avoir que l'embarras du choix. Aussi bien, les seigneurs des environs arrivaient-ils en foule chez lui, à la Saint-Michel, à la Saint-Jean, aux jours de marchés et de foires. Accoudés sur la table du comptoir, un verre de kimmel à la main, un « *papiros* [1] » aux lèvres, ils criaient, riaient, discutaient avec le patron.... ; puis quand la sonnette suspendue à la porte tintait coup

1. Cigarette.

sur coup, quand la boutique s'emplissait de paysans, de bateliers, de vieilles femmes, de petits juifs déguenillés, que toute cette cohue parlait à la fois, pressée, avide, prête à mettre la main sur tout ce qui l'entourait, emportant les cornets de sucre, de poivre, de cannelle, de tabac râpé, souvent profitant du tumulte pour s'esquiver sans payer,... alors le père Schultz, débordé, suant à grosses gouttes, prenait sa canne à bec de corbin et en frappait trois coups au plafond. A ce signal, on entendait des pas dans le petit escalier tournant, à rampe recouverte de serge rouge, et la belle Bertha faisait son apparition au comptoir.

— Mon ange, disait Schultz en s'épongeant le front, aide-moi, je n'en puis plus.

Bertha, qui avait un piano à queue, de Leipzig, et un répétiteur de français, se mettait aussitôt à l'œuvre ; de ses mains blanches et dodues elle servait la pratique. Cela ne l'ennuyait pas, bien loin de là. D'abord, ces messieurs (les nobles) étaient « *très bien* » pour elle, ils lui offraient des fleurs et

des bonbons ; ils lui parlaient des grandes villes, de Varsovie, de Vienne, de Paris... Elle les écoutait, heureuse, souriante, se laissant dire sans rougir qu'elle était belle, et qu'ils eussent été tous trop heureux de l'enlever, pour la conduire fût-ce au bout du monde.

Belle, elle l'était en effet, un peu grasse, mais éblouissante de blancheur ; ses cheveux roux cadraient bien avec ses yeux verts et l'incarnat de ses lèvres.

Nurski, venu un jour à N..., après une brouille avec Jankiel Heymann, le faktor de K..., qui lui offrait un prix dérisoire de ses colzas, la vit et la trouva à son goût. Naturellement, Schultz soigna ce nouveau client ; Bertha se montra plus séduisante que jamais, et comme Nurski revint plus souvent que ne l'exigeaient ses affaires, le père et la fille se jetèrent dès lors des regards de connivence :

— Nous le tenons ! nous le tenons, pensaient-ils tous deux. Ils savaient borner leurs désirs, et

hormis la noblesse, ils n'exigeaient ni l'élégance, ni la grâce, ni la beauté. Il se joua entre ces trois personnages une petite comédie digne de la verve d'un Molière. Là-bas, à Liwno, la pauvre Nurska se mourait, ici on l'enterrait discrètement à l'avance. Bertha, les yeux humides, demandait des nouvelles de la pauvre « Madame » ; Schultz soupirait :

— Quel malheur ! Enfin, puisque Dieu le voulait ainsi ! M. Nurski était encore jeune, et la petite innocente aurait besoin d'une seconde mère.

La malade mourut à la longue. Bertha triomphait, elle touchait au but ; les allusions du père Schultz devenaient aussi grosses que lui, mais Nurski voulait se faire désirer ; il fallait que ces marchands enrichis sentissent bien tout l'honneur qu'il comptait leur faire. Une occasion s'en présenta.

Un jour de marché, Nurski, qui arrivait partout à l'avance, poussé par cette inquiétude de

fauve qui le dévorait, trouva Schultz et sa fille, tous deux seuls dans leur boutique, Berthe pâle, les yeux rougis, lui en proie à une émotion qu'il ne cherchait pas à maîtriser.

— Eh ! mon Dieu, fit-il, qu'avez-vous ? que s'est-il passé ?

Schultz se tamponnait les joues avec son foulard rouge.

— Oh ! si vous saviez ! quelle rage ! quelle honte ! si je le tenais seulement entre mes mains.

Bertha avait beau jeter à son père des regards suppliants, il n'en criait que plus fort.

— Si ! je le veux, laisse-moi parler, cela me fait du bien, cela me soulage le cœur : est-ce que nous ne sommes pas d'honnêtes gens ? est-ce que pour m'appeler François Schultz, je n'en ai pas autant de fierté que les nobles et que tous les *junkers* [1] du royaume ? Tenez, Monsieur, voilà ce que ce damné Bereskow a osé écrire à ma fille... il veut

1. Jeune sous-officier noble.

l'enlever... il lui promet des diamants... comme si j'avais besoin de lui pour lui en donner... Ah ! le misérable !... le misérable !...

Et Schultz, hors de lui, déchirait, froissait, tordait la malencontreuse lettre dans ses mains.

Bertha, rouge de confusion, pleurait... Elle ignorait tout ; elle haïssait, elle méprisait ce Bereskow et tous les officiers de la garnison... Elle avait trouvé sa lettre ce matin, là... sur la table...

Tous deux regardaient ce bon, ce cher M. Nurski, comme pour le prendre à témoin de leur innocence.

Nurski les écouta, grave et paterne, puis il parla en juge.

— C'est votre faute, père Schultz ; quand on a une fille aussi belle que Mlle Bertha, on la cache, on ne la met pas en montre ; car tôt ou tard le voleur passe... et alors... voyez ce qui arrive.

Le gros marchand acceptait les reproches.

— C'est vrai, c'est bien vrai, ce que vous dites là, Monsieur Nurski ; ah ! si ma fille avait un mari qui pût vous ressembler... nous serions bien heureux...

et Schultz essuya une larme qui lui pendait à l'œil.

Nurski s'attendrit à son tour ; la conduite de Bereskow, du « Junker », comme il l'appelait avec mépris, l'indignait.

— Eh bien ! s'écria-t-il soudain, pourquoi votre fille n'aurait-elle pas ce mari que vous rêvez...? Je l'épouserai, moi, et nous verrons si tous les Bereskow de la terre oseront encore lui écrire. Père Schultz, voulez-vous de moi pour gendre ?

Il se redressa ; il paraissait grandi d'une coudée ; il était beau de colère... Déjà Bertha lui avait tendu sa main tremblante. Schultz affectait une surprise, une admiration sans pareilles.

— Si je le veux, seigneur Dieu ! c'est-à-dire que c'était là mon rêve, mon vœu le plus ardent ! et vous aurez une bonne petite femme, allez ! et accorte et solide. Je ferai grandement les choses ; je ne regarderai pas à l'argent.

En effet, séance tenante, on fixa le chiffre de la dot... Le mariage fut célébré un mois après, et les *jeunes époux !* partirent pour leur terre de Liwno.

Hélas ! dès les premiers jours de la lune de miel, commencèrent les désenchantements : Bertha était aussi bavarde qu'une pie et plus vaine qu'un paon.

Il lui fallut des équipages, des chevaux de luxe, des harnais à ses armes ; il fallut une livrée à Grégor, arraché à ses vaches et transformé en cocher, en valet de pied, en maître d'hôtel, selon les caprices et les convenances de Madame ; il fallut à celle-ci des robes, des bijoux, des chapeaux, des plumes, des dentelles. Dieu sait ce qu'il ne fallut pas encore ! Nurski serrait déjà la bourse et les dents. Puis on fit la tournée de visites... autre déconvenue. Ni la voiture armoriée, ni la livrée de Grégor, ni les toilettes tapageuses de la belle Bertha, n'éblouirent les nobles d'alentour... Ils pincèrent tous le nez et les lèvres, comme s'ils eussent senti l'âcre odeur des épices de la maison Schultz. — *Dame de comptoir*, dit une châtelaine qui posait pour l'esprit, — et ce mot eut des ailes. — On ne se gêna pas avec les nouveaux mariés ! C'était déjà beaucoup qu'on ne les eût pas mis à la

porte. Quant à aller chez eux, personne n'y songeait. Bertha crevait de dépit. Nurski riait jaune.

Un jour, tout cela changea. Le bruit se répandit que les Leliwa avaient rendu visite à leurs *bons voisins*, « leurs bons voisins », ils l'avaient dit ; la vieille starostine Huss l'assurait. Dès le lendemain, ces paroles furent commentées à la ronde ; la quarantaine fut levée,... et les moutons de Panurge (il y en a dans chaque pays) prirent tous à la file le chemin de Liwno.

IV

Plusieurs années s'écoulèrent. Bertha avait pris un embonpoint excessif. Elle s'ennuyait, pleurait une bonne partie de la journée, accusait le ciel de l'avoir privée des joies maternelles, et, pour s'en consoler, disait du mal de ses voisines. Admise partout, grâce aux Leliwa, elle ne leur en sut aucun gré,... au contraire. La protection de la comtesse l'humiliait. Nurski lui avait raconté la vieille histoire de 1830, et son ressentiment, son envie s'en étaient accrus.

— Quand je pense, répétait-elle, qu'ils nous doivent ce qu'ils ont et ce qu'ils sont !... A votre place, je n'irais plus les voir. Je ne permettrais

pas à ma fille de passer tout son temps chez eux.

C'est qu'en effet Hedwige s'élevait plutôt chez les voisins que chez son père. Elle ne perdait pas au change. A peine arrivée, sa belle-mère l'avait prise en grippe ; cette aversion grandissait tous les jours. Les actes, les paroles, les gestes de la pauvre enfant étaient épiés, blâmés, mal jugés à l'avance. Il ne fallait ni pleurer, ni parler, ni rire, ni s'attrister... Les tapes tombaient dru sur ses petits bras et ses joues roses, et puis c'étaient des allusions cruelles dont ce jeune cœur comprenait déjà la portée.

— Regardez-la, est-elle assez laide, assez effrontée !... C'est tout le portrait de sa mère, avec ses yeux tirés et sa pâleur... Ça ne nous causera jamais que des dépenses et de l'ennui.

Hedwige alors avalait ses larmes ; non, elle ne voulait pas causer d'ennui à ses parents... Elle préférait s'enfuir, mourir, se jeter à l'eau, là-bas, sous le moulin, où la rivière est profonde, pour qu'on ne pût la retrouver... Et si un éclair de joie

brillait au travers de ses larmes, qui sèchent vite à cet âge, si elle oubliait un instant ses peines pour courir à de nouveaux jeux, cueillir des fleurs et des fruits, découvrir les nids dans les buissons, poursuivre les petites paysannes au verger, se cacher derrière les troncs gris des tilleuls... la voix méchante de la marâtre venait bientôt la troubler.

— Silence, vilaine ! Vous devriez ne pas oser regarder le monde en face ; vous devriez vous faire pardonner de vivre...

Et Hedwige se taisait. Mais elle enviait le sort de ses petites compagnes qui parlaient, jouaient, riaient, sans qu'on les grondât ou les battît jamais. Sans doute leurs parents ne les trouvaient pas laides. Elles étaient bien heureuses ! Pauvre innocente, son miroir ne lui avait rien appris encore ; elle n'y voyait pas l'adorable expression de ses yeux, ses longs cils frangés, l'ovale si pur du visage, l'arête fine du nez, ses longues tresses blondes de Vénitienne qu'elle eût pu enrouler trois fois autour de son front rêveur.

Elle n'osait même plus pleurer. La nuit, dans son petit lit, quand tout était noir autour d'elle, qu'elle n'entendait plus aller et venir sa belle-mère, alors seulement elle sanglotait. Elle demandait à Dieu de la rendre sage, car elle s'accusait, la pauvrette, d'être coupable à son insu. Alors aussi elle comptait les jours qui la séparaient encore du dimanche, et quand venait ce dimanche, elle eût voulu qu'il n'eût pas de fin,... car ce jour-là, au sortir de l'église, elle montait dans le landau des Leliwa ; la comtesse l'emmenait au château. Quelle belle journée ! Elle sentait son petit cœur se fondre en un attendrissement ineffable ; elle se serrait contre sa marraine ; elle lui baisait les mains, les yeux emplis de larmes, si heureuse, si reconnaissante de ce qu'on parût l'aimer et s'occuper d'elle. Cette âme d'enfant qu'avaient assombrie si tôt les ombres de la vie, semblable à la fleur repliée sur elle-même, s'ouvrait alors aux clartés, aux rayons, aux caresses de la nature et du ciel.

Les prairies où la brise faisait glisser des ombres,

les peupliers aux feuilles palpitantes, le balancement des blés que nuançaient les coquelicots et les bleuets, ne semblaient si beaux, si verts, si fleuris que pour lui faire fête.

Mais le soir venait, le ciel pâlissait, et Hedvige repartait, n'osant pas se plaindre, car un sentiment de pudeur qu'elle n'aurait pu définir l'empêchait d'avouer qu'elle fût malheureuse chez son père.

Enfin, un jour, elle n'y tint plus ; son pauvre petit cœur se dégonfla ; « elle souffrait trop ; tout le monde la grondait, la battait, même son père ; elle était malheureuse ! elle voulait mourir ! » et son corps charmant et frêle se soulevait en un débordement de sanglots et de douleur.

La comtesse fut saisie de pitié, elle berça l'enfant dans ses bras, elle apaisa son désespoir par ses caresses.

— Non, chérie ! tu ne seras plus malheureuse ; je te le promets. Tu resteras avec nous, tu ne nous quitteras plus ; dis, le veux-tu ?

Si elle le voulait !... pauvre enfant ! Un jour vint, hélas ! où toutes deux regrettèrent cette heure d'attendrissement ; il était trop tard ! le mal était fait.

V

Plusieurs printemps se succédèrent, ces printemps des pays du Nord, frais et purs. Dans la campagne, au loin, tout n'est que frissonnement lumineux, battements d'ailes, éclosions et chants. Les bourgeons se déroulent, les pétales se colorent, les calices s'entr'ouvrent et se dorent. Feuilles et fleurs sortent du sol humide et tiède ; du ciel tombent de doux rayons. Les bois sont parés des teintes claires de mai ; les sources enflées par la fonte des neiges cachent leurs profondeurs limpides sous l'enchevêtrement des lianes et le tremblement des hautes herbes. Et l'éternelle idylle du premier amour se répète dans ce paradis nouveau.

Sous les grands arbres du parc de Zaborow, dans les bois de chênes et de bouleaux, nous retrouvons les enfants d'hier, devenus les adolescents d'aujourd'hui.

Abel et Hedwige ont l'âge des rougeurs, des gaucheries charmantes, des silences et des rêveries, des joies et des expansions soudaines. A lui les fiertés, les tressaillements d'une force jusque-là inconnue ; l'éveil des aspirations infinies, des vagues désirs ; l'activité débordante, succédant aux lassitudes et aux tristesses. A elle, ces roses frissons, qui sous la blancheur nacrée des joues ont des reflets d'aurore ; ces regards voilés, ce je ne sais quoi de recueilli, de doux, de grave, de mystérieux, annonçant que la vierge d'hier sera la femme de demain.

Déjà ils avaient renoncé aux jeux naïfs de l'enfance. Hedwige avait toutes les grâces de ses quinze ans : des cheveux châtains dont les lourdes tresses s'enroulaient en une triple couronne sur sa tête ; des sourcils à l'arc le plus pur, des cils longs, soyeux,

frisant sur ses yeux bleus ; un nez grec d'adorable finesse ; le sourire doux sur des lèvres de déesse, un teint nacré ; le cou, les épaules, les bras et les mains, dignes d'une Vénus antique. Autour d'elle flottait un rayonnement de candeur, de paix, de chasteté. Avec ce développement plein de grâces du corps, ses idées avaient mûri. Ses premiers chagrins d'enfant, l'avarice de son père, la cruauté de Bertha, puis la prodigalité sans frein des Leliwa, leur insouciance, leur légèreté ou leur orgueil, lui firent bientôt comprendre qu'entre ces extrêmes où la rejetaient tour à tour les caprices du sort, il y avait une route sûre, unie, sans cahots ni secousses. Elle se crut une mission ; elle voulut ramener à l'ordre, au travail, ceux qu'elle aimait. Sa douceur, sa modestie, sa patience s'y employèrent à toute heure. Elle apaisa peu à peu les emportements d'Abel, elle l'assouplit, lui inspira des sentiments nouveaux ; dans cette âme d'adolescent, ardente, déjà troublée par les passions naissantes, il se fit un calme subit.

Ce n'était que l'immobilité trompeuse qui précède la tourmente. Un éclair passa sur leur ciel si pur ; l'orage éclata ; l'orage ou l'amour.

Un soir, dans le silence des crépuscules d'été, de grands cris retentirent du côté de l'étang. Aussitôt on y courut. La maison fut en émoi ; les enfants — on n'avait pas cessé de leur donner ce nom — venaient de démarrer la barque. Une terrible crainte étreint les cœurs. En même temps, dans l'avenue que le soleil couchant dorait de ses reflets, Abel apparut, ruisselant, pâle, les lèvres serrées. Il portait Hedwige dans ses bras... une morte ! Sa blonde tête renversée, le corsage entr'ouvert, ses vêtements trempés, plaqués sur le corps, dessinant la sveltesse charmante de ses formes.

— Sauvez-la ! sauvez-la ! s'écria-t-il, comme s'il n'eût plus vu qu'elle seule au monde.

Le souffle fut long à revenir sur ses lèvres décolorées.

Enfin elle rouvrit les yeux. Son premier regard, son premier sourire furent pour lui. Il se tenait agenouillé près d'elle, cherchant à réchauffer ses mains dans les siennes... On songea seulement à les questionner. — Qu'avaient-ils fait ? que s'était-il passé ? — Il le raconta, la voix encore brisée par l'émotion : — Hedwige s'était penchée pour atteindre une fleur ; lui avait jeté les avirons voulant la retenir ; mais la barque sombrant les entraîna tous deux ; ils sentirent l'horrible écrasement des flots ; le frisson, l'angoisse inexprimable du vide... Comment avait-il pu la saisir, nager, la ramener au rivage ? Dieu seul le savait... Dieu avait eu pitié d'eux ! Elle était sauvée !...

Cette joie fut de courte durée. La nuit, une fièvre violente s'empara de la jeune fille ; une toux sèche déchira sa poitrine ; le délire vint avec son cortège d'effrois... Pendant un mois, on la disputa à la mort ; la mort fut vaincue, mais elle laissa, en s'éloignant, sa pâle empreinte sur ce jeune front. Abel n'avait pas moins changé. Durant ces lon-

gues nuits d'angoisses et de luttes, il passait des heures entières, l'oreille clouée à la porte, écoutant les soupirs et les plaintes de la malade. Aussi quand il put la revoir, quand il sut qu'elle était sauvée, ses nerfs se détendirent ; il éclata en sanglots, il couvrit ses mains amaigries de baisers brûlants. Elle se livrait à ces caresses dans l'abandon de sa chasteté, elle s'enivrait de ce trouble inconnu ; l'émotion faisait expirer la parole sur ses lèvres. — C'est fini ! c'est fini ! répétait-elle doucement. — Ils eurent des heures charmantes dans ce renouveau de la vie ; les regards qu'ils échangeaient étaient d'une douceur indicible ; quelque chose de passionné, de timide, de troublant à la fois envahissait leurs âmes... Mais ce beau poëme n'eut qu'une page.

Surprise par cet amour qu'elle n'avait su prévoir, la comtesse n'eut plus qu'un souci : l'arracher sans pitié du cœur de son fils. Jamais elle ne consentirait à ce mariage ; l'héritier des Leliwa ne pouvait épouser une orpheline, que la charité et la

pitié avaient seules placée à ses côtés. L'affection, le dévouement maternels que lui avait inspirés Hedwige, se changèrent en ressentiment, presque en haine. Elle eut hâte de séparer les jeunes gens ; elle enleva son fils avec la passion jalouse d'une lionne. Maintenant les rôles étaient changés, c'était Hedwige qu'on renvoyait à Liwno, dans la sombre maison, sous le joug plus pesant de sa marâtre ; c'est Abel qui allait une première fois chercher au loin la distraction et l'oubli. Sa mère le conduisit à Paris ; il y passa deux années, partageant ses loisirs entre l'étude, les arts et le monde ; quand elle le crut guéri, elle le ramena au pays, fière de la beauté, de la force, de l'élégance qu'il avait acquises. Certes il ne verrait plus maintenant en Hedwige qu'une pauvre petite provinciale, et il rougirait de sa passion d'écolier.

Un dimanche, au sortir de l'église, ils s'abordèrent comme par le passé. Cette colline ombragée de saules, les paysans rassemblés par groupes ; au loin, les forêts, la rivière, le moulin en face ; le

presbytère qu'entourait sa haie de chèvrefeuille ; rien n'avait changé autour d'eux ; rien non plus n'avait changé en eux-mêmes ; un seul regard suffit pour le leur apprendre : ils s'aimaient et ils le surent désormais. Ce poëme, si brusquement interrompu, ils le reprirent et le relurent avec le mystérieux attrait des choses défendues. Hedwige ne venait plus, il est vrai, au château, mais Abel ne passait pas de jour sans la voir. Quelles déceptions ! quelles souffrances pour sa mère ! Chaque matin elle le voyait suivre la petite route bordée de peupliers : et son regard, ses pensées inquiètes l'accompagnaient jusqu'à Liwno, jusqu'au jardin des Nurski, jusqu'à l'enclos où, sous l'ombre des tilleuls, sous l'œil gris du saint de pierre, ils passaient ensemble de si douces heures. De blancs pétales s'effeuillaient à leurs pieds, les oiseaux chantaient, le ciel dans sa clarté semblait sourire à leurs vœux. Seule, la comtesse pleurait ; pourtant elle cachait ses larmes, et quand son fils rentrait, après une longue journée d'attente, elle lui repro-

chait doucement de la négliger, elle, sa mère, pour courir je ne sais où. Alors il allait lui-même au-devant des questions.

— Je reviens de Liwno, disait-il, j'ai vu Hedwige. — Elle feignait l'indifférence ou le dédain. — Quoi, encore à Liwno ? toujours ces enfantillages !... et tous deux se taisaient, surpris de se trouver armés des mêmes défiances. Redoutant une explication suprême, ils préférèrent lutter de ruses. Elle parvint encore à l'éloigner ; elle l'entraîna à sa suite aux villes d'eaux, aux bains de mer, partout où s'agitait le tourbillon du monde et des plaisirs. Lui, indifférent, morne ou résigné, s'échappait sous un prétexte ou sous un autre, vers les bois et les prés, qui lui étaient si chers. La pauvre femme se sentait impuissante contre cette résistance passive. Ce monde qu'il fuyait, elle voulut du moins l'attirer chez elle. Zaborow résonna de joyeux échos, les portes du château s'ouvrirent à tout venant. Ce ne furent que chasses, courses, pique-nique et danses. Ah ! comme la comtesse en eût voulu exclure

Hedwige ; mais Abel était là pour protester contre cet oubli : il ne parla rien moins que de partir, de s'enfermer chez lui..., et sa mère céda pour ne pas avoir l'air de prendre « cette amourette » au sérieux. Le soir, dans l'étincellement des salons, dans cette atmosphère lourde de parfums se dégageant des fleurs, des épaules et des bras nus, dans cette rumeur où se confondaient les sons joyeux de l'orchestre, les propos et les rires interrompus, le piétinement rhythmique des danseurs, le bruissement soyeux des longues traînes, hélas ! c'étaient eux qu'elle voyait toujours, resserrés dans l'enlacement d'une valse, front contre front, cœur contre cœur ! Enfin, un jour, désespérée, vaincue, brisée, mettant à ses pieds son orgueil, elle résolut de faire appel à la générosité de celle qui lui avait ravi son enfant. D'ailleurs ne fallait-il pas la désillusionner ? n'était-ce pas un service à lui rendre ? Si Hedwige résistait, c'est qu'elle était une ingrate, une ambitieuse, pire peut-être ? et alors plus de ménagements, on la traiterait en ennemie, comme un ser-

pent auquel on écrase la tête. Un matin donc, profitant d'une chasse à laquelle Abel avait été convié, elle se fit conduire à Liwno. Elle arriva, traversa le petit jardin et se dirigea vers le berceau de tilleuls. Son instinct jaloux ne l'avait pas trompée. Hedwige était là en effet. Un sourire amer plissa ses lèvres.

— C'est moi, dit-elle ; vous étiez bien loin de m'attendre.

La jeune fille se leva, surprise, effrayée.

— Restez, dit la comtesse, j'ai à vous parler, et elle se posa droite devant elle, presque menaçante, les yeux pleins d'éclairs. Elle aborda le sujet brusquement, laissant dès les premiers mots déborder sa douleur, passant des reproches aux prières, de la colère aux plaintes.

Oui, c'est moi ; je viens vous redemander mon enfant, notre bonheur, notre repos troublés par vous. Ne saviez-vous donc pas que cet amour était impossible?... Jamais Abel ne vous épousera... jamais... je préférerais mourir. Je m'attendais à autre chose de vous ; je vous croyais reconnaissante et bonne... ;

je pensais vous avoir adouci votre vie ; je vous ai aimée, je vous ai presque élevée, et je vous aimerais encore, ma fille ! Ah ! par ce doux nom que je vous donnais autrefois, par les souvenirs qui peuvent vous attendrir, je vous en supplie..., renoncez à lui..., à cette espérance vaine, insensée... C'est plus que du courage, plus que du dévouement, je le sais ! C'est un sacrifice, c'est une immolation que j'exige ; ne me faites pas voir que je m'étais trompée en m'adressant à votre cœur... dites-moi que vous renoncez à lui pour toujours, que vous le repousserez, s'il le faut... promettez-le-moi, jurez-le. Et elle s'emparait des mains glacées de la malheureuse enfant, elle les étreignait avec force.

Hedwige, pâle, éperdue, l'écoutait : il se faisait en elle un déchirement immense, un anéantissement du corps et de la pensée. Les sanglots l'étouffaient, mais ses yeux restaient secs ; elle ne trouvait plus une parole, elle ne voyait qu'une ombre noire autour d'elle, malgré cet éclat du ciel, ces teintes

lumineuses, ces tendres couleurs des fleurs et de la verdure.

Un instant elle songea à fuir ; mais elle retrouva devant elle cette mère implacable.

— Répondez-moi, il le faut ; ah ! je souffre autant que vous, plus que vous.

Que pouvait-elle répondre ? Elle cacha sa tête dans ses mains pour échapper à la vision qui l'obsédait.

— Oui ! je vous le jure, murmura-t-elle, je renonce à lui, à son amour, au bonheur, à la vie... à tout.

Et dans ce paroxysme du désespoir, dans cette gamme où la douleur faisait monter sa voix, il lui sembla que le saint de pierre, que les arbres, que le jardin entier s'abattaient sur elle... et elle eût voulu rester à jamais cachée, perdue dans le néant.

Un mois après Abel partait : Hedwige avait tenu parole.

VI

Ah ! la ruine, cette vieille des légendes slaves, blême, couverte de haillons, toujours à l'affût d'une proie, n'épargnant ni la force, ni la grâce, ni la vertu, je l'ai vue : elle fond sur nous comme l'épervier sur l'hirondelle ; elle rampe comme le serpent. Tantôt elle sème la discorde, la haine, la mort ; tantôt elle se glisse sous les fleurs, sous les rires et la volupté. Là, c'est une femme dont les yeux, dont les lèvres ont d'enivrantes caresses ; ici c'est l'usurier aux doigts crochus. C'est la princesse Barbe avec ses yeux d'émeraude et ses dents blanches de souris ; c'est le juif Heymann, pâle et hâve, comptant ses billets graisseux. Telle vous

Chocen et décuplé sa fortune. Quand on l'avait vu bâtir ses halles, installer des machines, faire venir des contremaîtres et des ouvriers allemands, il n'y eut qu'un cri au pays : « Goldring s'en irait la besace au dos... » Les uns en rirent ; d'autres le plaignaient. Aujourd'hui, tout le monde était avec lui. Souvent Nurski suivait les bords sinueux de la rivière, dont le courant rapide traînait les pins et les chênes de forêts du nord jusqu'à Chocen. Il entrait dans les vastes cours, il écoutait le bruit strident des pistons et des scies, il regardait le panache de fumée s'échappant des hauts fourneaux, le va-et-vient des ouvriers, les planches alignées qui laissaient une bonne odeur de bois frais dans les airs, et il rêvait, il calculait, il supputait ses chances. Ce qui réussissait si bien à Goldring, pourquoi ne le tenterait-il pas, lui aussi? La même rivière ne coulait-elle pas à Liwno ? N'avait-il pas la même volonté, la même persévérance, la même âpreté au travail ? Désormais, il ne songea plus qu'à créer des fabriques,... une raffinerie,... une distillerie... La ruine, toujours à l'affût, grimaçait de joie : elle excitait ses envies, l'arrachait à ses champs, à ses moissons, le poussait à la ville et pénétrait avec lui dans une petite maison aux fenêtres sales et basses. Là, elle prenait les traits du juif Jankiel Heymann : elle tortillait sa barbiche rousse, clignotait ses petits yeux rouges, s'accrochait aux bras, aux vêtements de l'infortuné.

— Que désire Monsieur Nurski ? Que peut-on offrir à notre bienfaiteur ?

Ah ! Jankiel, ou la ruine, le savait bien : c'était de l'argent qu'il lui fallait !

— De l'argent !... Eh ! mon Dieu ! un homme aussi habile que le seigneur Nurski pouvait-il avoir besoin d'argent ?...

Et Jankiel se courbait en deux pour cacher l'éclair fauve de ses petits yeux. Ah! c'est que Jankiel avait enduré bien des supplices, bien des injures, bien des affronts de la part des grands ! Nurski l'avait fait bâtonner pour quelques bois-

seaux de blé trouvés *par hasard* dans sa *bida*[1] ! Chez Leliwa, la valetaille lui avait jeté un seau d'eau chaude sur la tête... affaire de rire et d'entendre crier un pauvre juif ! Mais, patience ! Jankiel se souvenait de tout : il préparait sa vengeance. Qu'importaient ses saluts et ses humbles paroles, puisqu'il resserrait chaque jour la trame où devaient tomber ses ennemis !

Et la voix flûtée du juif prenait des intonations mielleuses ; ses lèvres minces frémissaient ; un sourire oblique y glissait comme une vipère.

— Peut-être, en effet, y aurait-il un moyen de procurer de l'argent au seigneur ?

— Quel moyen ? fit Nurski, dont l'œil s'allumait ; parle vite.

Alors ce furent de nouvelles protestations de dévouement, de nouvelles plaintes sur la dureté des temps.

— Certes, Jankiel Heymann ferait tout ce qu'il

1. Petite voiture à deux roues.

pourrait ; mais il était pauvre, il fallait trimer, suer, pour élever la famille ; il demandait des garanties sérieuses. Pourquoi ne pas s'adresser aux propriétaires voisins ? au comte Leliwa, par exemple ? Ah ! celui-ci était un richard, un vrai seigneur, et généreux comme Salomon !... il ne regarderait pas aux intérêts, ni à quelques poignées de blé de plus ou de moins !... Et si le comte chargeait Jankiel de lui procurer un millier de roubles, peut-être pourrait-il le lui trouver ! Mais en se mettant en quatre, car les affaires ne marchaient pas du tout. Dieu non !

Et le juif frottait ses mains jaunies, regardait Nurski à la dérobée ; il voyait comment l'ivraie qu'il y avait jetée germait dans cette âme pleine de convoitise, et il se disait :

— Je les tiens tous deux : Nurski et Leliwa ! Je les ruinerai l'un par l'autre : le prodigue par l'avare, l'avare par le prodigue !

Sa vengeance, ma foi, était bien combinée. Nurski, si habile, se laissa prendre au piège. Il

répondit qu'il verrait, qu'il réfléchirait; mais le lendemain, il faisait atteler de bonne heure et courait chez Leliwa. Après tout, l'affaire était superbe! Le comte ne pouvait pas lui refuser ce service sans passer pour un ingrat. Il connaissait son Leliwa par cœur. L'histoire de 1830 servirait encore en cette occasion, mais discrètement, doucement ; on n'avait qu'à effleurer cette corde pour la faire vibrer. En effet, au premier mot, Leliwa se redressa fièrement.

— Je n'ai rien oublié, s'écria-t-il, vous me demanderiez ma fortune que je vous la donnerais!

Pauvre homme! sa fortune était déjà aux trois quarts entre les mains du juif; cette fois encore, on eut recours à lui. Heymann arriva plus humble, plus rampant que jamais, trop heureux de l'honneur qu'on lui faisait.

— Jankiel, j'ai besoin d'argent, fit le comte avec un air de protection superbe.

Jankiel geignit comme de coutume, s'attendrit

sur le sort de ses enfants, qui avaient froid l'hiver, qui ne trouvaient pas toujours un morceau de pain à se mettre sous la dent, se fit donner quelques stères de bois, de la laine, dix mesures de froment (les temps étaient si durs!) et, finalement, sortit à reculons, promettant la somme demandée.

Il revint quelques jours après, tira les papiers de son sac de cuir, se fit signer des billets que le seigneur comte ne regarda même pas, et compta l'argent. C'est ainsi que Nurski put avoir sa distillerie. Leliwa ne s'oublia pas non plus, à l'occasion. Il fit courir à Lowicz, paria, joua... et perdit toujours et partout.

Deux ans après, la distillerie n'était plus qu'une ruine... *Fuit Ilion!* La méchante eau-de-vie de grain qu'on y fabriquait avait empoisonné le pays; personne n'y voulait plus goûter. Le gérant, un fruit sec des ponts et chaussées, s'était enfui avec les quelques roubles qui restaient en caisse. Nurski, seul, venait errer sur ces décombres. A ses pieds, l'eau coulait avec le même murmure ; les poiriers

sauvages et les saules s'inclinaient chargés de fruits et de feuillage ; les prés étaient jonchés de fleurs ; tout avait grandi, prospéré dans la nature, sans peine, sans efforts, tandis que son travail, ses sueurs, son argent, à lui, étaient perdus. Il regardait les hangars sombres, les fourneaux béants, les cuves qu'envahissait déjà la rouille, les tonneaux roulés pêle-mêle, défoncés, brisés.

Que faire contre ce guignon, cette déveine maudite ? Ah ! il aurait vendu son âme au diable ; mais il y a longtemps que le diable a cessé d'être le caissier des décavés ; et quelle hypothèque, d'ailleurs, que l'âme d'un Nurski !

Aussi bien les malheurs viennent-ils toujours par bandes, comme les corbeaux. L'année n'était pas écoulée, qu'un courrier arriva bride abattue à Liwno... C'était le père Schultz qui se mourait ; on l'avait rapporté la veille chez lui, et il n'avait pas repris connaissance.

Nurski se souciait peu du beau-père, mais il s'agissait de veiller à l'héritage. Il partit aussitôt,

emmenant sa femme. Bertha pleurnichait dans un coin de la voiture ; au dehors, une pluie fine et glacée couvrait la campagne d'une teinte uniforme.

Il faisait nuit lorsqu'ils arrivèrent. La maison Schultz, avec son balcon en fer forgé, ses auvents plaqués contre le mur, avait un aspect sinistre. Une seule fenêtre était éclairée. Une lumière vacillante tremblait à travers les rideaux mal joints. Des groupes silencieux stationnaient devant la boutique fermée. Pas une main ne se tendit vers Nurski, personne ne vint à lui. Il frappa plusieurs coups secs à la porte. Dans le corridor dallé de vieilles pierres usées, on entendit des pas lourds, et Roch, le vieux gardien, arriva avec sa lanterne, son trousseau de clefs, trébuchant, se jetant à droite et à gauche, répétant la même phrase cynique avec son gros rire d'ivrogne entrecoupé de hoquets.

— Eh bien, quoi ! le vieux est mort, puisqu'il est mort !

Bertha écarta Roch, qui maintenant s'attachait à elle, s'attendrissait, voulait lui baiser les mains, et se précipita dans l'escalier. Nurski demeura atterré. Ainsi Schultz était mort ! Il avait l'appréhension d'un danger plus grand encore. Ses yeux se reportaient toujours vers cette boutique muette, dont les volets se plaquaient sur le mur en une tache sombre.

Devant la porte, quelques personnes chuchotaient réunies en groupe. Les deux réverbères jetaient des lueurs tremblantes sur la place.

Nurski reconnut, entre autres, le grand Reymann et le gros Rawski, tous deux ennemis jurés de son beau-père, ruinés jadis par la concurrence que Schultz leur avait faite. Il lui sembla que leurs regards se dirigeaient vers lui ; le vent lui apportait, par intervalle, des lambeaux de phrase, où les mots de mort, de ruine, de fuite, de faillite, revenaient sans cesse. Toutes ces appréhensions le reprirent ; la certitude d'un malheur, quel qu'il

soit, vaut mieux que le doute. Il se rapprocha de ces ombres.

— Messieurs, dit-il, cherchant à assurer sa voix, c'est donc vrai, le pauvre homme est mort ?

Alors, comme si elles se fussent concertées d'avance, les voix reprirent en chœur :

— Oui, Schultz est mort, et Szmul s'est enfui... Allez, Monsieur Nurski, vous ne trouverez rien à prendre là-haut. Rien !

Nurski eut un ricanement nerveux.

— Ah ! mais non, vous plaisantez, Messieurs, ce n'est pas possible. Szmul ? Mais il n'eut pas le temps d'achever, Reymann s'était posé devant lui.

— C'est aussi vrai qu'il y a un Dieu juste au ciel. Le vieux est mort. Ses vices l'ont étouffé ; nous aurions eu beau lui pardonner le mal qu'il nous a fait ; le Ciel ne l'en a pas moins puni, il est mort honteusement, seul, comme un chien ; son autre lui-même, ce Szmul, ce voleur, est parti dès

hier avec la caisse, emportant notre argent à tous. Mais vous payerez, Monsieur Nurski, vous payerez. Il le faudra bien.

Nurski s'enfuit épouvanté, poursuivi par ces malédictions et ces menaces. Il était hideux à voir, entrant dans la chambre du défunt, blême et les lèvres crispées. L'image de la mort le retint pourtant, par l'horreur, par l'effroi superstitieux qu'elle répand autour d'elle.

Schultz, la face bleuie, les paupières retournées, la bouche convulsée, gisait sur son grabat. De grandes ombres glissaient sur les murs nus de la pièce : on y respirait une atmosphère âcre et pesante ; sur une chaise à côté du lit, les hardes du défunt pendaient, flasques et lustrées, gardant la dernière empreinte du corps. Bertha s'était jetée à genoux : la vieille ensevelisseuse branlait la tête, marmottant ses prières. Une seule chandelle brûlait sur la table, entre la croix et une soucoupe ébréchée pleine d'eau bénite. Cette face au regard fixe, ces lèvres qu'un dernier cri avait laissées ouvertes dans

l'épouvante et la stupeur, étaient si terribles que Nurski recula. Il demeura quelques instants immobile, puis sortit, lançant ce dernier adieu au cadavre :

— Va ! l'enfer t'a pris !

Le lendemain on jeta Schultz en terre ; Nurski avait hâte d'en finir ; il fouilla la maison de la cave au grenier, défonça les placards, démolit les cloisons, souleva les planchers, et ne trouva rien... La boutique était vide, la caisse plus vide encore... De toute cette fortune convoitée, il ne lui resta que des dettes et des procès. Aussi bien les procès n'enrichissent-ils jamais que ceux qui n'ont plus rien à perdre.

A partir de ce jour, il voua à sa femme une haine implacable. C'est elle qui était la cause de tous ses malheurs. Jadis, quand elle lui reprochait son avarice, sa dureté, sa sauvagerie, il se bornait à hausser les épaules, et n'en continuait pas moins. Désormais, il passa de la défensive à l'attaque. Il la pour-

suivit de violences, de menaces, d'injures, de vexations quotidiennes ; lui reprocha chaque bouchée de pain ; lui refusa ses robes de deuil, lui enleva ses bijoux, l'argenterie dont elle était si fière, et les vendit... Cela ne lui suffit pas encore. Un matin on le vit revenir de la ville, escorté d'une armée de juifs. De longs chariots, recouverts de toiles grises, se rangèrent autour de la pelouse. Tous les fils d'Israël s'étaient donné rendez-vous à Liwno ; ils s'entassaient dans le vestibule étroit, débordaient dans la cour, gesticulaient, criaient, s'injuriaient dans un jargon moitié hébreu, moitié allemand. Nurski allait des uns aux autres, un registre à la main, marchandant, inscrivant, alignant des colonnes de chiffres.

— Allons, dit-il, allons ! A la besogne !...

Et sur ce signal, la maison retentit d'une immense clameur, toutes les pièces furent envahies, partout on procéda aux enchères. Les meubles, les glaces, les tableaux, les pendules, étaient adjugés tour à tour, emportés, enfouis dans les voitures à

toiles grises. Nurski dominait le tumulte de sa voix perçante :

— Tant pour cette table, criait-il, tant pour cette chaise, pas un kopeck de moins !

Bertha, Hedwige, effrayées, étaient accourues à ce bruit. Elles eurent peine à en croire leurs yeux. Bertha, surtout, trouva des accents désespérés : — On passerait plutôt au travers de son corps ; ces objets lui appartenaient, elle les avait payés. C'était un vol, une infamie ! Mais Nurski souriait méchamment :

— Avez-vous de quoi payer les dettes de votre père ? Non. Eh bien, alors, laissez-moi achever ma besogne.

Il la continua si bien que, quand vint le soir, à peine s'il restait quelques meubles dans la maison. C'en était trop pour l'orgueil de Bertha ; elle devint silencieuse et farouche ; elle ne parla plus, ne voulut plus se mêler de rien ; elle dévorait sa honte et sa douleur ; une enflure maladive envahissait ses

joues. Ce qui la retenait encore « dans cette maison de malheur », c'était l'âpre plaisir de tourmenter Hedwige, de se venger sur elle, de la faire souffrir au centuple ce qu'elle souffrait elle-même. La douceur, la patience de la pauvre enfant ne faisaient qu'exaspérer cette haine. Depuis son retour sous le toit paternel, Hedwige s'était résignée à tout ; elle ne se plaignait jamais ; elle eût voulu, comme autrefois, se faire seulement pardonner sa présence ; mais Bertha s'acharnait après elle; chaque jour elle inventait un tourment nouveau : elle s'en prenait au silence, à la soumission de sa victime ; aveuglée par sa colère, elle se précipitait sur la jeune fille, l'injuriait, ou la frappait sans motif.

— Sortez, criait-elle souvent, sortez ; je vous hais, je vous chasse d'ici.

Enfin, un jour, la mesure fut comble ; les saints eux-mêmes ont des révoltes ; Hedwige osa résister, elle n'abaissa pas son regard devant celui de sa marâtre ; elle eut recours à celui-là seul qui depuis longtemps eût dû la défendre :

— Mon père ! mon père ! protégez-moi ! s'écria-t-elle.

Et alors, comme si Nurski eût pour la première fois senti remuer ses entrailles de père, il se leva pâle, menaçant, serrant sa fille tremblante entre ses bras :

— Je vous défends de toucher à mon enfant, dit-il d'une voix sourde ; vous n'avez pas le droit de la chasser ; je l'aime, vous me retrouverez toujours entre vous et elle !

Bertha demeura pétrifiée, sa colère tomba sous l'excès de sa stupeur ; elle eût tout supporté, mais voir lui échapper sa victime... songer qu'Hedwige pourrait désormais se retourner contre elle, soutenue, protégée dans sa révolte, c'en était trop ! son existence n'avait plus de but : que ferait-elle dans cette maison ?

— Je partirai ! s'écria-t-elle, je m'en irai vivre seule au loin, puisqu'on me refuse le respect qui m'est dû.

Elle pensait peut-être que cette idée de séparation effrayerait Nurski : en perdant sa femme, ne perdait-il pas aussi une partie de sa dot ? Mais l'amour paternel, si lent à se réveiller chez cet homme, l'emporta sur l'avarice et l'intérêt. En toute occasion, il prit désormais le parti de sa fille ; Bertha eut beau renouveler ses menaces, il ne céda pas.

— Mais partez donc ! lui cria-t-il un jour, personne ne vous retient ; entre elle et vous, je n'hésiterai pas un instant.

Ce fut le coup de grâce. Un beau matin, Bertha secoua la poussière de ses pieds sur le seuil de cette demeure, où elle n'avait trouvé, disait-elle, qu'ingratitude et que chagrin.

VII

Tout a un terme en ce monde ; les tempêtes s'apaisent, les flots retombent ; sous les nuées perce le ciel bleu, le soleil reparaît. Comme autrefois, la colombe de l'arche rapporte le rameau d'olivier ; comme autrefois brille l'arc-en-ciel. Qu'importe ce qu'a détruit l'orage, puisque tout se renouvelle dans l'éternité de la nature ?

L'oiseau, dont la grêle a abattu le nid, ou brisé l'aile, meurt de lassitude et d'effroi, mais autour de lui renaissent la joie et les chants. Le vaisseau a sombré au milieu des écueils, mais déjà la brise enfle de nouvelles voiles au port. Ainsi l'homme, qui voit s'éloigner le malheur, qui respire, qui se

croit sauvé, trouve soudain la mort à son chevet. Un autre prendra sa place et videra ou remplira la coupe.

Depuis le départ de Bertha, la malechance semblait en effet s'être éloignée de Liwno. Mais y avait ramené en échange ses longs jours, ses nuits lumineuses, ses matins ensoleillés, où tout s'agite, chante, bourdonne dans la joie du renouveau.

Le printemps rendait sa jeunesse à la terre ; il entrait en maître dans la vieille maison des Nurski ; il la rechauffait de ses rayons, il y semait les blancs pétales des cerisiers en fleurs. Ses brises vivifiantes rosaient les joues d'Hedwige, ses reflets se jouaient en nimbe d'or autour de son front ; elle devenait ainsi l'image de ce printemps ; elle était la Flore, la fée bienfaisante, dont l'industrie, le travail, la grâce, transformaient, égayaient le sombre logis. Devant elle le désordre avait fui, emportant la misère. Mille objets, jusque-là oubliés au grenier, couverts de rouille ou de poussière, se virent rendus au jour ; de joyeuses aquarelles cachèrent

la nudité des murs ; des ouvrages coquets, dispersés avec art, donnèrent un regain de jeunesse aux meubles, débris de tous les âges : les rideaux, d'une blancheur neigeuse, jetaient sur le plancher des frissons de lumière... et des fleurs partout ! Les minces lauriers, les cactus aux larges antennes, les géraniums mariant leur feuillage aux fines dentelures de primevères, les lilas émergeant des vases, l'œillet sauvage, la clématite s'enroulant autour des corbeilles, répandaient leur parfum et leur éclat.

Dans ce milieu si calme, Nurski lui-même semblait s'adoucir ; il se sentait attendri en regardant sa fille. Souvent, après les labeurs de la journée, ils allaient s'asseoir sur les bancs de bois du perron. Le ciel troué d'or au-dessus de leurs têtes, les arbres que balançait la brise de nuit, la rivière glissant en une vague lueur dans les prés sombres ; ce recueillement, cette paix de la nature, les portaient au silence et à la rêverie. Ils se laissaient bercer par la molle langueur des choses. Au moment de se

séparer, Nurski attirait Hedwige vers lui : — Tu es une bonne fille, va, murmurait-il en l'embrassant, — et elle se sentait heureuse de cette caresse, c'était là sa plus douce récompense. Cette affection pansait les vieilles blessures de son cœur ; elle s'abandonnait à ce calme qui suit les grands orages ; pour elle la vie n'avait pas de lendemain. Les jours se succédaient ainsi l'un à l'autre dans cette plate monotonie ; c'était déjà le repos de la tombe. Sa pensée, toujours repliée sur elle-même, semblait se détacher des choses extérieures ; le monde ne pouvait s'occuper d'elle, pas plus qu'elle ne s'occupait du monde. Aussi comment se fût-elle aperçue de ce qui se tramait autour d'elle ? Elle ne prenait garde ni aux longues conférences de son père avec le curé, ni aux visites fréquentes de Goldring, ni aux allées et venues des messagers entre Zaborow et Liwno. Quand Nurski rentrait tard, après des absences mystérieuses, gai, se frottant les mains, chantonnant un petit air vieillot, lui jetant des regards où perçait la malice, elle se disait qu'après

tout, son père était heureux de se retrouver chez lui.

Un soir, elle l'attendait comme de coutume sous le vieux marronnier planté au centre de la cour, que bordaient les bâtiments d'exploitation. Le soleil couchant empourprait le ciel ; les oiseaux sortaient de leur torpeur, voletant, s'abattant sur le sol, y ramassant quelques grains, puis remontant joyeux dans les airs. Des chariots rentraient aux granges. chargés de foin et de luzerne ; les bœufs, à l'œil placide, que les *pastuchs*[1] poussaient devant eux, regagnaient l'étable, fronçant leur pelage fauve sous la piqûre des moucherons ; les chevaux menés à l'abreuvoir se retournaient l'un vers l'autre et s'appelaient par de longs hennissements. On entendait le clapotis des eaux sous le pont où se baignaient les bergers, tandis que les laveuses, battant leur toile, riaient à gorge déployée. Ces voix, glissant sur la rivière, avaient des sonorités longues et adou-

1. Bergers.

cies. Hedwige écoutait ces mille bruits de la campagne qui arrivaient jusqu'à elle. Les cloches sonnaient lentement l'*Angelus* : une voiture remontait le petit chemin bordé de saules, et le bruit des roues répété par l'écho semblait sortir de la vieille buanderie qui faisait face au moulin. Elle la vit traverser le pont dont les poutres tremblaient sous les pas des chevaux, puis s'arrêter devant la barrière. Nurski en descendit ; dès qu'il aperçut sa fille, il se dirigea vers elle.

— Viens vite, lui dit-il ; prépare-toi, nous partons, le temps de faire souffler les chevaux.

Hedwige avait reconnu l'attelage et la livrée des Leliwa ; mais que signifiaient les paroles de son père ? Comment pouvait-il avoir l'idée de la conduire à Zaborow ! Une vision rapide passa devant ses yeux ; elle se rappela le temps où elle parcourait si souvent ce chemin, dans cette même voiture, à côté de la comtesse. Il était loin ce temps, il ne reviendrait plus. Malgré elle, un grand trouble l'envahissait ; elle se sentait subitement inquiète, comme

à l'approche d'un danger. Elle restait muette, les bras accoudés sur les bois de la barrière, regardant vaguement les fumées bleues qui montaient du village.

— Eh bien, m'entends-tu ? fit Nurski ; à quoi rêves-tu donc ?

— Où voulez-vous me conduire, mon père ? demanda-t-elle en relevant son regard clair sur lui.

Il eut un sourire forcé.

— Où ? mais chez nos voisins ; la comtesse veut absolument te voir ; elle m'a dit de t'enlever par force, au besoin. Allons, viens vite.

Les yeux d'Hedwige s'assombrirent, ses lèvres entr'ouvertes semblaient hésiter.

— Vous savez bien que je ne vais plus à Zaborow, dit-elle tristement.

Nurski eut un haut-de-corps, mais il se radoucit aussitôt.

— Ta, ta, ta, tout ça, vois-tu, mignonne, ce sont des histoires qu'il faut oublier ; je veux que tu viennes, et tu viendras.

En même temps, il s'emparait des mains de la jeune fille.

— Mon enfant, sois raisonnable. Je t'en prie, ne me refuse pas ; je tiens beaucoup à cette visite ; si je te disais que mon bonheur en dépend, que ferais-tu ?

Elle l'écoutait déjà à moitié vaincue. Il se baissa et porta ses petites mains à ses lèvres.

— Eh bien, décide-toi ; dis, veux-tu venir ?

— J'irai, répondit-elle, je veux vous obéir toujours, quand bien même vous vous tromperiez.

— Merci ! merci, ma fille, s'écria-t-il, en l'entraînant à sa suite.

Ils partirent quelques instants après. Nurski s'absorba dans ses réflexions : elle songeait encore au passé. Aujourd'hui, comme alors, les peupliers et les saules se miraient dans l'eau dormante des mares, et l'on sentait les mêmes parfums de colzas et de blés verts s'élever par bouffées dans l'étendue des champs.

Quand ils arrivèrent au château, le jour baissait.

— Entre, dit Nurski, en poussant sa fille devant lui ; j'ai encore à causer affaires.

Le salon était désert. Dans la pénombre du crépuscule flottaient de vagues lueurs, enveloppant les objets d'une teinte adoucie. Tout pour elle en ces lieux était plein de souvenirs. Une immense tristesse la saisit. Elle se rapprocha des fenêtres. Jadis, ils aimaient à regarder, avec Abel, l'ombre des tours trembler sur les pelouses au lever de la lune ; ils s'étaient promenés, le soir, sous ces massifs. Oh ! pauvres souvenirs, et qu'il en coûtait donc d'oublier ! L'amour ne laisse-t-il pas en nous de si profondes racines que, pour les enlever, il faille s'arracher le cœur ! Elle abaissa ses paupières comme pour échapper à ces visions. Près d'elle, sur un guéridon encombré de potiches, de coffrets, de bonbonnières en vieux saxe, une lettre étendue, dépliée, provoquait le regard. Elle y jeta machinalement les yeux : l'é-

criture, longue, déliée, aux pointes hardies, l'attirait et la fascinait en quelque sorte ; toute cette page, qu'elle embrassa d'un coup d'œil, lui resta gravée dans la mémoire ; il lui semblait que chaque mot qu'elle lisait s'enfonçait comme un clou dans son cœur.

« Abel est charmant, disait la lettre, il vient chaque jour : nous passons ensemble de longues heures. — Qu'est-ce donc que cette histoire d'amour dont vous me parlez ? — Il m'en paraît bien consolé... mais, moi, pauvre femme ! qui me laisse aller aux douceurs de cette amitié, je deviens nerveuse, irritable, fantasque ; hier j'ai pleuré, aujourd'hui j'ai du bleu plein l'âme. Vous le voyez, la princesse Barbe déraisonne. »

Hedwige s'arrêta au bas de la page ; la rougeur lui brûlait le front. Désormais elle en savait assez ; il lui semblait qu'un abîme se creusait à ses pieds : elle s'y sentait entraînée. Dans cette angoisse, dans cet effarement de l'âme, une plainte sourde

montait seule à ses lèvres : « Oh mon Dieu ! mon Dieu ! » murmurait-elle.

En ce moment la porte du salon s'ouvrit, les portières s'écartèrent, et une voix se fit entendre :

— Je suis votre serviteur, Mademoiselle Hedwige, votre dévoué serviteur.

C'était Goldring qui entrait ainsi à pas de loup. Il s'arrêta au seuil, hésitant. Hedwige restait toujours droite, les mains pendantes ; sa svelte silhouette se détachait sur le fond rose dont l'entouraient les lueurs du crépuscule.

— Pardon de vous déranger, ajouta Goldring, je ne croyais pas vous trouver seule ici.

Cette voix arrivait à ses oreilles comme au milieu d'un rêve, elle en percevait les sons sans les comprendre ; elle passa à plusieurs reprises sa main sur son front. C'était pourtant bien la vie, c'est-à-dire la réalité, la lutte, la souffrance ! Pauvre vaillante fille ! que la douleur pouvait surprendre, mais non abattre ! Quand elle se retourna,

le tremblement de ses lèvres avait fait place au sourire.

— Entrez donc, mon voisin, dit-elle doucement, est-ce que je vous fais peur ?

Il se mit à rire. Elle, lui faire peur ! ah ! grand Dieu !... et il lui tendit sa large main.

— Je reste, puisque vous le permettez, dit-il. Je fais tout ce que vous voulez, Mademoiselle Hedwige, vous le savez bien ; nous sommes de vrais amis.

C'était, en effet, une vieille amitié que la leur. Il l'avait connue toute petite ; il était grave, doux, patient, et elle s'était de bonne heure attachée à lui ; maintenant ils s'appréciaient et s'estimaient réciproquement ; lui, admirait cette enfant si courageuse, luttant pied à pied avec le destin, toujours sereine et confiante ; aussi s'intéressait-il à tout ce qui la touchait de près ou de loin.

Souvent, après avoir visité ses champs et ses fabriques, il tournait bride et courait d'un trait jusqu'à Liwno. Là, il guidait sa petite élève, comme

il l'appelait, lui donnait des conseils dont Nurski se hâtait de profiter. On parlait déjà beaucoup de ces fréquentes visites. Goldring, disait-on, voulait faire une fin. Les pies et les merles du pays jasaient à qui mieux mieux. Peut-être la comtesse Leliwa y était-elle pour quelque chose ; pies et merles ne demandent qu'à être dressés. Aussi, lorsque leurs voix lui parurent être à l'unisson, elle fit mander Goldring à Zaborow.

— Eh bien, baron, dit-elle à brûle-pourpoint, depuis quand compromet-on des jeunes filles ?

Il la regarde avec ses yeux bleus, surpris :

— Moi, compromettre des jeunes filles !

— Eh ! oui !... et vos assiduités, vos visites à Liwno, vos promenades ? Je veux bien que vous plantiez ou semiez des fleurs ensemble ; que tout cela soit innocent, mais on n'en parle pas moins...

— On en parle !... Qui ?... De quoi parle-t-on ?

— Tout le monde, vous dis-je : de vous et d'elle ! Voyons, baron, ne faites plus l'ingénu à votre âge,

finissez tout cela par un mariage ; laissez-nous agir, vous ne vous en repentirez pas. Hedwige est belle, c'est une bonne et brave fille ; dites, voulez-vous ?

Goldring tourmentait sa longue barbe ; il était visiblement ému et se défendait mal.

— Mais, Madame, je suis bien vieux pour elle.

— Ah bah ! est-ce qu'on est vieux à quarante ans ? D'abord Hedwige est très sérieuse.

— Oui, mais elle ne m'aime pas, car enfin, comtesse, vous savez mieux que personne à quoi vous en tenir sur ce sujet.

— C'est précisément pourquoi je vous dis de l'épouser. Elle est sage, elle a renoncé à ses chimères d'enfant... nous nous entendons, n'est-ce pas?... Et puis, l'amitié ne vaut-elle pas mieux que l'amour ? Réfléchissez : c'est un trésor qu'on vous propose ; seriez-vous homme à refuser un trésor?

— Non, vraiment.

Et Goldring se laissa facilement convraincre.

Le lendemain, le curé fut chargé d'entamer les

négociations. Elles ne furent ni longues à mener, ni difficiles à conclure.

Aux premiers mots, Nurski jeta sa casquette en l'air en signe de joie.

— Vous avez ma parole, s'écria-t-il ; je suis ravi, enchanté ! J'ai toujours rêvé un gendre comme Goldring.

Cet enthousiasme se comprenait assez. Goldring, aimé, estimé de tous, était très riche ; donc il ramènerait la fortune à Liwno. Et voilà pourquoi Nurski s'attendrissait depuis quelque temps ; pourquoi il admirait le printemps et la nature, pourquoi il chantait ses refrains vieillots, frottait ses mains ridées, pourquoi il allait tantôt au presbytère, tantôt chez les Leliwa et chez Goldring, qu'il recevait aussi bien souvent chez lui ; voilà pourquoi enfin il avait exigé qu'Hedwige l'accompagnât aujourd'hui à Zaborow, car il était convenu que Goldring devait y faire sa demande. Ce tête-à-tête au salon avait été préparé d'avance. Tout y semblait favorable aux aveux. Le soleil disparaissait, on eût dit qu'une

gaze rose glissait lentement dans la pièce. Ils se tenaient debout devant la fenêtre ; au dehors, des nappes d'ombre couvraient le feuillage, et l'or cru des étoiles se détachait sur le bleu sombre du ciel. Leur silence était à peine interrompu par des questions banales se rapportant aux détails de la vie journalière. — Nurski était-il content de ses blés ?... — les pêchers qu'ils avaient plantés contre le mur de la vieille étable, avaient-ils pris ? — avait-elle complété sa collection de roses ? Hedwige répondait d'un mot, et ils se taisaient tous deux, perdus dans l'envahissement de leur rêverie. Maintenant, la nuit enveloppait la salle ; des ombres grises tombaient du plafond, les contours de plus en plus vagues des meubles semblaient s'effacer.

— Mademoiselle Hedwige... murmura enfin Goldring... Mademoiselle Hedwige...

Elle se retourna surprise de se trouver seule avec lui dans cette obscurité... Elle fit un mouvement comme pour s'éloigner, tandis qu'il cherchait à la retenir.

— Ecoutez-moi, Hedwige, dit-il encore...

Mais il avait trop attendu, trop hésité. Au même instant, les portes du salon s'ouvrirent ; les domestiques apportaient des flambeaux, un flot de lumières inonda les tentures rouges et les meubles, des voix s'élevèrent, un bruissement soyeux d'étoffes courut sur le tapis.. et la comtesse entra suivie de ses hôtes... souriante, les bras ouverts.

— Hedwige, mon enfant ! vous n'avez donc pas oublié votre vieille marraine.

Derrière elle Leliwa, Nurski, le curé, se faisaient des signes d'intelligence, échangeaient des paroles à voix basse.

— C'est entendu, à demain, disait Nurski.

— Oui, à demain, répétaient les autres ; et tous ces regards se reportaient sur Hedwige, mystérieux, un peu railleurs. La comtesse jeta en passant un mot rapide à Goldring.

— Eh bien, baron, qu'avez-vous fait ?

Mais le baron baissa les yeux, tira sa barbe et ne répondit pas.

Elle ne put réprimer un geste de dépit ; elle s'approcha de la table et y prit la lettre oubliée ; ses yeux ne cessaient d'interroger la jeune fille...

— Comme vous voilà belle ! dit-elle en lui prenant les deux mains.

Sous cette tendresse, sous cette cordialité apparentes, se cachait pourtant je ne sais quelle gêne... Heureusement on se mit à table ; les vins de France et de Hongrie, les fleurs, l'étincellement des cristaux où se brisaient les lumières du lustre, tout ce raffinement, ce luxe d'un service princier, chassèrent la contrainte et rappelèrent le sourire sur les lèvres. Hedwige elle-même se laissait gagner par cette fièvre, elle cherchait à s'étourdir ; ses grands yeux brillaient d'un éclat extraordinaire.

— Regardez-la donc ! disait la comtesse en se penchant vers son voisin.

Il ne la voyait que trop. L'amour, un amour silencieux, timide, prenait lentement possession de ce cœur, s'y glissait jusqu'aux dernières fibres. Goldring s'absorbait dans une admiration muette.

Le reste de la soirée s'écoula sans incidents. Quand vint l'heure du départ, ce furent de nouvelles tendresses et de nouveaux embrassements. La comtesse avait des larmes plein les yeux... Etait-ce la joie ? un vague sentiment de remords ? L'un et l'autre peut-être. Dans cette âme mobile, les sensations les plus diverses se confondaient. Goldring serra la main d'Hedwige... Puis la voiture s'éloigna. Dans le clair-obscur de cette nuit d'été, au milieu du silence de la nature endormie, qu'interrompaient les cris plaintifs des grillons et le coassement des grenouilles au fond des mares, la jeune fille pleurait son amour trahi : c'était fini pour toujours !

— Bonsoir, petite, lui dit son père en arrivant. Dors bien, demain nous parlerons de choses graves.

Elle n'entendit pas, ou ne fit pas attention à ces paroles.

Mais le lendemain, dès le matin, Nurski pénétra dans sa chambre.

Il avait mis sa redingote des grands jours et s'était fait un visage de circonstance.

— Ma chère enfant ! dit-il, en lui désignant gravement un siège à côté du sien, Dieu a récompensé ta soumission, ta tendresse pour ton vieux père...

Elle était restée debout, surprise par la solennité de cette tenue et de ce langage.

Nurski continua :

— Le baron Goldring m'a demandé ta main, je la lui ai accordée avec joie... Ce mariage comble mes vœux.

Ces dernières paroles tombèrent sur elle comme des coups de massue. Son sang afflua à son cœur, un froid glacial parcourut ses membres, elle demeura les yeux fixes, immobile dans sa pâleur de morte.

Ainsi, il avait disposé d'elle !... il avait promis !... ce mariage comblait ses vœux... Le désespoir, la honte, la révolte gonflèrent sa poitrine.

Mais non, c'était impossible ; son père se laisserait fléchir, il aurait pitié d'elle... et, subitement, elle s'était jetée à genoux, prenant ses mains, les portant fiévreusement à ses lèvres : elle parlait avec des interruptions, des secousses, des tremblements dans la voix, comme si tout en elle eût été brisé :

— Mon père, n'exigez pas cela de moi, je ne veux point me marier ! Vous savez bien vous-même que c'est impossible. Faut-il donc que je vous dise que j'aime !... que je n'oublierai jamais cet amour ! Entendez-vous ? jamais ! Ah ! peut-être aurez-vous pitié de moi ; que dois-je faire, que dois-je dire pour vous fléchir... — Et ses sanglots la soulevaient tout entière en un débordement de douleur.

Il paraissait plus ennuyé qu'ému de cette explosion de désespoir.

— Voyons, ma fille, dit-il, prends-y bien garde, c'est le bonheur que tu repousses : mon bonheur et le tien.

Elle l'interrompit brusquement.

— Non, mon père, vous vous trompez ; le bonheur que je pouvais encore espérer, c'était de vivre

à vos côtés, de vous dévouer ma vie, de faire que ma tendresse et mon respect adoucissent la fin de vos jours, vous aidassent à supporter nos épreuves. Il faut donc que je vous sois indifférente, odieuse, pour que vous me repoussiez ainsi ? Que vous ai-je fait pourtant, que vous ai-je fait ?...

Nurski se sentait ému malgré lui.

— Ecoute, lui dit-il, en la forçant à se relever, je ne me suis jamais payé de belles phrases, ni laissé guider par les sentiments. Parlons raison : d'abord, si je ne t'aimais pas, je ne t'aurais pas proposé ce mariage... ensuite, je ne viendrais pas remuer certains souvenirs, si tu ne m'y autorisais toi-même par tes aveux. Tu as aimé Abel, tu l'aimes, il t'a fait des promesses auxquelles tu as ajouté foi, c'est très bien ! Je te croyais cependant trop fière pour t'attacher à ces chimères après les humiliations qu'elles t'ont fait subir... Et puis, c'est cruel, mais il est bon que tu saches la vérité. Eh bien ! Abel est indigne de toi, il t'a trahie : ces serments que tu as entendus, et auxquels tu t'es

laissé prendre, pauvre fille ! il les répète maintenant à d'autres. Tout le monde le sait, tout le monde en parle, il ne le cache pas lui-même ; voilà pour le côté sentimental, passons au côté pratique.

Les Leliwa sont à moitié ruinés : ce beau-fils achèvera leur perte avant qu'il soit peu. Conclusion : si la comtesse en personne venait aujourd'hui me demander ta main, c'est moi qui refuserais. Va ! ton bonhomme de père a aussi son orgueil. Mais tout cela n'est rien pour toi... que t'importe la fortune ! Tu me dis que tu ne l'oublieras jamais ; que ton cœur, que le devoir lui-même, t'ordonnent de lui rester fidèle. Pauvre enfant ! tu te trompes, car c'est précisément à ton cœur, au devoir que je fais appel ! — tout à l'heure, je t'ai vue à mes pieds ; — c'est moi qui t'implorerai maintenant. Le sort de ton père est entre tes mains, tu peux d'un seul mot lui rendre la paix, la fortune, plus que ça... l'honneur ! Fais-le, ma fille, fais-le. Si tu repousses ce mariage, je suis un homme perdu ; tu sais tous les malheurs qui m'ont frappé — j'ai

voulu lutter contre le destin... je suis vaincu — je ne puis plus tenir mes engagements ; je dois à tout le monde, même aux Leliwa ! de sorte qu'il nous faudrait subir une double honte. Schultz a laissé de nombreuses victimes, ne dois-je pas chercher à les secourir, sinon à les sauver ? Avec un gendre comme Goldring... tout est possible... le crédit, l'espoir, le repos renaissent. Tu m'as dit que je voulais ta mort ? Mais à ton âge, tout se répare et s'oublie ; au mien, on ne résiste plus, on fléchit sous la peine. C'est moi qui mourrais de honte et de regrets, et ma tombe elle-même ne serait pas respectée !

Je t'ai tout dit, vois ce qui te reste à faire, décide ; que ton cœur et le devoir te guident !

Il y eut une minute de profond silence ; le regard anxieux de Nurski semblait suspendu aux lèvres de sa fille. Hedwige réfléchissait : ses larmes avaient séché, la pâleur seule restait attachée à ses traits. Personne ne sut le déchirement qui se fit en son âme, personne d'ailleurs n'en eût pu

mesurer l'étendue. Dieu lui donna la force du sacrifice. Quand elle releva ses paupières, une grande lumière descendit sur son visage ; l'excès même de sa douleur lui donnait le frissonnement des joies célestes.

— Je vous obéirai, mon père, répondit-elle.

Nurski, peu tendre d'ordinaire, se répandit en remercîments, en protestations de reconnaissance.

— Oh ! sois bénie !.. ma fille ! ma brave enfant ! Bien vrai, tu ne refuses plus ? tu consens ? et quand ils viendront, ce soir, je pourrai leur dire...

— Vous leur direz que j'accepte... et... et que je suis heureuse.

Elle passa le reste de la journée dans un état d'affaissement ou de surexcitation nerveuse. Il y avait comme un ébranlement dans tout son être. Elle voulut prier : elle songea au saint de bois sous les tilleuls... à ce saint qu'elle avait si souvent invoqué... mais ne l'avait-t-il pas abandonnée ? Les mêmes souvenirs la poursuivirent jusque dans

l'église où elle alla chercher un refuge. Pourtant, elle implora le Dieu consolateur et doux, élevant avec ferveur son regard vers la Croix. L'ombre qui tombait des voûtes, la lueur de la lampe flottant autour de l'image de la Vierge, les cris lointains de la campagne, arrivant affaiblis comme une prière au pied de l'autel; cette paix, ce calme détendirent ses nerfs: elle eut l'attendrissement de ceux qui souffrent; elle pleura longtemps la tête dans ses mains. Un grand apaisement se fit en elle. Elle sortit raffermie, armée d'une résolution qu'elle croyait inspirée du ciel. Certes elle ne repoussait pas le sacrifice, mais elle demanderait du temps pour s'y préparer. Elle se défiait des enthousiasmes suivis de faiblesses ou de chutes.

Au dehors, l'air pur du soir rafraîchit son front brûlant. Le soleil déclinait, drapant de ses reflets de pourpre l'immobile horizon; des lueurs d'or s'étageaient sur le ciel; des prés, des arbres, des champs s'élevait un insaisissable murmure. Cette harmonie de la nature berçait sa douleur. Elle

rentra avec un sentiment de repos dans sa tristesse.

Presque au même instant, arrivèrent Goldring et le comte. Selon l'usage du pays, ce dernier devait faire une demande que les deux parties savaient agréée d'avance. Tandis qu'il parlait, Goldring, impassible en apparence, éprouvait un trouble profond: mille craintes l'assaillaient. Qu'allait-elle dire? qu'allait-elle faire? Il est plus aisé de sonder le fond de l'abîme que de connaître le cœur d'une femme.

Déjà Nurski remerciait en quelques mots. Il se trouvait très honoré, très heureux! mais Hedwige, seule, devait se prononcer librement. — Mon enfant, dit-il, le baron me fait l'honneur de me demander ta main; réponds-lui toi-même.

Elle était aussi blanche que sa robe de mousseline; son père la regardait inquiet, cherchant à la fasciner par son regard. Elle se dirigea vers Goldring et lui tendit la main; ce fut tout. Nurski

se sentit allégé d'un grand poids. Sa joie se traduisit par un rire bruyant et nerveux. Il était plein d'expansion, il voulut à toute force embrasser le comte, qu'il appelait son maître et son meilleur ami.

Quant aux fiancés, ils restaient silencieux en face l'un de l'autre ; lui, ne sachant quelle parole trouver pour exprimer sa reconnaissance et son bonheur ; elle, grave et calme, plus belle encore dans son recueillement et dans sa pâleur.

La porte du jardin était ouverte, de tièdes parfums arrivaient par bouffées des plates-bandes de fleurs. Hedwige descendit les quelques marches du perron et Goldring la suivit.

La nuit douce s'étendait autour d'eux ; les étoiles s'allumaient au ciel, la lumière blanche de la lune argentait le revers des feuilles. Les oiseaux s'étaient tus ; par intervalle, la cime des arbres s'inclinait avec un long murmure. Ils marchèrent quelques instants, silencieux. Au milieu de ce recueillement des choses et des êtres, les aveux qu'elle s'était

décidée à lui faire lui semblaient plus solennels encore.

Sa voix tremblait d'émotion en commençant, et elle ne chercha pas à arranger ses phrases.

— Monsieur, dit-elle, j'ai en vous une grande confiance ; vous avez toujours été mon ami ; je veux qu'il n'y ait rien de caché pour vous dans ma vie. Quand j'appris ce matin la demande dont j'étais l'objet, je priai mon père de la repousser. C'est que mon âme est pleine de souvenirs qui m'ont fait, qui me font encore beaucoup souffrir. Ah ! Monsieur, c'est bien cruel pour moi de vous parler de ces choses ; j'ai été souvent découragée, désespérée... C'est mal, on ne doit jamais douter de Dieu ; aussi vous ai-je tendu ma main sincèrement, loyalement ; je crois que je pourrai être heureuse avec vous, mais laissez-moi le temps d'arracher ces vieux souvenirs de mon cœur ; je veux que, lorsque vous viendrez me rappeler ma promesse, il n'y reste rien du passé,... ni trouble ni regrets. M'accordez-vous ce délai ? Avez-vous assez d'estime pour moi ?

Elle se tut, attendant une réponse. Goldring ne l'avait pas interrompue. Il regardait le feuillage des arbres trembler sur le sable de l'allée : il lui semblait que leurs ombres se projetaient aussi dans son âme, plus grandes, plus mélancoliques. Sa tendresse en prenait quelque chose de triste et de profond.

— J'attendrai, répondit-il enfin. J'avais cru mon amour assez fort pour vous faire tout oublier, oui, je croyais pouvoir vous rendre heureuse. Mais vous avez raison, ayez confiance en moi ; ce mot qui doit tomber de vos lèvres, je l'attendrai patiemment ; quoi qu'il arrive, je n'en resterai pas moins votre ami, votre ami dévoué. Et maintenant, adieu, Mademoiselle Hedwige.

Elle mit de nouveau sa main dans la sienne.

— Non pas adieu, au revoir, murmura-t-elle.

C'est ainsi qu'ils se séparèrent. Cet engagement fut un secret entre eux. Nurski n'eut pas le temps de s'étonner du retard qu'il devait apporter au mariage.

Le lendemain, il apprit que son procès avec Szmul avait été gagné, qu'une partie du capital social pourrait être sauvé. La joie qu'il en ressentit fut si vive qu'il courut d'un trait jusqu'à la ville y porter lui-même la bonne nouvelle. La pluie le surprit au retour. On faisait la première rentrée des foins ; il s'arrêta sous l'auvent de la grange, mouillé, ruisselant de sueur, enveloppé par le vent frais du soir. Des frissons l'agitèrent toute la nuit, une fièvre intense se déclara. Bientôt il fut à la mort. Mourir ! alors que la fortune lui souriait. Oh ! non, il se rattachait à la vie avec acharnement, avec désespoir ; il implorait sa fille, comme si elle eût pu arrêter l'accomplissement des destins.

— Hedwige ! prie pour moi, criait-il, pardonne-moi !

Il voyait des fantômes hideux autour de lui ; il se levait hagard, droit sur son séant, montrant du doigt un objet invisible :

— Là, là, c'est la ruine ; elle vient, elle m'étreint ; défendez-moi sauvez-moi !...

Puis, dans les instants lucides, il revenait à ce mariage qu'il avait conclu. Sa voix alors devenait menaçante :

— Jure-moi d'épouser Goldring, disait-il, jure-le pour le repos de mon âme, pour mon salut éternel !

Et la malheureuse enfant, retenant ses larmes, renouvelait ses serments.

On parlait déjà partout de cette mort prochaine.

« Nurski a pris chaud et froid, écrivait la comtesse à son fils... il est au plus mal. Il n'y a plus d'espoir. Hedwige est admirable de dévouement ; mais cette épreuve ne la laissera pas seule ; son mariage avec Goldring est décidé. »

VIII

A travers l'espace, la pensée s'envole comme l'oiseau. Quittons Zaborow et Liwno, les grandes plaines que baigne la Vistule, laissons Berlin et sa colonne de victoire ; saluons au passage les flèches de Notre-Dame de Cologne, et arrêtons-nous à Paris, non loin des quais, entre lesquels la Seine roule ses flots gris.

Dans une maison de l'avenue Médicis, en plein quartier Latin, Abel Leliwa rêve à la patrie lointaine. Ce mot de patrie ne comprend-il pas tous les amours, toutes les joies, tous les regrets ?

Il se sentait dépaysé dans ce milieu nouveau ; il y avait apporté quelque chose de la sagesse, de la

douceur, de la pureté de celle qu'il aimait. L'absence commence toujours par raviver l'amour qu'elle finit par effacer. Tout en lui n'était qu'aspirations à l'infini, au bien, au beau. Il se levait avec le soleil, se couchait quand les autres couraient aux plaisirs, suivait assidûment les cours, n'avait pour distraction que les promenades de la grande ville où l'on s'isole si bien, les conférences et les causeries entre camarades, le soir, assis au coin du feu. Il se complaisait dans la mélancolie de ses souvenirs. Du haut de son balcon il aimait à regarder les arbres du Luxembourg où tremblaient les dernières feuilles d'automne ; les statues qui, le soir au soleil couchant, prenaient des teintes roses de nudité ; la nappe moirée du grand bassin où glissaient les cygnes, et les massifs dépouillés de leur parure d'été. Cela lui crevait le cœur de voir ainsi s'approcher l'hiver ; car ces feuilles jaunies, ce soleil qui pâlissait, ces chants affaiblis étaient comme un dernier souffle, un dernier écho de la terre natale. Il revenait plus triste alors à sa table

de travail ; il reprenait ses auteurs, il s'absorbait dans l'étude du code. Mais bientôt ses regards cherchaient un petit cadre doré où lui souriait le visage aimé. Il contemplait ces traits si doux, ces yeux qui se fixaient sur les siens, ces lèvres entr'ouvertes comme pour lui parler. Il lui semblait que l'image s'animait, qu'elle sortait de son cadre, qu'elle se penchait vers lui, qu'il sentait son souffle, le parfum de ses vêtements, la caresse soyeuse de ses boucles, qu'Hedwige en un mot était là devant lui. Hélàs ! une mouche en s'envolant, le bruit plus retentissant des voitures dans la rue, une rumeur venant de l'escalier suffisaient pour rompre le charme : la vision s'évanouissait, et il se retrouvait seul en face de ses livres.

Ses yeux s'emplissaient de larmes ; triste sort que celui de l'étranger sans foyer, sans famille, sur une terre lointaine. Cet isolement lui faisait l'effet d'une nuit sombre. Le dimanche, il voyait à ses pieds, dans les allées du jardin, passer des couples silencieux ou rieurs, des familles entières ;

tout ce monde était heureux de se trouver ensemble, de s'aimer, de se le dire, il n'y avait que lui qui restait seul, toujours seul. Sa plus grande, son unique joie était de recevoir des lettres des siens. Ah ! qu'importait l'argent qu'elles pouvaient contenir !... Il jetait les billets de banque sur sa table, sans les compter ; mais comme il lisait et relisait ces pages où passait pour ainsi dire un souffle du pays !

Il y répondait longuement ; on sentait son cœur battre dans chaque ligne ; c'étaient des élans passionnés, des effusions si mélancoliques, si sincères, des allusions à cet amour inoublié. « Sa pensée s'envolait toujours, disait-il, vers les contrées où coulait la petite rivière de Liwno, où vivaient les personnes aimées. » Cette sentimentalité berçait en quelque sorte ses regrets.

Un jour qu'il était allé lui-même jeter sa lettre à la poste, en rentrant, presque à sa porte, il se croisa avec un élégant coupé de maître ; machinalement... il retourna la tête. A la portière, un fin

profil se penchait vers lui, une petite main, moulée dans son gant, lui envoyait des saluts gracieux ; il s'arrêta étonné, rassemblant ses souvenirs. Ce visage, en effet, ne lui semblait pas inconnu. Peu à peu toute une page effacée de son enfance se retraça devant ses yeux. Il se rappela le château de Lubar, situé à quelques milles de Zaborow, un grand salon, où les amours roses des meubles et des tentures se poursuivaient lançant des flèches, et dans ce salon, une femme toute jeune, qu'on nommait la princesse Barbe. Cette princesse Barbe était sa cousine ; c'est elle qu'il venait d'entrevoir... oui ! ce profil de camée, ce sourire étrange l'avaient frappé tout enfant ! Quoi de plus simple, d'ailleurs? Barbe habitait Paris depuis quelques années ; sa mère l'avait prévenue de son arrivée, et comme il ne s'empressait pas de lui rendre visite, sa cousine l'avait devancé. Ella était si originale, cette cousine. Mais cette idée le troubla, il eût préféré se tromper. La mine effarée de son concierge qui le guettait à la porte, l'avertit qu'il avait bien vu.

— Monsieur, Monsieur, c'est une princesse, balbutia le brave homme, pris d'un respect subit pour son locataire, et il lui remit la petite carte parfumée. Sur le bristol se détachaient les mots suivants : *Princesse Barbe, avenue Gabriel;* au-dessus du nom elle avait griffonné de son écriture longue et nerveuse : « Vient vous voir, puisque vous ne venez pas ; chez elle les lundis ; plus souvent pour ses amis, si vous en êtes. »

Abel remonta rêveur ses quatre étages ; il répétait à voix basse : « Princesse Barbe, avenue Gabriel... » j'irai la voir lundi, ajouta-t-il. Mais le lundi vint, et il ajourna sa visite ; il éprouvait une de ces vagues frayeurs, dont on ne peut expliquer ni la nature ni la cause, et qu'on appelle des pressentiments.

Aussi Barbe eût-elle peut-être perdu son temps et sa course, sans une nouvelle lettre de la comtesse. Cette fois, il se cachait une pointe de raillerie sous la tendresse maternelle. La rhétorique du jeune homme l'avait laissée froide. « Oui, la vertu,

l'ordre, le travail, tout cela, écrivait-elle, était bel et bien, mais il fallait garder sa place sur cette terre : le comte Abel Leliwa allait-il devenir républicain à Paris ? Il faisait des phrases comme dans les romans ; mais son roman à lui était fini. Hedwige l'avait oublié, il serait sage d'en prendre son parti, de chasser les songes, de se distraire, de quitter le quartier Latin, d'aller dans le monde, et surtout de ne plus négliger la cousine Barbe ; car on devenait impoli à force de vouloir être sage. »

Abel fit un long retour sur lui-même ; il se souvint qu'étant enfant, il ramassait des cailloux aux bords de la rivière ; l'eau leur donnant des reflets brillants, il croyait vraiment posséder des trésors. Quelqu'un un jour se moqua de sa naïveté ; il prit ses pierres et les jeta... C'était ses ambitions, sa foi, ses sentiments les plus nobles qu'on raillait aujourd'hui ; allons, il s'en dépouillerait aussi comme d'un fardeau inutile... Puis, la nuit il rêva qu'Hedwige prenait soudain les traits de la princesse, et qu'il la trouvait belle avec ce regard et ce sourire

étranges. Le lendemain, dès deux heures, il se trouva prêt et se dirigea vers les Champs-Elysées. Grand, svelte, avec ses yeux noirs, ce teint mat d'Indien, où frisottait le duvet de la première jeunesse, il était réellement beau.

Il faisait une de ces belles journées de décembre. La terre, séchée par un petit vent frais, était saupoudrée d'un givre fin. Le soleil, rouge, sortait des nuages, se montrait au-dessus des toits, se glissait entre les arbres des avenues. Abel marchait, ravivé par cet air, remué par une émotion secrète. A mesure qu'il approchait du but, il lui semblait que la porte sans fond de l'inconnu s'ouvrait devant lui. L'inconnu nous trouble et nous attire à la fois. Arrivé aux Champs-Élysées, il trouva qu'il était trop tôt; il se jeta dans une voiture et se fit conduire au Bois. A cette heure, le tout Paris s'y rencontre en hiver. La file des voitures occupait la largeur de l'allée. Dans ces arrêts forcés qu'occasionnait l'encombrement de la voie, Abel surprenait des regards, des signes, des sourires échangés,

des lambeaux de phrase que le vent et le bruit des roues étouffaient aussitôt. Autant de comédies ou de drames s'ébauchant ou se dénouant tour à tour. Ce tour du lac lui faisait l'effet d'une première ; mais quelle scène unique au monde, et quels décors !

Au fond le mont Valérien, les flancs noyés dans des vapeurs bleuâtres ; les collines boisées de Sèvres et de Boulogne. A gauche, l'entassement gigantesque des quartiers de Paris, et au premier plan, pour reposer la vue, des arbres toujours verts, des pelouses aux pentes adoucies, l'immobile limpidité des lacs. Partout des piétons, des cavaliers, des amazones s'entre-croisaient. Les femmes élégantes, les actrices en renom, les demi-mondaines passaient dans leurs victorias ou leurs landaus. Abel ne pouvait détacher les yeux de ce spectacle ; il se laissait gagner par cette fièvre de l'atmosphère, par la contagion du luxe parisien. Sa triste voiture de louage lui faisait honte. « Ma mère a raison, pensa-t-il, il faut que chacun tienne son rang. » Il fit

rebrousser chemin et donna l'adresse de la princesse. Vingt minutes après, il s'arrêtait à la grille de l'hôtel. Les blanches colonnes du perron, les hautes glaces des fenêtres se détachaient sur le fond sombre du jardin.

Le timbre retentit. Sur l'escalier recouvert de tapis de Smyrne, entre une double bordure de fleurs tropicales, des laquais poudrés, en livrée rouge et or, se tenaient immobiles.

Au moment de livrer son nom à la voix retentissante de l'huissier, Abel se sentit saisi par le bras.

— Vous ici, lui disait-on, et depuis quand ?

C'était le prince Witold S..., dont l'histoire tragique a fait son tour d'Europe. Je l'ai racontée dans *Aniela*. Il se consolait maintenant avec la femme d'un général russe. Le hasard l'avait poussé chez Barbe. Abel eut peine à le reconnaître, car il affectait alors un air indifférent ou blasé qui seyait mal à sa nature mélancolique et rêveuse.

— Où vous cachez-vous ? demandait-il. Que faites-vous ? Où êtes-vous logé ?

— Avenue Médicis. Je suis sérieux, je travaille.

— Avenue Médicis. Mais ce n'est pas un quartier ! Vous ne pouvez y rester, il faudra passer l'eau. D'abord, ce soir, je vous retiens à diner ; vous verrez ma tante et ma cousine Marie ; elle est très-jolie, Marie.

— Je le sais, répondit Abel en souriant.

Les yeux du prince se voilèrent de tristesse. Cette allusion lui rappelait un douloureux passé.

— Ainsi, c'est entendu : à ce soir ! fit-il en s'éloignant.

Alors la porte du salon s'ouvrit. « Le comte Abel Leliwa » ! annonça l'huissier ; et aussitôt Barbe vint à la rencontre du jeune homme, son sourire charmant aux lèvres.

— Ah ! vraiment, vous n'êtes pas aimable, s'écria-t-elle de loin, vous m'avez fait attendre. Votre mère m'écrivait lettre sur lettre : — « Avez-vous vu

mon fils ? Comment le trouvez-vous ? Vous a-t-il plu ? » Mais oui, certes. Encore fallait-il le voir! Vous souvenez-vous du temps où j'étais si triste, si malheureuse à Lubar ? M'aviez-vous oubliée? Non, n'est-ce pas ?

Abel, subjugué par cet accueil cordial, écoutait cette voix mélodieuse, ce langage gracieux auquel l'accent étranger ajoutait un charme de plus. Elle l'avait fait asseoir à ses côtés et le regardait dans les yeux, ses belles mains appuyées sur ses joues, les coudes sur ses genoux.

— Tenez, je vais vous montrer la dernière lettre de votre mère, dit-elle en se levant.

Il put admirer la grâce, la souplesse de ses mouvements, sa taille élancée, son corps admirable de proportions. Un parfum subtil, vague et pénétrant, se dégageait d'elle. Son visage n'était pas beau, dans l'acception plastique du mot, mais il avait un attrait indicible.

Ses yeux bleus lançaient des éclairs, ou devenaient noirs en se voilant; le nez fin était un peu long, les lèvres petites, le sourire doux et provoquant ; le teint, éblouissant, gardait le duvet de la première jeunesse. De magnifiques tresses blondes s'enroulaient autour de sa nuque rose et nacrée, tandis que ses bandeaux lustrés d'or atténuaient la largeur du front.

Elle revint bientôt, tenant la lettre entre ses doigts, la lui tendant et la lui retirant tour à tour.

— Eh bien ! non, je ne veux pas que vous sachiez tout ce que votre mère me dit de vous ; je dois vous gronder : vous êtes sauvage, timide, poëte ou amoureux. Mais je ne vous gronderai pas... restez tel que vous êtes : c'est si bon de voir quelqu'un de vrai ; le monde est faux, voilà pourquoi il m'ennuie... Maintenant parlez-moi du pays; si vous voulez, nous irons à Lubar l'été prochain ; nous danserons ensemble aux fêtes de la moisson ; j'aime beaucoup mon vieux Lubar ; mes paysans, mes chiens... seulement je n'y vais jamais. En attendant,

vous viendrez me voir souvent ici... sans cérémonie ; ne suis-je pas votre parente, votre cousine ?

Il était déjà sous le charme... ce babil lui plaisait ; il lui semblait qu'il connaissait Barbe depuis longtemps ; il eût voulu que ce tête-à-tête ne fût pas troublé... Malheureusement de nouvelles visites se succédèrent sans interruption.

— Ah ! le monde, le monde, dit la princesse avec un soupir ; on n'est jamais seule, jamais libre!... Ce qui ne l'empêcha pas d'accueillir ses hôtes avec le même empressement.

Le prince U..., lord B..., le comte F..., son éternel monocle à l'œil, entrèrent presque coup sur coup. On se retrouvait en pays de connaissance ; le prince, ancien diplomate, avait les larmes faciles ; il s'attendrissait sur tout et pour tout.

— Ce cher comte ! disait-il, quand je pense que je l'ai bercé dans mes bras, que j'ai vu sa mère toute petite : deux générations, princesse ! deux générations !

F..., toujours sceptique, riait, zézayait, décochait

des traits à l'adresse du prince, et questionnait Abel en même temps.

— Où êtes-vous, mon cher, que faites-vous?

Cette fois Abel ne donna plus son adresse.

— Je travaille, répondit-il simplement.

— Abélard avant Héloïse, alors, reprit le beau lettré, le faiseur de vers. Princesse, je vous l'enlève ; il ne travaille pas..., il s'ennuie. Je vous le ramènerai transformé, vous verrez.

— Pauvre Faust ! que je vous plains, murmura Barbe : en quelles mains tombez-vous là !

Dès ce jour, Abel commença une autre vie. Après le dîner suivi de réception chez le prince S..., ses amis l'entraînèrent à une opérette en vogue. Il vit la diva dans sa loge, acclamée, palpitante, entourée de fleurs, les yeux agrandis et brillants, les épaules, les bras nus. Un souper fin entraîna ses derniers scrupules ; sa vertu se perdit avec la fumée du champagne. Il sortit vers le jour, le corps et l'esprit las. Déjà l'aube rayait l'horizon de bandes d'or ; dans le lointain, les lumières de la

ville s'éteignaient une à une. Abel sentit avec délices l'air pur rafraîchir son front brûlant ; il regardait la Seine, où l'eau s'engouffrait sous les arches des ponts avec un tournoiement rapide.

— Ah ! dit-il, voilà mes illusions qui se noient.

Il rentra et dormit quelques heures d'un sommeil fiévreux. A midi, ses amis le réveillèrent.

— Allons, vite debout, faites vos malles ; plus de quartier Latin ! nous avons trouvé quelque chose de convenable. Nous vous emmenons aux courses ; la comtesse B... veut absolument vous voir. Dire que vous êtes resté deux mois dans ce taudis !

Il se sentait entraîné, fasciné en quelque sorte. Adieu Luxembourg, arbres effeuillés, pâles statues, qui seules l'aviez fait rêver. Après huit jours de plaisirs, de rendez-vous, de visites, Abel revint une dernière fois à son ancien logis. Une lettre de Barbe l'y attendait. La princesse était prise d'inquiétudes et de remords. « Venez, écrivait-elle, j'ai peur qu'on ne m'ait trop changé mon poëte ; ne quittez pas vos petites chambres d'étu-

diant, gardez vos rêves. Vous m'avez apporté l'autre jour comme un parfum des champs et des bois ; je veux vous revoir : nous causerons fleurs et sources pures ; nous puiserons de l'eau dans le creux de nos mains ; si vous voulez, nous ferons des vers ?... »

Abel sourit : en vérité, Barbe était assez jolie pour l'inspirer.

IX

Elle avait cinq ans ; c'était aussi loin que remontaient ses souvenirs ; elle se voyait dans une chambre du château de Lubar, seule avec la Niania [1]. Il entrait beaucoup de monde dans cette chambre ; on l'embrassait, on la regardait, on parlait bas, en disant : « Pauvre enfant ! pauvre petite ! » et puis on ressortait. Alors la Niania, curieuse, ouvrait la fenêtre toute grande et s'y penchait, la tenant sur ses bras pour mieux voir ce qui se passait au dehors. Il faisait gris et froid. Des voitures se rangeaient en file dans l'avenue.

1. Nourrice ou bonne.

Sous les arbres, sur les pelouses, le long des murs, des mendiants chantaient ou se disputaient les pièces de monnaie qu'on leur jetait.

Elle se rappelait les moindres détails de cette journée.

Le matin, son père lui avait dit de prier pour sa mère, « qui était allée au ciel ». C'était beau, le ciel ! On lui avait toujours promis qu'elle y irait si elle était sage. Pourquoi sa mère ne l'avait-elle pas emmenée ? Elle en éprouvait plus de contrariété que de chagrin. Sa mère avait toujours été en voyage, aux eaux ou à l'étranger ; tandis qu'elle restait seule à Lubar, sous la garde de la Niania, une grosse fille qui la battait dur, mais qui l'aimait tout de même. Elles étaient ainsi, toutes deux, penchées à la fenêtre, et la Niania lui racontait comme quoi l'âme de sa mère reviendrait leur demander des prières la nuit, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau. Un domestique entra précédant deux dames : l'une était pâle et âgée ; l'autre toute jeune, belle comme un ange, avec ses cheveux

noirs et ses yeux bleus ravissants. Ne les reconnaissait-il pas à ce portrait ? La vieille dame était la princesse L..., leur commune aïeule ; la jeune fille s'appelait aujourd'hui la comtesse Leliwa. Il y avait donc entre eux d'anciens liens de famille et d'amitié.

Et, après cette digression, la princesse Barbe continua son récit : En bas le cortège s'ébranlait : les prêtres parurent d'abord , portant la croix ; puis vint le cercueil. Elle le voyait encore avec ses draperies de velours lamé d'or ; derrière marchaient son père, l'évêque et encore des prêtres. La foule suivait... des milliers d'hommes ; chacun tenait un cierge à la main. Ces lumières tremblotantes brillant , s'éteignant tour à tour dans le lointain, lui faisaient penser que les cierges mouraient comme sa mère. Quand tout eut disparu sous l'épais couvert du parc, elle se retourna et vit que sa cousine pleurait. Elle courut à elle, lui jeta ses bras autour du cou, et depuis ce jour, elle n'avait cessé de l'aimer comme une mère, comme une

sœur aînée... Puis le tableau s'efface : il se fait un vide dans sa mémoire. Les quelques années qui suivent ressemblent au sommeil qui ne laisse pas de rêves. Elle se revoyait à Vienne, tout à fait orpheline, car son père venait de mourir aussi. C'est alors qu'on la mit au couvent. Dans la monotonie et le silence du cloître, il lui prenait des tristesses et des gaietés soudaines.

Tantôt seule, assise sous les grands arbres du jardin, au pied de la statue de la Vierge, elle pleurait ; tantôt c'étaient des courses folles avec ses compagnes, des rires, des jeux, une exubérance de vie et de joie. Elle quitta le couvent sans regrets. Le monde l'attira de bonne heure. Un soir, après la prière, on la fit venir au parloir. La mère supérieure était devant sa table : de chaque côté d'elle, le comte G..., son tuteur, et la comtesse..., plus graves, plus jaunes, plus ridés que jamais. La révérende mère paraissait émue : elle pleura, elle parla au figuré.

« Pauvre Barbe ! Pauvre petit oiseau qui allait

voler de ses propres ailes. Il faudrait regarder le ciel, toujours le ciel, et Dieu la délivrerait des embûches ! » C'était pour lui dire qu'elle était libre, que ses tuteurs venaient la chercher et qu'elle allait se marier. Se marier ! quelle fête !... Elle y avait souvent pensé. D'ailleurs, Ursyn M..., ce mari qu'on lui proposait, avait toutes les qualités rêvées : il était riche, jeune, il était prince. Son regard avait bien quelque chose d'étrange et de vague, mais c'était le premier homme qu'elle voyait, elle l'aima ou crut l'aimer.

Trois mois après, elle était princesse ; elle vit le monde à ses pieds. Ce fut une félicité sans mélange, ses moindres désirs étaient prévenus.

La première année, ils voyagèrent. Le prince avait beaucoup d'instruction, de goût, d'expérience ; il lui apprit une infinité de choses bonnes ou mauvaises, selon la manière dont on s'en sert plus tard dans le monde. Puis, un jour, ce ciel si pur s'assombrit. Ursyn avait des tristesses inexplicables : il s'enfermait alors des journées entières

et fuyait ses meilleurs amis ; elle-même ne pouvait pénétrer chez lui.

Un mot terrible qu'elle surprit par hasard l'éclaira sur son sort. Son mari avait des accès de folie.

D'abord elle ne désespéra pas de l'en guérir : elle croyait à la puissance, à la force de son dévouement. Au bout d'un an, lassés de leur vie nomade, ils rentrèrent au pays. Le prince possédait d'immenses domaines en Lithuanie, des forêts séculaires, dont personne jusqu'alors n'avait mesuré l'étendue. Les aurochs, les bisons, les sangliers, les élans et les loups, en connaissaient seuls les mystérieux réduits. La maison, une immense bâtisse que le temps avait rendue grise, enveloppée de toute part sous l'épais couvert des bois, ne recevait du soleil ni clarté, ni chaleur. Tout y était sombre : les tapis, les tentures, les meubles anciens, les vieux portraits, d'où tous ces kniaz, au regard farouche, semblaient prêts à s'élancer pour vous percer de leur yatagan.

Ces lieux pourtant avaient leur poésie. Dès le matin, le prince partait en chasse avec ses lévriers et ses piqueurs ; elle l'accompagnait bravement, sa carabine en bandoulière, et le son du cor, les voix de la meute, les alertes et les poursuites, le saisissement qu'inspirait le calme grandiose de la forêt, ces bruits, ces murmures, suivis de longs silences, lui procuraient des émotions inconnues.

Mais cette solitude, ces poursuites acharnées, ces luttes qu'il fallait livrer aux fauves, souvent au péril de la vie, l'intempérie du climat bravée chaque jour, cet impénétrable rideau de pins qui les entourait d'une nuit éternelle, ne firent qu'accroître le sombre mal dont souffrait son mari. Alors commença pour elle une vie de transes et de tourments. Ursyn était devenu d'une jalousie, d'une méfiance excessives : elle ne l'accompagna plus dans ses courses. Au moment de partir, il appelait Bodar, un vieux serf, qui n'avait jamais voulu être libre, et la confiait à sa garde. Bodar, sournois, velu, fort comme un ours, s'attachait à sa

personne, ne la quittait plus des yeux, épiait ses moindres gestes. Bientôt cette surveillance même ne suffit plus au maître. Il l'enfermait dans ses appartements et en emportait la clef avec lui. Un soir qu'il était rentré plus sombre, plus farouche que d'ordinaire, elle se mit au piano et joua ces *dumka* du pays, aux notes mélancoliques et douces. Il l'écouta d'abord silencieux, puis, soudain, se levant terrible, hagard, il se précipita sur elle, la saisit, l'éteignit dans ses bras de fer, avec des cris de rage et des menaces de mort. Son sang-froid la sauva ; elle sut demeurer impassible. La fureur du fou tomba devant ce calme. Une heure ne s'était pas écoulée qu'il lui demandait pardon à genoux : mais ces scènes se renouvelèrent désormais. Peu de jours après, elle le vit arriver un pistolet au poing, le canon braqué sur elle. Dieu sait comment elle échappa au danger ; elle partit éperdue, nu-tête, des mules de satin aux pieds, gagna la cour et s'enfonça dans la forêt. Elle passa plusieurs heures cachée sous les taillis. Lui s'était mis à sa

poursuite ; elle entendait sa voix au milieu du vent, il excitait ses gardes et sès piqueurs : « Bodar, Ywan, Stenko, hardi les enfants ! Si vous la trouvez, tuez-la, par ma tête, tuez-la ! » Elle restait immobile, à demi morte, retenant son souffle, couchée sur la terre humide. Enfin le cortège repassa, silencieux cette fois ; on n'entendait que le pas des chevaux résonnant sur le sol de tourbière. Sans doute la fureur du fou était tombée. Elle se releva et reprit sa course. Le ciel la protégeait ; au loin brillait une petite lumière. C'était une cabane de bûcheron. Les braves gens l'accueillirent, la reconnurent, la guidèrent jusqu'à la ville voisine. Exténuée, mourante de faim, de froid et de peur, elle n'hésita pas à continuer sa route. Deux jours après, elle arriva à Lubar. Des démarches actives commencèrent aussitôt pour obtenir le divorce. Mais il vint encore la relancer jusque dans sa retraite. On eut le temps de la cacher ; le malheureux repartit honteux et la tête basse. Elle ne l'a plus revu depuis. Il est mort l'an dernier.

Bodar seul lui était resté fidèle : il l'a soigné comme un enfant et l'a enterré dans un des coins les plus sauvages de la forêt.

Maintenant, elle n'avait pas trente ans, et sa vie était brisée ; elle ne connaissait ni l'amour, ni l'amitié, elle était seule au monde. On la disait sans cœur, mais le cœur s'endurcit quand il ne peut aimer.

. . . .

. . . .

Telle fut l'histoire que la princesse Barbe raconta à son jeune cousin, deux mois après leur première entrevue. Déjà ils ne pouvaient plus passer un jour sans se voir. Ils se laissaient bercer par ce calme trompeur de l'amitié, qu'un mot, qu'un souffle suffisent à troubler. Ce mot, elle l'avait prononcé sans doute, car, lorsqu'elle eut terminé son récit, ils se regardèrent et leurs yeux étaient pleins de larmes. Leur silence acheva de les perdre. Ils se trouvaient tout près l'un de l'autre : il prit sa main qu'elle lui abandonna, leurs doigts s'enlacèrent en une

molle étreinte. Un frisson les fit tressaillir ; il se mit à genoux, éperdu, le regard voilé ; une autre main entoura la taille souple de la jeune femme. Elle se pencha vers lui, comme un épi mûri qui ne résiste plus aux ardentes caresses du soleil.

X

L'ancien étudiant du quartier Latin avait vécu. Voici le comte Leliwa, le grand seigneur slave, bien connu pour sa prodigalité, son train princier, ses attelages, ses trotteurs pur sang. Certes, il ne pensait plus maintenant à renvoyer son argent. Les mois de pension avaient été doublés, puis triplés ; cela ne suffisait pas encore. Les factures, les dettes enflaient comme un flot montant. Il ne voulait pas périr submergé, semblable à tant d'autres chevaliers d'aventure. Tant que croîtraient des épis aux champs, des chênes et des pins dans les forêts de Zaborow, comment eût-on pu regarder à quelques milliers de roubles de plus ou de moins ?

Abel écrivit donc à sa mère ; mais la comtesse commençait à s'inquiéter, elle répondit. Elle ne comprenait rien à ces exagérations, à ces brusques changements ; elle tremblait pour son fils. « Avait-il songé qu'on laissait souvent ses forces et son honneur à pareille vie ? »

Il jeta la lettre sans la finir ; évidemment sa mère se trompait encore ; il ne s'agissait, ni de courtisanes, ni de jeux, ni d'orgies. Il aimait une femme dont il devait taire le nom ; cette femme était riche ; il le serait plus ou autant qu'elle. L'argent est le nerf de la vie parisienne ; recourir aux expédients, aux usuriers de la ville, c'était tomber dans les Markariantz ou les Golymine. Heureusement qu'il y avait des Juifs dans son pays, il y avait surtout un Jankiel Heymann qui serait trop heureux de lui faire crédit. Là du moins pas de sermons à craindre. Désormais, ce fut au juif qu'il écrivit. L'argent vint en effet, sans se faire attendre, avec des protestations de dévouement et de respect. Ce qui coûte si peu n'a pas de prix. Au premier

billet, s'en ajoutèrent d'autres. Et Abel glissait sur la pente ; à quelle distance s'ouvrait l'abîme ? Peu lui importait ; s'était-on jamais soucié de l'avenir dans sa famille ? La fortune leur avait toujours semblé à tous une source intarissable ; où tant d'autres avaient puisé, il en resterait assez pour lui-même. Quand la conscience élevait par hasard sa voix dans ce tumulte des passions, vite il courait chez Barbe pour s'étourdir. Barbe avait toutes les séductions et toutes les grâces. Ses yeux changeants, qui de bleus devenaient sombres, passant par toutes les couleurs de l'émail, étaient d'une douceur ou d'un éclat sans pareils. Près d'elle, il oubliait tout. Il se laissait griser par les parfums qu'elle portait avec elle, par ses caresses, par sa voix. Il l'aimait avec je ne sais quoi de reconnaissant, presque de soumis ; c'est lui qui tremblait pour la réputation de la jeune femme ; c'est elle qui prenait plaisir à se compromettre pour lui. Souvent dans le monde, au milieu d'un bal ou d'une soirée, elle lui lançait des regards, qui s'infiltraient en une douce langueur dans ses

veines, et le faisaient frissonner de la tête aux pieds. Il avait alors des emportements de tendresse, et des désirs que la passion attisait, loin de les calmer. Il eût voulu mourir dans ses bras, sous un de ces longs sourires qui entr'ouvraient ses lèvres, tandis que de ses paupières mi-closes tombait une ombre de mélancolie sur l'ovale chaste du visage. Il éprouvait toutes les fiertés de la possession. Il lui faisait un piédestal de la hauteur même de sa chute. Ne l'avait-elle pas aimé comme on doit aimer, sans calcul, sans arrière-pensée? Et Barbe se sentait émue par ce qu'il y avait de neuf, d'ingénu dans cet amour. Elle était arrivée à l'âge des lassitudes et des sombres ennuis ; ses malheurs l'avaient aigrie ; elle répétait avec amertume qu'elle n'avait pas aimé, qu'elle n'aimerait jamais. La folie de son mari la poursuivait encore de ses terreurs ; elle tournait le dos aux hommes qui lui débitaient leurs fadaises. « Ils sont tous fous, méchants ou bêtes », disait-elle dans son langage à l'emporte-pièce. Le tourbillon du monde dans lequel elle s'était lancée

ne lui donnait que la sensation plus poignante du vide. Souvent, quand elle rentrait la nuit, étincelante de diamants, ses bras et ses épaules frissonnants sous les fourrures et les dentelles, lasse des compliments stupides, écœurée par la fatuité des uns, la brutalité des autres, blessée par ces sourires de femmes envieuses, plus venimeux que la morsure d'une vipère, il lui prenait des envies de courir à la Seine, de s'y jeter, avec sa traîne de satin, ses diamants et ses fleurs. Cette mort, du moins, ne serait pas vulgaire!

Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'elle revit Abel. Sa curiosité avait été mise en éveil. La comtesse s'était plu à lui confier ses tourments. « Mon fils a une amourette absurde en tête, lui avait-elle écrit ; guérissez-le, sauvez-le, ma toute belle. »

Les mères ont parfois de ces mots terribles dans leur égoïsme. Avec cette soif de dévouement, ce besoin d'agir qui la dévorait, Barbe se persuada qu'il y avait là pour elle une mission à remplir. Elle prit son rôle de sauveur au sérieux. Oui, elle

guérirait les blessures de cet enfant par la douceur de son amitié, la sagesse de ses conseils; puis elle lui ouvrirait toutes grandes les portes de cette vie dorée, où trop tôt, hélas! se faufilerait l'oubli. Que pouvait-elle craindre? N'était-elle pas son aînée et de beaucoup? A trente ans, une femme est presque vieille. Elle se laissa bercer par cette quiétude ; elle éprouvait une sensation délicieuse, c'était un souffle frais qui passait sur son front. Elle fut la fleur que la rosée ranime ; cette jeunesse la rajeunissait. La passion la surprit, comme l'envahissement d'un flot qui monte sans bruit jusqu'au jour où il rompt ses digues. Ce jour vint ; elle fut saisie, mais heureuse par ce trop-plein de tendresse et d'amour débordant de son cœur. Les nuages qui avaient obscurci sa vie se dissipèrent ; elle se trouva perdue dans l'immensité bleue du rêve ; elle avait en elle tout ce qui fait la durée des passions, tout ce qui les alimente ou les attise ; des sensations et des sentiments contraires ; la joie et l'orgueil d'avoir inspiré cet amour ; la crainte de le perdre ; des remords,

des scrupules ; des désirs d'autant plus vifs qu'ils avaient été longtemps combattus ; une sorte de pitié et d'émotion ineffable, les aiguillons de la jalousie.

D'abord elle ne voulut pas lui parler d'Hedwige ; elle se persuadait à elle-même qu'elle ignorait ce passé ; mais l'image de sa rivale se dressait sans cesse entre elle et lui. Un jour, Abel la trouva en larmes :

— Vous avez aimé M[lle] Nurska, lui dit-elle à brûle-pourpoint ; vous la trompez ; vous me tromperez aussi.

Il releva vers elle son regard pensif et doux.

— Oui, j'ai aimé Hedwige, mais Hedwige m'a trahi ; elle se marie ; vous voyez bien qu'il n'y a plus rien de commun entre nous.

Ce qui les excusait l'un et l'autre, c'était leur bonne foi.

Barbe fut rassurée ; la sincérité a de ces accents auxquels on ne se méprend guère ; mais elle eût

voulu fuir, cacher son bonheur loin de Paris. Il lui semblait qu'il était moins à elle dans la grande ville.

Des fois, lasse de l'attendre, elle s'échappait par la petite porte du jardin ; elle traversait l'avenue Gabriel, serrée dans sa mantille toute palpitante. Ce ciel clair de printemps, les lilas en fleurs, les tourterelles volant dans les grands arbres, le gazouillis des merles, la faisaient rêver à je ne sais quel paysage archaïque, où ils vivraient seuls avec la nature et leur amour. Elle arrivait chez lui encore tremblante, de roses frissons couvrant ses joues, l'œil brillant et humide. Alors, lui l'accablait de doux reproches.

— Ah ! Barbe, pourquoi s'exposer ainsi ? On a pu vous voir !

Mais elle lui fermait la bouche par une caresse :

— Non, personne ne m'a vu, et d'ailleurs, que me fait le monde ? je l'abhorre. Aussi, viens, partons, quittons Paris, nous serons plus heureux loin des regards indiscrets.

Il l'attirait près d'elle.

— J'irai où vous irez, Barbe !

Et leurs mains s'enlaçaient, leurs regards se disaient des choses d'une douceur infinie ; leur voix avait des inflexions pleines de larmes, puis ils demeuraient absorbés dans de longs silences.

Les heures s'écoulaient. De vagues clartés glissaient entre les colonnes de la Madeleine, irisant l'eau des fontaines, se suspendant, vaporeuses et tendres, autour du granit du vieil obélisque ; dans la poussière bleuâtre de la rue, les rayons du soleil couchant tranchaient de grands cônes dorés. Le soir venait, il fallait se séparer.

Barbe partait ; Abel achevait à la hâte ses lettres, passait son habit, dînait, et finissait sa soirée chez la princesse. Là, entre les rêves d'or et les beaux projets d'avenir, on reparlait de la campagne, de la douce solitude des bois, du grand calme de la nature où tout s'aime et chante cet amour. A force

de se répéter ces choses, ils finirent par croire qu'on s'aimait moins à Paris qu'ailleurs. Ils entreprirent dès lors des voyages d'exploration ; ils voulaient louer une maison bien close sur le versant des collines, dans la belle vallée de la Seine. Quelles journées délicieuses, passées dans les campagnes environnantes, au milieu des herbes et des fougères ; sous les chênes, aspirant l'odeur des bruyères et des fleurs sauvages ! Enfin, ils trouvèrent à Chatou la retraite qu'ils rêvaient. Le lierre et la vigne s'attachaient aux murs de la maisonnette ; les ardoises grises du toit brillaient au soleil avec des tons bleuâtres de l'acier ; le petit balcon de bois, découpé à jour, entourait le premier étage, et de vieux arbres rejoignaient leurs rameaux au-dessus d'une fontaine au murmure sonore. Sur de grosses pierres moussues, une chèvre qui se croyait au Tyrol, grimpait, agitant ses grelots.

La maison fut louée sans retard.

Le soir, en rentrant chez lui, Abel trouva une nouvelle traite que lui envoyait Heymann, accompagnée des mêmes protestations de dévouement et de respect.

Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes ; ils quittèrent Paris le cœur léger et les poches pleines.

XI

Des pleurs à la joie, de la joie aux pleurs : ainsi vont le monde et la vie.

A Liwno, devant le petit perron du *dwor*[1], les paysans rassemblés causent à voix basse, des femmes égrènent leur chapelet. La porte du vestibule est ouverte. A droite, en entrant, un catafalque s'élève au milieu de la pièce ; Nurski y repose dans sa bière. Ses mains jointes tiennent une croix ; le drap mortuaire disparaît sous le lilas et les roses qui mêlent leurs parfums à l'odeur âcre de la cire. Des cierges brûlent tout auteur. De ces fleurs, de ces

1. Maison seigneuriale.

vertes branches, signe d'espérance ; de ces flammes tremblantes, emblème de notre destinée, les regards se reportent sans cesse vers le mort. Le voilà, étendu dans l'immobilité et le silence : ses paupières abaissées ont la vision de l'infini ; ses lèvres, blanches et serrées, gardent l'éternel secret ; ses traits, dans leur rigidité, semblent rassérénés et ennoblis.

Hedwige, agenouillée au pied des gradins, prie ; de temps en temps, les sanglots soulèvent sa poitrine.

Le vieux curé, fatigué par une nuit de prières et de veille, s'est endormi sur sa chaise, la tête et les mains pendantes, son bréviaire ouvert sur ses genoux. Enfin, tout près de la porte, la grosse Bertha, enveloppée de ses voiles de veuve, se tient prête à recevoir *ses invités*.

Ils arrivaient, en effet, et la chambre mortuaire se remplit en peu d'instant. Voisins, amis, indifférents, ennemis même, ils accouraient, poussés par la curiosité, la pitié ou l'intérêt.

Un chuchotement confus s'élevait autour du cercueil ; les regards, tour à tour effrayés ou attendris, allaient du mort à la veuve, et de la veuve à l'orpheline. Bertha pleurait, tamponnait ses yeux avec son mouchoir, se répandait en regrets bruyants :

— Mon pauvre mari ! il est mort ; je l'aimais, après tout... Ah ! si je l'avais soigné ! mais on m'a prévenue trop tard !

Et elle se tournait vers Hedwige, comme pour l'accuser de cet oubli.

La jeune fille, debout, pâle, écoutait les condoléances, les consolations banales :

— Pauvre chère demoiselle ! quelle épreuve ! espérez en Dieu ! votre père est délivré des peines de ce monde !

Puis, la curiosité reprenant le dessus, on la questionnait.

— De quoi est-il mort ? Il n'a pas trop souffert ? Il a fini en chrétien, n'est-ce pas ?

La malheureuse réprimait ses larmes pour répondre.

En ce moment, il se fit un mouvement dans l'assistance ; on se rangeait, on se poussait pour laisser le passage libre. Le comte et la comtesse venaient d'arriver et se dirigeaient vers leur filleule. Marie Leliwa tint l'orpheline étroitement embrassée ; alors la pauvre enfant sentit ses forces la trahir ; elle fondit en larmes :

— Ah ! Madame ! que je suis malheureuse ! murmurait-elle.

L'instant de la séparation suprême approchait. Au dehors, les bedeaux maintenaient la foule et distribuaient des cierges ; les prêtres arrivèrent ; on descendit le cercueil... on le ferma... Il fut porté à bras, selon l'usage. Le cortège se déroula en une immense chaîne sur la route. Déjà l'église regorgeait de monde. Les derniers arrivés se bousculaient, pour mieux voir. C'était une sourde clameur, des gémissements confus au milieu desquels s'élevaient

les chants sacrés, qu'interrompait le tintement du glas. Au cimetière, le fossoyeur se tenait debout près de la tombe, ses cordes à la main. Les plus pressés, rangés en cercle autour de la fosse, se penchaient vers le gouffre humide et noir, piétinaient sur la terre fraîche qui de chaque côté s'élevait en talus. Dans la paix de la campagne, dans la sonorité limpide de l'air, les versets des litanies et des psaumes arrivaient distincts. Soudain il se fit un silence pesant, puis on entendit un bruit sec. C'étaient les premières pelletées de terre qui recouvraient le cercueil avec le battement heurté de grêlons tombant sur un toit. C'était fini : Nurski ne penserait désormais ni à sa fabrique, ni à ses dettes, ni à son procès.

La foule se dispersa ; mille voix s'élevèrent : on avait hâte de se détendre un peu. Pourtant, pendant quelques jours encore, on parla du défunt. On disait :

— Vous savez, Nurski est mort.

— Oh ! c'était un drôle d'homme !

— Que voulez-vous, notre vie tient à un fil !

Et puis on se tut, et puis on l'oublia.

XII

D'autres événements d'ailleurs occupaient la contrée.

Environ un mois après cette triste journée, sur la place de la petite ville, une rumeur subite sembla sortir de dessous terre. En un clin d'œil elle en fit le tour, elle traversa les rues, monta au tribunal, descendit au quartier des juifs, se glissa à la cure, entra à l'église, troubla l'office, envahit la caserne, et, portée par toutes ces bouches, quittant la ville désormais trop étroite, elle se répandit au dehors, retentit de village en village, de château en château, jusqu'à ce qu'enfin, épuisée, essoufflée, ne trouvant plus d'oreilles où elle n'eût pénétré, de

lèvres qu'elle n'eût fait parler, elle rentra d'elle-même sous terre, comme elle en était sortie.

Maintenant tout le monde à K... se répétait la nouvelle ; on s'abordait avec la même phrase :

— Eh bien ! ce Heymann ! quelle chance ! le voilà riche à millions !

Le greffier, l'adjoint du *prystawy*, ces messieurs de la banque agricole et commerciale péroraient à la confiserie Hartmann. Le greffier, un beau diseur, gesticulait avec force :

— Oui, Messieurs, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire : Jankiel Heymann, notre cher, notre honorable compatriote, a autant de millions que j'ai de doigts à chaque main.

L'auditoire approuvait :

— C'est vrai, c'est vrai ! Mais enfin d'où lui vient cette fortune ? Comment a-t-il hérité ? où ? de qui ?

Le greffier avait réponse à tout :

— D'une sœur d'Amérique, Messieurs (les oncles de ce pays sont démodés), ladite sœur morte

à Baltimore, veuve de Jeaffy et Cᵉ, marchands de viande salée.

Et l'honnête magistrat se tut, lissant sa perruque, rajustant ses lunettes, pinçant les lèvres, tandis que ses petits yeux gris étaient pleins de réticences et de malice. Heureusement qu'on connaissait son greffier par cœur : il se mourait d'envie d'en dire plus long, et voulait, comme toujours, se faire prier. On l'entoura, on l'adula :

— Monsieur le greffier, vous qui savez tout, contez-nous cette histoire ; vous avez connu cette sœur, n'est-ce pas ? Comment était-elle ? Comment s'appelait-elle ? Votre discrétion bien connue ne vous empêchera pas, etc.

Sa discrétion ne put se contenir plus longtemps, en effet.

— Messieurs, dit-il, je veux bien vous faire certaines confidences, qu'autorise d'ailleurs le secret professionnel de mon état. Et d'abord, avez-vous vu quelqu'un de plus laid que notre cher Heymann, notre honorable... (compatriote, c'est connu, ja-

mais, jamais... continuez !) Non ! eh bien ! foi de greffier, je n'ai jamais vu, moi, de créature plus belle, plus admirable qu'Irma, car cette sœur s'appelait Irma. Figurez-vous des yeux longs comme ça, noirs, noirs, du charbon, du jais, des cheveux qui tombaient à terre... une bouche ! ah !... enfin vous pensez bien ce qui arriva : Irma partit un jour avec un jeune seigneur des environs. (Je ne le nommerai pas, il est mort, que Dieu lui pardonne !) Quant à la belle petite, elle ne perdit pas son temps ; elle alla à Paris, de Paris à New-York, et de là à Baltimore, où elle épousa Jeaffy et Ce, marchands de porc salé. Jeaffy meurt dix ans après son mariage, et pas d'enfants ! Le bien passe à la femme ; puis la fatalité s'en mêle, Irma meurt à son tour ; la loi recherche les héritiers, elle les trouve ! Honneur à la loi, Messieurs ! Et voici comment Jankiel Heymann hérite des millions de Jeaffy. Messieurs, je propose de boire à notre cher Jankiel, au Rothschid de la contrée, à la belle Irma et à ses millions.

Ce même soir, dans la petite auberge qu'abritaient les derniers peupliers de la chaussée, Jankiel et sa femme, après avoir vidé le coup de l'étrier, congédié les visiteurs, fermé soigneusement les volets et verrouillé la porte, s'étaient assis silencieux à leur comptoir. Sarah avait apporté le grand-livre, la cassette de fer où s'entassaient les billets, les reçus, les reconnaissances, les bijoux engagés ou vendus. Alors, sous un quinquet fumeux, accoudés sur la table, les yeux fixés sur les pages jaunies du livre, ils se mirent à compter à voix basse, s'arrêtant à chaque nom, effaçant les uns, marquant les autres d'une croix. Quand ils furent arrivés à celui des Leliwa, un même sourire méchant contracta leurs lèvres.

— En voilà, dit Heymann, qui pourraient compter pour dix : le jeune est encore plus fort que le vieux. Il lui a fallu 100,000 francs en trois mois.

Tiens, Sarah ! regarde, vois ses lettres, ses billets ; n'y touche pas, c'est précieux : c'est plus que de

l'argent, c'est ma vengeance ; ah ! je la tiens enfin, je la tiens !

— Que te doivent-ils à eux deux ? demanda Sarah, dont les yeux étincelaient.

— Plus qu'il ne m'en faut pour les ruiner, pour les chasser de leurs terres, pour faire vendre les débris de leur luxe aux enchères. Ah ! j'ai attendu ; mais voici que l'heure a sonné ; les plaies que m'ont faites leurs lanières ne saignent plus, leurs outrages sont enfouis là au fond de l'âme ; mais la haine est comme le feu, qui n'éclate qu'avec plus de violence pour avoir longtemps couvé. Je veux les voir à mes pieds ; je les humilierai dans leur orgueil ; ils seront le trépied de ma gloire !

— Oui, dit Sarah ! nous les chasserons ; nous achèterons leur terre, leur château ; à notre tour nous les éclabousserons de boue. Quand iras-tu chez eux ? ajouta-t-elle.

— Demain, et je voudrais y être déjà.

Ni la haine, ni la rage ne l'étouffèrent la nuit. Le matin se montra blanc et pur, jetant ses rayons

sans partage aux bons comme aux méchants. Jankiel se mit en route. Il avait loué une voiture de poste ; ses chevaux, reluisants sous leurs harnais neufs, secouaient gaiement leurs grelots. C'est ainsi qu'il traversa la ville. Partout sur son passage les bourgeois se mettaient aux fenêtres.

— Voici Heymann ; bonjour! Monsieur Heymann !

Le postillon sonnait des airs joyeux. Les piétons, les voitures se rangeaient avec empressement ; il semblait au juif que ces clameurs, que ces claquements de fouet, que cette fanfare qui perçait les airs célébraient son triomphe. Honneur à Heymann ! Sur le seuil de l'auberge, Sarah se tenait debout, droite et empesée comme une châsse ; sa robe de soie, ses bijoux étincelaient au soleil ; les enfants, débarbouillés, bien peignés, et elle, lui envoyaient des baisers de la main.

— Je serais resté pauvre comme Job, pensa Heymann, que Sarah et les petits ne m'en aimeraient pas moins.

Il se laissa bercer par cette douce mélancolie, par ses projets et ses rêves d'avenir...

Or, tandis que la chaise de poste roulait avec fracas, que la ruine approchait, qu'elle allait enfin fondre sur sa proie, on était tranquille à Zaborow, du moins on feignait de l'être. Le ciel paraissait bleu : qu'importe, s'il se formait un point noir à l'horizon, l'orage semblait éloigné ; on s'endormait dans l'insouciance et l'incurie ; on prenait le frais sur la terrasse du nord, du côté de la rivière. C'était l'heure de la sieste : midi dardait en plein ses rayons de feu. Dans la campagne tout restait silencieux ; le moulin lui-même s'était tu. Les nobles des environs, qui appréciaient la table et les vins du comte, savouraient, après un fin déjeuner, le moka et les liqueurs des îles. Soulouk, le petit nègre de service, allumait les longues pipes aux chibouques d'ambre, dont la fumée s'élevait en spirales et se perdait dans le bleu du ciel.

Ces messieurs devisaient entre eux, parlant un peu de tout, de Bismark et de Gambetta, des ré-

coltes prochaines, des courses et des faits divers de la ville. L'héritage de Heymann revint aussi sur le tapis :

— Quelle chance a eu ce gredin !

— Ah bah ! l'argent va à l'argent : c'est la loi des attractions.

Seul le comte Leliwa paraissait absorbé. Il avait bien changé depuis l'hiver. Ses cheveux étaient blancs ; une pâleur maladive décomposait ses traits ; son regard trahissait une angoisse secrète : on eût dit qu'une inquiétude constante le dévorait. Aussi ses intimes se confiaient-ils déjà leurs craintes !

— Le comte n'ira pas loin, répétait-on tout bas, il se ronge, ses affaires s'embrouillent ; il est trop fier pour en parler !

Mais comme la maison était hospitalière, la table bien servie, les amis ne manquaient pas encore. On entourait l'amphitryon, cherchant à l'égayer. Lui alors tournait ses moustaches, selon sa coutume, et s'efforçait de rire avec les autres.

— Et vous, cher comte, disait en ce moment

Flis, le Nemrod de la contrée, que pensez-vous de cette histoire des mille et une nuits? Si c'était une mystification; si le juif n'allait pas trouver ses millions à Baltimore! Ah! la bonne plaisanterie, Messieurs, et que j'en rirais!

— Ma foi, qu'il hérite en paix, pourvu qu'il mette la mer entre nous et lui!

Leliwa n'avait pas achevé ces mots, que le cor du postillon retentit dans la cour. Tout le monde se leva.

— Qui est-ce? Qui est-ce qui arrive avec ce fracas de grelots et de coups de fouet? Va voir, Soulouk! cours donc!

En même temps la tête effarée de Kacper, le vieux maître d'hôtel, apparut à la porte du salon.

— Monsieur le comte, c'est le juif! il est là; il veut entrer.

En effet, Heymann se montrait au haut de la terrasse, serré dans sa redingote neuve, un stick à pomme d'or à la main, fier de l'effet qu'il comptait produire.

Mais les nobles ne s'y laissèrent pas prendre et l'accueillirent par des huées:

— Te voilà! viens-tu nous rendre ce que tu nous as volé? Tendez vos bourses, Messieurs! disait Flis.

Heymann essaya d'abord de leur tenir tête:

— Je ne vous ai rien pris, à vous du moins, Monsieur Flis; car il n'y a jamais rien eu à prendre chez vous.

Mais sa voix fut assourdie par les clameurs qui s'élevaient de toutes parts:

— A la potence, l'insolent! Si nous n'avions pas besoin de tes roubles, va, il y a longtemps que nos chiens seraient à tes trousses.

Le juif pâlissait; ses vilaines mains maigres tremblaient; il tira un portefeuille de sa poche et l'ouvrit lentement.

— Pardon, Messieurs, fit-il, vous n'aurez plus besoin de mes roubles: je pars; je vais en Amérique, dans un pays où il n'y a pas de nobles, et où tous les hommes sont égaux.

— Assez! tais-toi! vas-y donc, criaient les seigneurs.

Heymann ne paraissait plus les entendre ; il tenait une liasse de papiers à la main et se dirigeait vers le comte. Ce dernier eut sans doute le pressentiment du danger, car il se leva, et dit avec son sourire nerveux :

— Excusez-moi, mes amis, j'ai quelques ordres à donner à cet homme.

Et redressant sa haute taille, l'œil enflammé, il marcha droit vers l'usurier et le força à sortir à reculons. Une immense éclat de rire retentit sur la terrasse. Les nobles applaudirent.

— Bravo! bravo! à la porte Heymann et ses millions!

Une fois seul avec son créancier, Leliwa reprit son visage terne. Il traversa plusieurs pièces et s'arrêta au seuil d'un petit salon isolé.

— Entre, dit-il, en y poussant le juif ; lui-même alors referma la porte et se jeta dans un fauteuil, tandis que Heymann restait debout devant lui.

— Parle, maintenant; que me veux-tu ?

— Je venais présenter mes comptes à Votre Seigneurie.

— Ah! vraiment! c'était bien la peine de me déranger pour si peu.

— Votre Seigneurie me pardonnera, ce qui est peu pour elle est beaucoup pour moi.

— Allons, voyons, donne! qu'est-ce que je te dois? Et Leliwa jetait un regard dédaigneux sur les papiers que lui tendait le juif.

— Monsieur le comte me doit quatre-vingt mille roubles. Voici les billets, les créances, les reçus ; tout est en règle.

Leliwa conservait son calme apparent.

— Ce qui est signé, est signé, dit-il ; tu t'arrangeras avec Yawor, mon intendant ; on fera en sorte de te payer avant la fin de l'année. Bon voyage maintenant. Et il le congédiait de la main. Mais Jankiel ne bougea pas.

— Je suis désolé, reprit-il, ce n'est pas dans six mois ; c'est dans dix jours que je serai payé. Vos billets expirent à ce terme, je ne les renouvellerai plus. Il me reste aussi à parler du jeune comte. Je demande pardon à Votre Seigneurie de lui ravir ses précieux instants, mais M. Abel m'a souscrit pour cent mille francs d'effets, échus également dans dix jours : il est de mon devoir d'en prévenir Votre Seigneurie.

Leliwa l'écoutait avec une sorte de stupeur.

— Oui, répéta le juif avec un pâle sourire. Cent mille francs, une bagatelle ; le jeune maître s'amuse, je me suis mis en quatre pour lui.

Le comte s'était levé, il s'avança vers Heymann, terrible de colère :

— Mais tu mens, misérable ! tu mens, s'écria-t-il ; mon fils n'a pas pu faire ça. Ces billets sont faux ; je le prouverai, je le jure !

L'usurier secoua la tête.

— Tenez, Monsieur le comte, regardez : voici

les billets, les lettres, les enveloppes au timbre de Paris. Pensez-vous qu'on ait envie de faire des faux, quand on hérite de millions? Ce serait par trop bête, vraiment. D'ailleurs, si vous voulez plaider, nous plaiderons ; en attendant, je vous ferai saisir.

Leliwa ne songeait plus à châtier l'insolence de cet homme, il lisait les lettres de son fils, les relisait, les tournait au jour. Hélas ! c'était bien Abel qui les avait écrites et signées. Il devenait de plus en plus pâle ; ses tempes bleuies se couvraient de sueur ; sa poitrine se soulevait oppressée.

Une minute s'écoula ainsi, puis il releva la tête ; son regard s'abaissa vers le juif et s'en détacha aussitôt. Non, jamais il ne s'abaisserait jusqu'aux prières.

— C'est bien, dit-il d'une voix brève, tu seras payé ; mais pour Dieu ! sors d'ici, sors vite.

Cette fois Heymann obéit.

— Dans dix jours, Monsieur le comte, répéta-t-il en s'éloignant.

Leliwa était seul ; il resta quelques instants debout, les pieds rivés au sol ; un tremblement nerveux secouait son corps : un grand vide se faisait dans son esprit ; le sang affluait à ses tempes ; les mêmes mots tintaient à ses oreilles : « perdu, je suis perdu ! » Il passait alors sa main sur son front et en essuyait la sueur glacée.

Pourtant il fallait lutter, chercher à se sauver; mais comment? qui lui viendrait en aide? Pas un de ses amis présents !... peut-être Goldring? on pouvait du moins recourir à lui.

Il se parlait à lui-même avec un rire amer.

— Allons, en route ; humilions-nous, supplions-le, endurons les reproches et les affronts, au besoin.

L'infortuné s'apprêta à la hâte et sonna ; Kacper accourut aussitôt.

— Tu vas dire à mes hôtes que je ne rentrerai pas avant le soir.

Le vieux serviteur s'inclina sans répondre. Leliwa

sortit par un escalier dérobé, gagna les écuries et fit atteler en sa présence.

— Chez le baron ! cria-t-il au cocher.

Les chevaux partirent à fond de train : il arriva bientôt.

Par bonheur Goldring se trouvait chez lui.

A la vue du visage bouleversé de son voisin, il se douta que la catastrophe prévue avait éclaté, il n'eut pas le temps de l'interroger. Leliwa lui avait saisi les deux mains et les serrait comme dans un étau.

— Sauvez-nous ! sauvez-nous ! répétait-il.

Et pour la première fois de sa vie, il parla à cœur ouvert, sans réticences, dévoilant la vérité entière, exposant sa détresse, avouant que depuis des années il était aux prises avec la ruine, qu'en cherchant à l'éloigner, il n'avait fait toujours qu'élargir le gouffre.

— Je viens vers vous, ajouta-t-il, je n'ai plus d'espoir qu'en vous : c'est la vie, c'est l'honneur des miens que je vous demande.

Goldring l'avait écouté en silence ; il réfléchissait ; il savait bien que les conseils, les belles maximes d'après coup étaient inutiles en de telles circonstances.

— Combien devez-vous ? demanda-t-il simplement.

— Plus de cent mille roubles.

— Quand devez-vous les payer ?

— Dans dix jours ; ou c'est la vente forcée, la ruine, la honte. S'il ne s'agissait que de moi ! Mais ma femme, mais mon fils ! Je vous en supplie, ayez pitié d'eux ; que pouvez-vous faire ?

Le baron marchait à grands pas dans la pièce, une main repliée sur sa poitrine, de l'autre caressant sa barbe.

— Personne, dit-il enfin, personne ne peut se procurer une pareille somme en huit jours, ni moi, ni tout autre.

— Alors, c'est fini, je suis perdu, murmura le comte ; ainsi rien ! plus d'espoir !

— On espère toujours, répondit Goldring ; avez-vous demandé un délai ?

— Non ; c'eût été inutile ; ne voyez-vous pas que cet homme veut ma perte ?

Le baron vint se placer en face de Leliwa.

— Hé bien, dit-il, laissez-moi agir ! Promettez-moi d'approuver tout ce que je ferai. Avez-vous assez de confiance en mon dévouement, en ma probité ? Oui, alors ne faites rien, ne signez rien sans moi. Me le promettez-vous ?

— Je vous le jure.

— C'est entendu ; maintenant en route ! Courage, vous dis-je, vous rentrerez chez vous ; j'irai jusqu'à la ville, je verrai Heymann, je remuerai ciel et terre ; je le supplierai, je l'effrayerai. Qui n'a pas la conscience nette finit toujours par céder.

Ils partirent tous deux ; la voiture parcourut le même trajet. Abîmés dans leurs réflexions, ils ne se parlaient pas ; on entendait par intervalle la respiration sifflante du comte ; mais Goldring n'y prenait aucune garde. Soudain, il vit que la tête de

son voisin retombait inerte sur sa poitrine ; ses yeux papillotaient, ses paupières battaient comme l'aile d'un oiseau mourant ; une pâleur de spectre envahissait ses traits ; et de ses lèvres convulsées tombèrent quelques mots inintelligibles.

C'était un homme résolu que le baron. En un tour de bras, il eut ouvert la portière :

— A Zaborow, ventre à terre ! cria-t-il.

L'air pur entra par les glaces abaissées ; Goldring défit les vêtements du comte, et le soutint entre ses bras. Dans cette course vertigineuse, sans cahot ni secousses, les champs, les arbres, le ciel, se confondaient en une ligne bleuâtre. De temps en temps, Leliwa ouvrait des yeux fixes et vitreux, puis il refermait ses paupières.

Enfin la voiture s'arrêta devant la porte du château. Les domestiques accoururent.

— Portez votre maître chez lui, commanda Goldring.

Pendant qu'on montait le malade, il courut en

toute hâte chez la comtesse. Malgré son calme et sa force de volonté habituelles, il ne parvint pas à lui cacher son trouble.

— Vous venez m'annoncer un malheur ! s'écria-t-elle en l'apercevant. Car la pauvre femme se débattait, elle aussi, depuis quelque temps, contre l'appréhension d'un danger inconnu. Le silence d'Abel, la tristesse de son mari, la mort de Nurski, tout cela l'avait cruellement frappée.

Goldring ne put soutenir le regard anxieux qu'elle attachait sur lui.

— Non pas un malheur, balbutia-t-il, votre mari est souffrant, voilà tout ; je vais chercher le médecin. A mon retour, nous parlerons plus longuement.

Il craignait les larmes, mille questions qui l'eussent retardé ; mais, dès les premiers mots, la comtesse l'avait quitté pour courir au chevet du malade.

Il remonta en voiture, et bientôt après s'arrêtait à la ville, devant la porte de l'auberge. La belle Sarah vint à sa rencontre.

— Ah ! Monsieur le baron, c'est un grand honneur que vous nous faites, dit-elle ; Jankiel est allé rendre sa visite au maire, mais il va rentrer. Est-ce une affaire qui vous amène ? Vous ne nous avez jamais rien demandé, et si nous pouvions vous être utiles ?...

Il l'interrompit au milieu de sa tirade.

— Oui, vous pouvez m'être très utile, vous surtout, Sarah ; car ce que femme veut, Dieu le veut.

Sarah sourit, visiblement flattée, mais elle craignait de s'être trop avancée.

— Si cela est possible ! répondit-elle.

Au même moment Jankiel arrivait.

— Votre serviteur, Monsieur le baron, dit-il en se découvrant.

Un rapide coup d'œil échangé avec sa femme l'avertit qu'il fallait se tenir sur ses gardes.

Goldring n'aimait pas à se perdre en vains préambules.

— Heymann, fit-il aussitôt, je viens m'entendre avec vous au sujet des créances du comte.

— Le comte vous a donc chargé de me payer ? répliqua l'usurier ; tant mieux pour lui ; car, voyez-vous, c'était un homme à la mer.

— Vous vous trompez, ce n'est pas lui, c'est moi que vous jetez si lestement par-dessus bord ; car c'est moi désormais qui suis votre créancier.

Le juif faillit tomber à la renverse ; il s'attendait à tout, excepté à cette surprise.

— Ah ! mais non, dit-il enfin, je ne m'y laisserai pas prendre ; vous ne me devez rien, Monsieur le baron, il n'y a pas d'affaires entre nous. Je ne traiterai qu'avec les Leliwa ; j'ai juré de les ruiner, et je les ruinerai.

Goldring avait fixé sur lui son regard clair et pénétrant ; on y voyait autant de colère que de mépris.

— Et moi je vous affirme que vous ne les ruinerez pas, sur mon honneur ! Vous serez remboursés jusqu'au dernier kopeck, et avant dix jours ; je cours chez le notaire, j'affiche Chocen, je vends ma fabrique, mes bois.... je vous paye... Mais sou-

venez-vous d'une chose... votre nouvelle fortune ne vous portera pas bonheur ; vous aurez la ruine d'un honnête homme sur la conscience... je vous maudirai, vous et vos enfants.

Il était vraiment beau en parlant ainsi, ses yeux lançaient des éclairs, et sa voix vibrait comme un clairon.

Jankiel et Sarah reculèrent effrayés. Dans ces cœurs d'usuriers, un seul sentiment tendre vivait encore : l'amour de leurs petits, amour instinctif, mais puissant, mais profond. S'ils avaient travaillé, sué, volé, enduré des outrages, c'était pour eux ; c'était pour que leurs enfants fussent heureux, qu'ils avaient amassé leur fortune ; c'est pour eux qu'ils se rejouissaient de leur héritage. L'avenir, un avenir d'or illuminait ces jeunes fronts, et c'est maintenant qu'on viendrait les maudire. Oh! non, jamais !

— Monsieur, dit Sarah d'une voix suppliante, nous céderons ! nous ferons tout, voyez-vous, pour

ces innocents ; ne les maudissez pas ! Oui, mon homme, il faut céder, cela vaut mieux ; mais à une condition : nous voulons que la comtesse vienne chez nous, qu'elle nous demande elle-même ce délai. Ah ! ils nous ont assez humiliés ; notre tour est venu ; et nous sommes encore plus généreux qu'ils ne l'ont été. Pouvez-vous nous assurer que la comtesse viendra ?

— Oui, elle viendra, je vous le promets, s'écria Goldring ; maintenant, vous, Heymann, vous allez signer ce que je vais écrire.

Disant cela, il tirait une feuille de papier timbré de sa poche et y traçait les lignes suivantes :

« Moi, Jankiel Heymann, je m'engage à ne rien réclamer au comte Leliwa avant l'expiration d'un délai de deux mois à partir de ce jour ; je m'engage en outre à traiter toute affaire qui concerne le susdit comte avec le baron Goldring ; en foi de quoi, je signe de mes deux noms. »

Le mari et la femme se consultèrent quelques instants du regard.

— L'intérêt des enfants passera avant ma vengeance, murmura le juif, puis il se redressa et dit d'une voix haute :

Ajoutez : « La comtesse Leliwa viendra elle-même demander à Heymann et à sa femme Sarah de lui accorder le délai de deux mois. »

— C'est fait, reprit Goldring, qui écrivait à mesure.

L'usurier hésitait encore.

— Quelle garantie me donnerez-vous en échange ? demanda-t-il.

— La fortune du comte et la mienne propre.

— Vous le jurez ?

— Je le jure sur le Dieu vivant.

Heymann prit la plume et signa d'un trait.

— Tenez, Monsieur le baron, dit-il, en lui rendant la feuille humide, on prétend que les bonnes actions se payent sur cette terre ; celle-ci devrait m'être comptée au centuple.

Goldring ne respira à l'aise que lorsqu'il se trouva hors la ville ; maintenant la vengeance et

l'intérêt pouvaient de nouveau l'emporter dans l'esprit du juif ; il avait une arme contre lui.

Les médecins l'avaient déjà devancé à Zaborow. L'état du comte paraissait désespéré. Cette terrible maladie de cœur, qui le minait depuis longtemps, avait pris un caractère aigu. La moindre émotion pouvait le perdre. Quelques paroles échappées dans son délire avaient suffi pour mettre sa femme au courant de la situation. Elle vint vers Goldring, pâle, cherchant en vain à cacher l'angoisse qui la dévorait.

— Nous sommes perdus, nous sommes ruinés, répétait-elle, mais qu'importe, pourvu qu'il vive ?

Goldring ne voulut pas lui cacher la vérité :

— Conjurer la ruine, c'est aussi le sauver ; nous y parviendrons avec l'aide de Dieu. J'ai obtenu deux mois de répit ; maintenant, Madame, je m'adresse à votre cœur, à votre dévouement : il faut que vous alliez vous-même demander à Heymann cette faveur, il vous faut implorer la pitié de ces gens-là ; c'est dur, mais je l'ai promis ; il y va de votre salut à tous ; mettez votre orgueil à vos pieds.

Elle ne le laissa pas achever.

— Mon orgueil ! est-ce que j'en ai, quand il s'agit de mon fils et de mon mari ? Rien ne me coûte pour eux ; j'irai, baron ; merci, merci encore. J'ai eu des torts, je saurai les expier.

Goldring sentait que l'émotion le gagnait.

— Au revoir, Madame, dit-il, confiance et courage! Dans quelques jours je vous ramènerai votre fils.

Cette fois, la pauvre femme éclata en sanglots, elle ne trouva plus de paroles ; elle prit les mains de cet ami fidèle et voulut les porter à ses lèvres. Le baron dut les lui arracher de vive force ; il s'enfuit, ne pouvant plus se maîtriser davantage.

Le soir était venu, la brise fraîche parfumée passait comme une caresse sur les fronts brûlants. Dans la limpidité de l'air, des milliers d'insectes tourbillonnaient, pointillant l'azur d'or, d'émeraude et de rubis. Goldring traversa le parc où s'effeuillaient les roses, où les tubéreuses, les acacias, les jasmins mêlaient leurs senteurs. Après les émotions de la journée, il avait besoin d'activité et de mouvement ; il marchait la tête découverte, baignant pour ainsi dire ses tempes dans la fraîcheur de l'atmosphère. Ses esprits avaient ce repos, que nous donne une résolution définitivement arrêtée. Il avait, en effet, tracé son plan. Dès le lendemain, il partirait pour Paris. Barbe ou toute autre que Barbe (nécessairement il y avait une femme dans cette affaire) devrait, bon gré mal gré, s'associer à ses desseins. Abel recouvrerait son argent en tout ou en partie et reviendrait au pays.

— Mais, avant que d'entreprendre sa tâche, il voulait revoir Hedwige, si triste, si résignée, si courageuse cependant, Hedwige dont il était le seul conseil et l'appui, qui lui apparaissait comme le but, comme la récompense de son dévouement.

Un trouble délicieux agitait son âme à cette pensée. Sur la route qu'il suivait, les peupliers se balançaient mollement ; dans leurs feuilles la brise passait avec des bruits de baisers. De chaque côté s'étendaient des champs où les derniers épis se penchaient avec lassitude vers la terre. De loin le

mince clocher de Liwno semblait percer le ciel, puis la cure apparut, avec son toit rouge et sa haie d'églantiers. A droite, au milieu du jardin, la vieille maison des Nurski montrait ses quatre girouettes empourprées au soleil couchant, immobiles dans cette paix et ce repos du soir.

La porte de l'église était ouverte. Goldring s'arrêta un instant sous le porche : de vagues clartés se jouaient sur les dalles usées. Au fond la lampe du tabernacle brillait comme une étoile sous l'ogive sombre des voûtes. Des guirlandes d'herbes et de fleurs sauvages pendaient en s'enroulant autour des corniches et des images. Hedwige priait agenouillée au pied de l'autel. Il resta immobile à la contempler. Une émotion ineffable montait de son âme à ses yeux humides ; ses lèvres murmurèrent une prière que Dieu seul comprit. En ce moment la jeune fille se retourna, leurs regards se rencontrèrent ; elle se releva et vint à lui. Des larmes perlaient encore sous ses paupières ; mais son front avait la sérénité du ciel ; elle lui tendit la main, et ils sortirent en

silence. Ils traversèrent le petit sentier bordé de saules et le pont où le vieux maître d'école, assis les jambes pendantes au-dessus de l'eau, pêchait à l'approche du soir. Goldring se taisait ; la tendresse emplissait son cœur, abondante et silencieuse comme la rivière qui coulait avec tant de mollesse à ses pieds.

— Mademoiselle, dit-il enfin tout bas, je pars demain.

Elle attacha sur lui son bel œil clair.

— Vous partez ? Pourquoi ?... où ?...

— Je pars, répéta-t-il ; mais ce n'est pas ce que j'avais à vous dire... Vous êtes bonne et courageuse ; vous avez souffert, vous saurez adoucir les souffrances des autres. Eh bien ! le malheur est chez nos voisins ; ils auront besoin de vos consolations et de votre aide. Ne les abandonnez pas !

En quelques mots il lui raconta les événements de la journée. Elle l'écouta effrayée, mais silencieuse.

— Tout ce que j'ai est à eux, dit-elle, quand il eut fini.

Ils ne faisaient pas de phrases, ces braves cœurs.

— Je savais que vous agiriez ainsi, reprit Goldring ; la somme que leur devait votre père eût été prête dans un mois ; j'en ai fait l'avance. Ne suis-je pas votre ami, un véritable ami duquel on peut tout accepter ?... Et maintenant, je vous en supplie, attendez mon retour ; ne faites rien sans moi, ne vous engagez en rien. Voulez-vous me le promettre ?

— Je vous le promets, répondit Hedwige.

Puis, après un moment de silence, elle ajouta :

— Vous partez demain ?

— Oui.

— Pour Paris ?

— Oui.

Un regard échangé leur fit deviner leurs pensées. Ainsi c'était Abel, celui qu'elle avait aimé, qu'elle aimait encore, qui était la cause de tant de maux, de la ruine, peut-être de la mort des siens... Et c'est Goldring qui sauvait son rival. Mais ils ne prononcèrent pas ce nom qu'ils avaient tous les deux sur les lèvres.

Le nuit tombait ; entre les tilleuls du berceau, la statue du saint, qu'éclairaient les premiers rayons de la lune, semblait les regarder fixement.

— Hedwige ! dit Goldring d'une voix grave, je pars ; Dieu sait ce qui peut arriver ! Laissez-moi vous dire à cette heure que je vous aime ; laissez-moi espérer que, si je reviens, si je ramène le bonheur avec moi, si nous voyons nos amis délivrés du danger, je pourrai alors vous rappeler la promesse que vous m'avez faite. Dites-moi ce mot d'espoir, Hedwige !

Elle lui tendit la main sans répondre ; mais il l'avait comprise, malgré son silence. L'amour, il le croyait du moins, a de ces langages muets. Il partit la joie dans le cœur.

De nouveau les peupliers se penchaient sur la route, les feuilles frissonnaient ; arbres, feuilles et champs, tout semblait noyé dans des vapeurs d'argent. Sur cette blancheur du sol, les ombres s'éten-

daient démesurément agrandies... Goldring rêvait. Il pensait à son étrange destinée : voilà donc où le poussaient ces lois de la raison auxquelles il s'était toujours promis d'obéir. Il partait, quittait ses travaux, ses affaires, son foyer, pour aller au loin, qui sait ! n'y recueillir peut-être qu'ingratitude et que déboires !

— Ah ! pauvre cœur, faible cœur ! soupira-t-il.

Rentré chez lui, il ne dormit que quelques heures. On le réveilla avant l'aurore.

— En route ! et jusqu'à Paris cette fois.

La nature sortait de son sommeil ; les herbes au loin étincelaient de rosée ; les oiseaux secouaient leurs ailes ; déjà les pâtres conduisaient les bœufs aux pâturages : les flûtes d'osier mêlaient leurs sons aux chants de l'alouette, puis le moulin se mit en mouvement ; partout l'homme reprenait son travail quotidien ; alors aussi le soleil, trouant les dernières vapeurs de l'aube, se montra triomphant au ciel.

Goldring était déjà loin ; le train fuyait : là-bas,

du côté de l'Orient, les arbres, les villages, l'église et la ville ne formaient plus qu'un point noir à l'horizon.

XII

A quoi n'a-t-on pas comparé l'amour? A la flamme qui brille et qui meurt, aux marguerites qu'on effeuille, à la vague changeante, à tout ce qui passe, à tout ce qui dure, au néant, à l'éternité. L'amour est tout cela en effet. Barbe et Abel l'éprouvèrent comme tant d'autres.

Ils passèrent un mois délicieux dans leur chalet de Chatou ; ils vécurent en eux et pour eux ; ils oublièrent le monde et les hommes. Ce fut une extase, une félicité sans bornes, ce fut le ciel. Puis lentement ils descendirent des hauteurs de leur empyrée. La terre leur parut belle. Là encore tout leur parlait d'amour; ils passaient la journée à errer dans les bois, où déjà tombaient les feuilles, où passaient

les ramiers, où roucoulaient les tourterelles, où les papillons dorés émaillaient la fougère. Ils admiraient la nature aux matins vermeils, aux soirées tièdes et alanguies, quand la rosée couvrait de larmes les feuilles et les fleurs. Mais, hélas! ce beau temps passa à son tour. Un soir, Barbe trouva la rosée froide et le rossignol ennuyeux.

— Il chante toujours, dit-elle impatientée.

Le lendemain ils ne sortirent pas. Sous les persiennes baissées, ils entendaient le murmure de la petite fontaine, les grelots de la chèvre, le gazouillis des merles et des bouvreuils ! Mais c'était fini : le charme était rompu, la poésie avait fui ! Cette chambre de garni, avec son papier gris à fleurs, ses meubles d'acajou et ses rideaux de fenêtres trop courts ; les détails de la vie journalière, la grosse nappe qui recouvrait la table, la faïence ébréchée tenant lieu de vaisselle plate, tout cela leur parut soudain vulgaire, presque trivial. Le prisme au travers duquel ils avaient jusqu'ici regardé les choses perdait ses brillantes facettes.

Dans leur désenchantement, ils s'en prirent à l'hôtesse, une brave femme toujours affairée, qui arrivait du jardin avec des fruits et des fleurs, les manches relevées sur ses bras nus, son tablier au vent.

— Ouvrez donc les fenêtres, disait Barbe, on étouffe ici! Mais l'air pur eut beau pénétrer dans les pièces, les arbres y pencher leurs rameaux, la brise y apporter les parfums des bois, rien ne dissipa leur tristesse.

Cherchant à se tromper eux-mêmes, ils accusèrent les lieux de leur ennui. Cette maison n'était pas habitable; il fallait l'acheter, ils pourraient alors l'arranger à leur goût. Ils auraient un mobilier convenable; un piano d'Érard, un atelier, des chevaux pour courir la forêt. Pourquoi n'iraient-ils pas faire leurs emplettes à Paris? La perspective de ce voyage les mit de belle humeur. Ni l'un ni l'autre n'aimaient à remettre les choses au lendemain. Aussitôt pensé, aussitôt fait : les voilà donc partis, joyeux comme des écoliers en vacan-

ces, riant de la curiosité qu'ils éveillaient sur leur passage. Ils avaient manqué l'heure du train, croyant sans doute que tout devait les attendre en ce monde ! Pour se distraire, ils lisaient les grandes affiches coloriées de la gare, parlant bas, se penchant l'un vers l'autre, étouffant leur sourire, comme s'ils eussent craint d'être surpris. Enfin, ils montèrent en wagon. L'âcre odeur du charbon, les bouffées tièdes de vapeur leur parurent bonnes à respirer. Ce court trajet fut un ravissement. Les villas blanches et roses, les minces clochetons des kiosques trouant le fouillis de verdure, les rives chatoyantes d'Asnières défilèrent devant eux. A Paris, ce fut une vraie joie. Paris est un ami qu'on retrouve toujours avec un plaisir nouveau.

Une fine poussière montait le long des boulevards. Les glaces des devantures, la ligne brisée des toits, les dômes, les fontaines, étincelaient au soleil. La grande ville déserte leur paraissait à eux. Car à cette époque de l'année tout Paris était en vacances : Paris qui a fui l'asphalte brûlant, pour se

répandre le long des côtes et remplir les villes d'eaux. Pas de rencontres, pas de saluts importuns à éviter. Ils s'en allèrent à pied, bras dessus bras dessous, voulant tout voir, tout faire à la fois. Après leur solitude de deux mois, il leur semblait charmant de se sentir poussés, pressés, d'avoir l'air de gens d'affaires. Ils descendirent la rue Tronchet, prirent la rue Royale, et s'arrêtèrent à la grille dorée de l'hôtel de l'avenue Gabriel. Là tout était en fête, les domestiques *lunchaient* sous les grands arbres du jardin, à la barbe du petit amour de la fontaine, dont ils dédaignaient l'eau claire. Barbe et Abel restèrent quelques instants indécis, moitié confus, moitié fâchés. Déjà la jeune femme s'apprêtait à sonner, lorsque tout d'un coup elle laissa retomber sa main.

— Bah ! nous sommes heureux, dit-elle ; laissons-les s'amuser aussi. Ils s'éloignèrent rapidement. Alors commença la campagne des magasins. Les quelques heures de l'après-midi s'écoulèrent dans cette fièvre. Quand vint le soir, rien n'était prêt. Il

fallut rester. Barbe ne voulut pas retourner chez elle, craignant de trouver cette fois ces messieurs et ces dames installés dans ses salons. On retint un appartement au Grand-Hôtel, on dîna au café Anglais, on se cacha au fond d'une baignoire, le soir, pour entendre la musique de Lecocq ; tout cela était plein de charme et d'imprévu. Bref, on ne partit qu'au bout de huit jours ; avec une belle provision de gaieté, se faisant précéder d'une armée de tapissiers, de peintres, escorter d'une infinité de caisses, de cartons, de petites caisses. Dans la cour de l'hôtel, deux trotteurs anglais piaffaient impatients. Barbe, debout devant une glace, arrangeait le nœud de son chapeau, tandis qu'Abel terminait à la hâte une lettre.

— Vite, mon ami, je suis prête ; à qui écrivez-vous si longuement ?

— A mon ministre des finances, répondit-il en riant.

Elle se mit à rire aussi. Ils avaient, en effet, beaucoup dépensé ; mais ni l'un ni l'autre n'en étaient réduits à compter.

Telle fut la seconde phase de leur amour.

Un mois après, tout était transformé autour d'eux, comme tout avait changé en eux-mêmes. Le petit chalet de Chatou était devenu une villa ; les chambres au papier gris s'étaient couvertes de tentures soyeuses. Un salon régence ouvrait ses croisées à larges glaces sur les collines lointaines aux sombres verdures. Les meubles brochés, les petits amours roses, les pâtes tendres de Saxe et de vieux Sèvre, les bronzes, les lustres et les fleurs s'harmonisaient, se fondaient en une gamme aux teintes savamment combinées. Le cabinet de travail, avec sa haute cheminée, ses gobelins, ses fauteuils de chêne aux flèches sculptées, nous ramenait en pleine Renaissance ; on allait ainsi d'âge en âge jusqu'au boudoir de Barbe, où l'art moderne prodiguait ses derniers raffinements.

Quand tout fut achevé, que le dernier coup de marteau eut été donné, qu'il ne resta plus d'archi-

tecte, ni de tapissiers, ni de peintres, ils jouirent avec délices de leur retraite. Jusque-là ils avaient plutôt campé au milieu des bois. Les derniers jours de septembre furent tout embellis de cette joie intime de l'*at home*. Malheureusement, cette année eut un automne précoce; en septembre, les hirondelles avaient fui. Les vieilles gens s'en étonnaient. « De notre temps, il n'en était pas ainsi », disaient-ils. Il est vrai que les vieux parlent tous de même; ils regardent le monde au travers des souvenirs et des regrets que leur a laissés leur jeunesse. Barbe et Abel, eux, se riaient de ces plaintes. Qu'importe que le soleil fût voilé, puisqu'ils portaient le ciel en eux-mêmes!... Qu'importe que le vent effeuillât les fleurs, puisque leur amour leur tenait lieu de printemps!... Ils se disaient ces choses devant la cheminée où flambaient les bûches résineuses, les pieds sur les tapis moelleux, dans cet engourdissement luxueux du petit salon régence. Hélas! pauvre amour frileux qui se trompait lui-même: la bise d'automne n'en soufflait pas moins; elle pénétrait

partout; elle entrait par la fente des portes, par les fenêtres qu'on ouvrait encore au matin. Oui, décidément, le froid était plus fort que l'amour. Etait-ce le froid? Non, mais l'ennui. Une sorte de torpeur les envahissait: adieu les promenades, les courses folles, les repas sur l'herbe... Ce que proposait l'un déplaisait à l'autre. Plus de disputes terminées par un baiser, plus de sourires qui brillent au travers des pleurs, semblables à ces pluies chaudes d'orage dont les dernières gouttes tombent d'un ciel bleu. Ils accusaient la saison du froid et du vide qu'ils ressentaient en eux. Un beau jour ils quittèrent leur villa, leur salon coquet, leur jardin encore plein d'ombrages, et revinrent à Paris. L'ennui implacable les y suivit. Ils se remirent à faire des projets. Ce qu'il leur fallait, c'était le mouvement, le changement!... Ils songeaient maintenant à l'Italie, aux rives du golfe de Naples, à Procida, Castellamare, ou Amalfi, à la mer sans rides, sous un ciel toujours chaud, aux roses qui ne s'effeuillent jamais.

Ils n'attendaient plus que la chute des feuilles, que le départ des derniers oiseaux pour s'envoler avec eux. Mais qui sait où le vent emportera les feuilles, où le destin guidera nos projets?

Un matin, Barbe, à peine réveillée, venait d'écarter ses lourds rideaux de satin et respirait l'air pur par la croisée entr'ouverte, lorsque la grille grinça sur ses gonds, le timbre sonna, et un homme de haute taille se dirigea rapidement vers le perron. La jeune femme poussa un cri de surprise. Ce chapeau de feutre à larges bords, cette barbe rousse, cette tournure un peu gauche ne lui semblaient pas inconnus. N'était-ce pas Goldring, le bon géant, le voisin de Chocen? Mais pourquoi Goldring eût-il fait ce voyage? Pourquoi viendrait-il si tôt? Se trompait-elle? rêvait-elle encore?

Déjà on frappait à sa porte. La première femme de chambre entrait :

— Madame, le baron Goldring demande si Votre Altesse pourrait le recevoir.

— Comment! le baron? Vous en êtes bien sûre? Pourquoi vient-il? que veut-il? Certainement je le recevrai.

Et Barbe agitée se parlait à elle-même.

Elle passa son peignoir de cachemire garni d'alençon, enroula ses tresses superbes autour de son front et descendit au salon.

Goldring l'y attendait. De loin elle lui tendit ses belles mains :

— C'est moi qui n'espérais pas vous voir! Vous n'êtes donc plus sauvage, baron? vous voulez vous dégourdir, goûter les délices de la Babylone, comme vous le dites là-bas? Bravo! c'est très bien! Un peu plus vous me surpreniez au lit; vos visites sont matinales, mais ça ne fait rien entre amis. Vous déjeunerez avec nous; j'attends Abel, vous le verrez. Dites-moi, comment vont-ils tous là-bas?... Ah! je suis heureuse, très heureuse de vous revoir.

Il la regardait d'un air grave, presque sévère. A mesure qu'elle parlait, ses derniers doutes se changeaient en certitude. C'était bien elle, la sirène aux regards brûlants, aux lèvres enivrantes. Barbe,

étonnée de ce silence, l'examinait à son tour. Elle fut effrayée de ce visage pâle empreint de tristesse, de ces yeux qui lisaient au fond de son âme, et elle se sentit rougir comme le coupable devant son juge.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-elle, s'efforçant encore de sourire ; vous êtes sinistre, vous me faites peur.

— Et vous auriez raison, princesse, vous auriez raison d'avoir peur, répliqua-t-il en secouant la tête.

Cette voix basse et profonde sonna comme un glas à ses oreilles.

— Quoi ! que dites-vous ? De quoi aurais-je peur ? Vous avez donc de mauvaises nouvelles à m'apprendre, un malheur peut-être ?

— Oui, en effet, Madame, de grands malheurs...

Alors elle ne chercha plus à feindre, du premier mot elle se trahit.

— Ah ! mon Dieu ! qu'est-il arrivé ? C'est lui qui vous envoie ? Vous l'avez vu ? Il part, il est

parti ? Parlez donc ! Ne voyez-vous pas que vous me faites mourir ?

— Je ne l'ai pas vu, reprit Goldring ; il ne s'agit pas de lui, mais de ses parents, de ses pauvres parents.

— De ses parents ? répéta-t-elle.

— Oui ; son père est mourant, sa mère, désespérée ; et ils sont ruinés !

Barbe écoutait avec angoisse, ses yeux exprimaient un étonnement mêlé d'épouvante.

— Mourants ! ruinés ! Mais comment, par qui, mon Dieu ?

— Par vous, princesse, et par leur fils.

Elle passa à plusieurs reprises ses mains sur son visage.

— Voyons, je ne suis pas folle, je vous entends bien. C'est moi, c'est lui qui sommes la cause de leur malheur, de la mort, de la ruine ! Ah ! Monsieur, il y va de ma raison ! Dites-moi que ce n'est pas vrai. Comment vous croirais-je ? Quelle preuve apportez-vous ? Comment Abel n'aurait-il pas été

prévenu? Ah! c'est impossible, je vous dis que c'est impossible.

— Tenez, Madame, dit-il en se rapprochant, regardez mes yeux rougis, ces vêtements couverts de poussière ; il y a longtemps que je ne dors plus... Est-ce que la vraie douleur peut se feindre? Je viens ici pour les sauver: leur sort est entre vos mains... C'est mon dernier espoir.

Et il lui raconta les tristes événements que le lecteur connaît.

— Princesse, je compte sur vous : vous les sauverez ; vous le pouvez, il le faut! c'est votre devoir!

Elle s'était redressée à ces mots : la fierté brillait sur son front et dans ses yeux.

— On peut ce qu'on veut. Vous avez raison, je veux les sauver! et je les sauverai ; ma fortune, ma vie leur appartiennent. Venez, venez vite, dit-elle en lui prenant les mains.

Goldring la suivit. Ils entrèrent dans un boudoir encombré d'objets les plus rares; Barbe saisit un écrin qui se trouvait à sa portée.

— Ce sont des diamants, les seuls qu'il m'ait donnés. Prenez-les.

Elle ouvrit un secrétaire, en tira des billets de banque, des rouleaux d'or, et les lui jeta pêle-mêle sans compter.

— C'est tout ce que j'ai ; mais voici mes bijoux : ce collier de perles, ce diadème, cette parure d'émeraudes; mes bracelets, mes bagues, emportez tout, vendez tout ; si cela ne suffit pas, il me reste mes terres, mon hôtel, mon château!

C'était une scène singulière : Goldring, silencieux, prenait les bijoux que lui tendait la jeune femme. Toutes ces richesses s'enfouissaient dans ses poches. Une grande joie illuminait son visage.

— Allez! courez maintenant, disait Barbe ; il n'y a pas une minute à perdre... et merci, merci! de n'avoir pas douté de moi...

Il serra avec force les mains qu'elle lui tendait :

— Ah! Madame, je vous demande un dernier sacrifice. Demain sans doute je partirai avec lui ;

promettez-moi de ne plus le revoir... il aura besoin de courage...

Elle resta quelques instants sans répondre ; un flot de sang colora ses joues. On voyait qu'un rude combat se livrait en son âme.

— Soit! murmura-t-elle enfin, je ne le verrai plus ; partez !

— Que Dieu vous récompense, Madame ; que Dieu vous bénisse ! s'écria Goldring.

Elle demeurait toujours immobile ; soudain un même cri s'échappa de leurs lèvres :

— Lui ! murmura Goldring qui se dirigeait vers la porte.

— Vous, Abel ? Ah ! le malheureux ! il sait tout, disait Barbe.

Abel se tenait en effet debout sur le seuil, droit, les bras croisés. Un sourire dédaigneux plissait ses lèvres.

— Princesse, dit-il, vous êtes vraiment trop crédule !

En même temps il se dirigea vers Goldring et lui arracha l'écrin qu'il tenait encore à la main.

— Ces objets m'appartiennent, continua-t-il, personne n'en peut disposer. D'ailleurs, Monsieur, je vous trouve par trop sans gêne. Vous faites promettre à Barbe de ne plus me revoir ; vous parlez de m'emmener avec vous, absolument comme si j'étais ce collier que vous vous disposiez à emporter. Mordieu! il faudra en rabattre, et puisque vous venez ici conter une histoire que je devine pour en avoir entendu la fin, souffrez que je m'explique à mon tour.

Il parlait avec des saccades dans la voix ; ses yeux étaient méchants. C'est que, à la vue de Goldring, qu'il accusait de lui avoir ravi sa fiancée, il sentait se réveiller en lui une haine, une fureur implacables.

— Ainsi, vous Barbe, vous vous laissiez prendre à ce que vous racontait cet homme ; voulez-vous que je vous dise, moi, ce qu'il venait faire ici ? écoutez-moi ! Monsieur a toujours été très habile. Il a su que j'avais quelques dettes, il a racheté mes

billets : c'était une affaire ! Il y a un fameux écart entre ce que je dois au juif et ce que j'ai réellement touché... Comprenez-vous ? Puis, pour plus de sûreté, il a pensé qu'il serait bon d'avoir un gage : il est venu vous relancer à Paris ; il vous a vue, il vous a narré cette histoire de l'autre monde, et finalement s'en allait avec vos diamants... Je suis venu à temps.

— Malheureux ! que dis-tu ! s'écria Barbe.

Goldring avait chancelé comme s'il eût reçu un choc en pleine poitrine. Une sueur froide inonda son front, ses veines se gonflèrent ; il poussa un de ces soupirs profonds qui doivent emporter quelque chose de la vie d'un homme ; ses doigts tordus en une étreinte désespérée se dénouèrent lentement. Il prit son portefeuille et en tira le papier qui contenait à la fois la promesse et les conditions du juif.

— Lisez, lisez, dit-il en tendant la feuille au jeune homme.

Alors, pendant qu'Abel parcourait ces lignes, que la colère se changeait chez lui en épouvante,

qu'une angoisse indicible serrait sa gorge et chassait le ricanement de ses lèvres, Goldring n'y tint plus... Lui si fort se sentit brisé ; deux grosses larmes roulèrent le long de ses joues :

— Voyez, Madame, dit-il en se tournant vers Barbe, comme pour la prendre à témoin de sa douleur : je l'ai connu à peine s'il avait vu le jour ; je l'ai bercé dans mes bras ; j'ai aimé son père, j'ai vénéré sa mère. Pendant vingt ans ils n'eurent pas d'ami plus fidèle... Il y a de ça trois jours, j'ai vu le vieux comte pleurer ; j'ai vu sa pauvre femme se jeter à mes genoux ; j'ai tout quitté pour eux ; je viens les sauver, je les sauverai, grâce à vous, et voilà ce qu'il trouve pour ma récompense !

Barbe ne pouvait contenir ses pleurs.

— Pardonnez-lui ! pardonnez-lui ! répétait-elle.

Alors aussi Abel, pâle, méconnaissable, s'approcha du baron :

— Après ce qui vient de se passer, murmura-t-il, il n'y a pour moi ni pardon à espérer ni excuses à vous faire. Je vous obéirai désormais ; je serai

votre chose, votre instrument ; vous nous sauverez, je crois en vous ! Me voici prêt, partons ! chaque instant qui s'écoule ici est pour moi un tourment.

C'est à peine s'il se tourna vers Barbe pour lui dire un dernier adieu, car déjà les remords avaient tué son amour.

Pauvre Barbe ! elle n'eut pas le courage de tenir sa promesse. Le lendemain elle courut rue Royale, voulant le revoir à tout prix. Quel changement dans ces chambres où ils avaient passé des heures si douces ! Quelle désolation ! quel vide ! Tout avait été emporté, vendu, dispersé... En bas, on chargeait les bagages. Abel et Goldring étaient prêts. Alors, sanglotant, elle noua ses bras autour du cou du jeune homme :

— Emmène-moi, disait-elle, emmène-moi ! que ferai-je seule ici ?

Il se dégagea de son étreinte.

— Adieu, Barbe ! que le Seigneur ait pitié de nous !

Le voyage fut long. Absorbés par leurs pensées,

Goldring et Abel n'échangèrent pas une parole. A mesure qu'ils approchaient, leur angoisse devenait plus poignante. Souvent, au milieu du silence, un bruit, la vue d'un objet extérieur se gravaient dans leur esprit ; et cette impression s'attachait à leurs pensées et les poursuivait de son obsession. Le troisième jour, ils arrivèrent. A la gare, le vieux Kacper les attendait. Ils n'eurent pas besoin de l'interroger ; un seul regard suffit pour leur tout apprendre : il était trop tard. Abel sentit que la terre se dérobait sous lui.

XIII

Oui, Leliwa était mort. Il avait vu le dénouement fatal approcher à grands pas. En se dégageant des liens terrestres, son esprit s'élevait vers les hauteurs sereines. Il lui fut réservé une consolation suprême. Une lettre de Goldring lui apprit que tout était sauvé... tout, c'est-à-dire l'honneur, l'avenir de sa famille. Dès lors, il ne songea plus qu'à prendre congé de ceux qu'il aimait. Hedwige, fidèle à sa promesse, ne quittait pas son chevet ; il la voyait à toute heure, s'efforçant de lui cacher ses larmes, cherchant à le consoler, lui disant qu'il vivrait encore longtemps pour le bonheur des siens. Lui souriait tristement, mais résigné. Un jour, il

prit les mains de la jeune fille et les unit à celle de sa femme.

— J'ai toujours désiré qu'elle fût notre enfant, murmura-t-il, tandis que son regard déjà vague semblait l'interroger.

Hedwige baissa la tête sans répondre. Elle pensait à cette autre prière que lui avait faite son père mourant. Quelle étrange destinée que la sienne!

Cependant l'heure solennelle approchait. Sur un signe du malade, les portes de sa chambre s'ouvrirent. Amis, paysans ou serviteurs entrèrent en foule, entourant son lit, serrant ses mains décharnées.

— Pardonnez-moi le mal que j'ai pu vous faire, mes enfants, disait-il d'une voix haute.

Tous pleuraient.

— Notre maître, notre bienfaiteur, nous vous bénissons; que le Dieu très clément vous reçoive dans sa gloire éternelle!

On entendait du dehors le tintement des cloches, annonçant l'arrivée du viatique. Le vieux curé

arrivait, transfiguré par la grandeur de son ministère. Alors le comte se souleva sur son lit; ses mains se joignirent en un mouvement de brûlante ferveur; ses lèvres murmurèrent des paroles entrecoupées... l'assistance s'éloigna, et entre ces deux hommes commença l'entretien qui clôt la vie sur cette terre et qui doit nous donner le mot de passe pour l'autre. Quelques minutes après, Leliwa était absous. — Les portes se rouvrirent. Le prêtre prononça les prières des morts, que tout le monde répétait après lui.

Ainsi s'écoule la nuit; la comtesse tenait la main de son mari qu'elle sentait graduellement se refroidir dans la sienne.

Vers cinq heures, tandis que l'aube, blanchissant le ciel, jetait ses lueurs sous les rideaux baissés, on frappa doucement à la porte. Un courrier de la ville apportait une dépêche. La comtesse l'ouvrit et la parcourut du regard.

— Ils arrivent, s'écria-t-elle, aujourd'hui... dans quelques heures!

Et la malheureuse femme se rapprocha du mourant, se pencha vers lui.

— C'est Abel, ton fils, qui vient, répétait-elle d'une voix déchirante. Mon Dieu, exaucez-moi, faites qu'il vive assez pour le revoir !

— Mais l'heure avait sonné. Le regard de Leliwa se voilait. Sur ses lèvres passa un profond soupir, le corps entier eut un long tressaillement ; les membres se raidirent, les bras retombèrent inertes, et une ombre grise envahit son visage... Il était mort !

Quelques heures après, dans cette même chambre, Abel, agenouillé, demeurait anéanti, sans larmes, sans prière. Goldring et le curé considéraient ce tableau ; ils s'approchèrent du lit et pour la dernière fois serrèrent cette main amie.

Plusieurs mois s'écoulèrent. Déjà l'herbe croissait sur la tombe du comte. De même que la terre recouvre le cercueil, ainsi le temps efface chaque jour quelque chose de l'image des morts. Leurs traits s'estompent, leur silhouette devient de plus

en plus vague. Notre vie un instant troublée reprend son cours ; et tout au fond de l'âme, souvenirs et regrets demeurent enfouis, comme la pierre au fond de l'eau.

D'ailleurs, la comtesse et son fils avaient besoin de résignation et de force : ils recueillaient un lourd héritage ; c'est à eux qu'incombait la tâche de relever la fortune de leur maison. Ils se mirent à l'œuvre. N'était-ce pas la seule manière d'étouffer leur chagrin ou leurs remords ?

Les détails de cet incessant labeur, de ce travail acharné, de cette lutte livrée chaque jour, de cette résistance opposée aux envahissements de la ruine, paraîtraient trop longs au lecteur. Je lui dirai seulement que ni Abel ni sa mère n'y faillirent.

Jankiel Heymann fut payé à l'échéance fixée. Il partit, emportant avec lui la réprobation universelle.

A Zaborow, de sages réformes, l'économie, l'ordre, le travail, remplacèrent l'insouciance, la prodigalité d'autrefois. Goldring, lui aussi, n'épargnait

ni son temps, ni sa peine. Ses conseils, son habileté, son expérience firent merveilles. Il négocia un emprunt, il vendit ou afferma des terres et des bois ; il sut tirer parti d'une infinité de ressources dont on ignorait l'existence. Abel, levé dès l'aurore, surveillait les travaux des champs. Tout un personnel d'intendants dut chercher fortune ailleurs. Ils se relevaient lentement, dépouillés, amoindris, mais avec l'espoir de se libérer et de se suffire à eux-mêmes. Un jour, le baron leur apprit le nom de celle qui la première leur avait tendu une main secourable. Leurs efforts n'eurent plus qu'un seul but, s'acquitter de cette dette. Déjà les bijoux de Barbe avaient été rachetés. Au commencement de l'hiver, le reste des fonds se trouva prêt, et Abel s'empressa d'aller à la ville les verser entre les mains du notaire,

Comme il rentrait chez lui, par une de ces après-midi de décembre dont les brouillards dérobent tout objet à quelques mètres de distance, il faillit se heurter à une voiture qui stationnait dans la

cour du château. Son cocher n'eut que le temps de se jeter à gauche sur la pelouse.

— Hé, l'ami ! vous pourriez bien vous garer un peu, cria Abel.

La voiture alors décrivit une courbe et vint se ranger à droite du perron ; en même temps un valet de pied s'était approché du jeune homme.

— Que votre seigneurie nous excuse, dit-il ; la princesse est là, et elle nous avait ordonné de l'attendre à la porte.

Ces quelques mots tombèrent sur lui comme un coup de foudre.

La princesse ici, chez sa mère, était-ce possible ! Oui, il reconnaissait maintenant cette livrée rouge et or, ces armes à la couronne fermée surmontée de l'aiglon.

— Barbe ! Barbe chez nous, ici ! répétait-il.

Depuis leur séparation, jamais il n'avait prononcé ce nom. Qu'allait-il dire ? qu'allait-il faire maintenant en face d'elle ? D'abord, il eut l'idée de fuir ; mais il songea à sa mère. Il connaissait le

caractère altier des deux femmes ; une altercation violente pouvait éclater. Pouvait-il abandonner sa mère ! Que craignait-il, d'ailleurs ? sa passion n'était-elle pas éteinte ? d'autres sentiments, infiniment plus doux , d'autres espérances ne s'étaient-ils pas ravivés dans son cœur ?

— Je ne l'aime ni ne la hais : elle m'est indifférente, se dit-il à lui-même.

Et il entra sur ces mots.

Barbe et la comtesse étaient assises en face l'une de l'autre, également pâles, également émues. La princesse surtout paraissait changée ; c'est qu'elle avait cruellement souffert. L'abandon , le silence d'Abel, son oubli, son ingratitude, l'avaient atteinte au cœur. Une fièvre lente l'avait minée. Vainement elle avait demandé à quitter Paris pour revoir son pays et les siens. Les médecins la retenaient chez elle comme un oiseau en cage. De guerre lasse, ils l'envoyèrent à Menton. Le changement, le mouvement plus encore que le soleil, rendirent un peu d'équilibre à cette nature toute d'impressions et de nerfs ;

mais, à peine se sentit-elle quelque force, qu'on la vit abandonner les bords de la Méditerranée, sa villa de marbre aux larges terrasses, où les cactus rouges mêlaient leur éclat aux blancheurs des orangers, pour aller affronter les frimas du nord. Arrivée le matin même , elle se fit aussitôt conduire chez ses voisins.

Elle s'était levée à la vue d'Abel, prête à courir à lui ; mais un regard de la comtesse la retint clouée à sa place.

Hélas ! pauvre Barbe ! elle eut beau interroger les yeux du jeune homme, il n'y restait rien des ivresses, des serments passés.

Un malaise inexprimable les torturait tous les trois. On eût dit que le froid du dehors pénétrait dans la salle.

Au bout de quelques minutes, la princesse se leva, son cœur était gonflé d'amertume.

— Adieu, Madame, je vous quitte, et pour toujours cette fois : je n'ai plus de parents, je n'ai plus d'amis, je le vois bien.

Elle attendit qu'un geste, qu'un regard l'arrêtassent peut-être, mais la comtesse demeura impassible.

— Adieu ! murmura-t-elle encore.

Puis, arrivée à la porte, elle se retourna, les yeux brillants, car il y avait des larmes sous sa colère.

— Je vous attendrai demain, dit-elle à Abel qui l'avait suivie... Il faut que je vous parle... il le faut, venez !

. . . .

Cette soirée s'écoula tristement. Ni la mère ni le fils n'osaient se parler : ils devinaient leurs pensées, mais une sorte de pudeur les empêchait l'un et l'autre de se confier leurs peines.

Le lendemain, à la tombée de la nuit, Abel partit.

Lorsqu'il arriva à Lubar, l'ombre envahissait le parc. A travers les arbres dépouillés, la façade du château montrait ses fenêtres éclairées. Il arriva, traversa le hall, où valets et piqueurs se chauffaient devant d'immenses braseros en cuivre, et pénétra

dans ce grand salon où les mêmes amours se poursuivaient toujours, lançant leurs flèches.

Barbe vint l'y rejoindre quelques instants après.

— Vous avez tenu parole, lui dit-elle.

Il était calme, sa voix ne trembla pas.

— J'ai à vous remercier d'abord de tout ce que vous avez fait pour nous, dit-il ; ni ma mère, ni moi, nous ne l'oublierons jamais. J'ai remis à votre notaire ce que nous restions vous devoir ; mais, croyez-moi, Barbe...

Elle l'interrompit alors avec un rire nerveux.

— Ah ! assez, de grâce, vous parlez trop bien, vous vous embrouillez. Ainsi, c'est tout ce que vous trouvez à me dire ; vous me parlez de notaire, de gratitude... Des clichés, quoi ! Vous avez eu besoin d'argent, je vous en ai prêté ; il ne vous en faut plus, vous me le rendez ; et vous croyez vraiment que cela me suffit, à moi ! Vous n'avez donc pas de cœur ! vous ne voyez pas ce que j'ai souffert ! Non, vous me trouvez changée, vieillie, laide ; et

alors, vous vous dites : Qu'importe ! tout a une fin. Ah ! c'est lâche ! Moi, je tiens autrement mes promesses et mes serments. C'est lâche !

— Abel l'écoutait silencieux.

— Je ne vous comprends pas, dit-il. Qu'exigez-vous ? qu'attendez-vous de moi ? que dois-je faire ?

Mais ce sang-froid ne fit qu'exaspérer la colère de la jeune femme ; sa douleur débordait, soulevant sa poitrine oppressée.

— Ce que vous devez faire ? est-ce à moi à vous l'apprendre ? Ah ! tenez, vous me faites pitié. Dois-je vous dire que vous avez brisé ma vie, que vous m'avez trahie, que vous ne m'avez jamais aimée, que vous me trompiez en me jurant jadis que vous renonciez à Hedwige, car c'est pour elle que vous m'abandonnez ; vous l'aimez, vous l'épouserez : tout le monde le sait, tout le monde le raconte ici. Oserez-vous nier encore ? non, vous ne pouvez même pas me regarder en face !

Pourtant, ce fut elle qui baissa les yeux devant lui.

— C'est vous qui vous trompez, répondit-il lentement ; Hedwige épouse Goldring, vous le saviez comme moi.

Barbe continuait à parler avec la même agitation.

— Je ne sais rien, je ne veux pas vous croire. Vous vous posez en victime ; est-ce moi qui ai brisé votre vie, maintenant ?

— Oui, ma vie est brisée en effet, mais j'expie mes propres fautes !...

Et en prononçant ces paroles, Abel baissa la tête, car il sentait les larmes obscurcir sa vue, et il aurait eu honte de pleurer devant elle.

Alors Barbe eut un élan de pitié ; elle se reprocha d'avoir été injuste et dure.

— Que comptez-vous faire ? demanda-t-elle doucement.

— Travailler, consoler ma mère.

— Et après ?

— Est-ce trop de toute une vie pour une telle tâche ? répondit-il tristement.

Il y eut un instant de silence.

Barbe était émue ; de grosses larmes mouillaient ses paupières.

— Abel, murmura-t-elle, vous me demandiez ce que j'exigeais tout à l'heure. Je n'exige rien, je supplie. Ce bonheur que vous croyez avoir perdu, ne pourrais-je vous le rendre ? Ne le trouverions-nous pas en une union bénie, sanctifiée, fortifiée par nos malheurs communs ?

Et elle releva vers lui ses yeux pleins de tendresse ; mais elle fut épouvantée de sa pâleur, de la dureté qu'exprimaient ses traits, et elle vit bien qu'un abîme les séparait désormais.

— C'est impossible, murmura-t-il, il y a assez d'un mort entre nous.

La malheureuse sentit que toutes ses illusions l'abandonnaient ; elle les voyait tomber une à une, comme les dernières feuilles d'un arbre ; et elle répéta, elle aussi, ces mots qui pour elle étaient le glas de sa jeunesse, de son amour, de ses espérances :

— Oui, c'est impossible, vous avez raison : je suis folle ! J'ai dix ans de plus que vous, j'ai tué votre père ; oui, il y a assez d'un mort entre nous. Adieu donc, partez ! rassurez votre mère, je ne veux point sa mort ; dites-lui que vous ne me reverrez plus, que vous n'entendrez plus parler de moi...

Et voyant qu'il demeurait impassible, qu'il n'y avait plus rien, rien dans ce cœur, elle fut agitée d'un désir implacable de vengeance. Elle se rapprocha de lui frissonnante :

— Un mot encore, un dernier mot. Je vous quitte, je vous rends votre liberté ; mais vous n'épouserez pas Hedwige, jamais, entendez-vous ! elle vous méprisera, elle saura tout, elle saura que j'ai été votre maîtresse : je le lui dirai ! Que m'importe la honte aujourd'hui ? elle saura que vous m'avez trompée, que vous la tromperez encore, et je serai vengée,... et vous souffrirez ce que je souffre.

Il avait étendu les mains vers elle, pâle, avec un geste d'effroi.

— Barbe, vous ne ferez pas cela, ce serait indigne, je vous maudirais !

Mais elle lui répondit par un rire amer.

— Maudissez-moi donc, outragez-moi, frappez-moi ! tout vaut mieux que l'oubli ! J'étais la suppliante, attendant un mot, et vous me torturiez l'âme par votre silence, par votre dédain ; à mon tour, maintenant.

Et d'abondantes larmes couvraient ses joues. Abel la regardait ; il n'éprouvait plus que de la tristesse et de la pitié. Durant ces quelques secondes, tout un passé s'était déroulé devant ses yeux ; il se faisait peur à lui-même. Partout autour de lui il ne voyait que des victimes : son père, sa mère, Hedwige, Barbe. Ah ! certes, ils avaient tous le droit de le maudire , c'était l'expiation, le châtiment mérité.

Il baissa la tête et dit d'une voix basse, mais lente et distincte :

— Vengez-vous ! que votre conscience soit votre juge ; je ne suis pas digne de votre pitié.... mais elle, cette pauvre fille si pure, que vous allez ternir par toutes ces hontes ! Ah ! Barbe, épargnez-la, c'est ma dernière prière... Adieu maintenant, et pour toujours, car nous sommes quittes désormais.

Elle le regarda s'éloigner, hésitante, partagée entre son ressentiment et sa passion ; puis, quand il fut sorti, elle voulut courir après lui, le rappeler, lui pardonner, se montrer plus grande, plus généreuse que lui ; mais aussitôt la jalousie se réveilla en elle ; elle était trop femme, elle l'aimait ou le haïssait trop encore.

Soit ! il l'aura voulu, murmura-t-elle. Elle courut à son bureau et écrivit quelques lignes d'une main fiévreuse :

« Mademoiselle, j'ai été la maîtresse d'Abel.
« Il vous a trahi pour moi, il me trahit pour vous
« ou pour une autre ; je souffre ce que vous avez

« dû souffrir ; que mon exemple vous serve de « leçon ; ne lui pardonnez jamais ; s'il vient, s'il « vous parle, ne le croyez pas, chassez-le. »

Elle signa, traça l'adresse et sonna.

— Qu'on porte sur-le-champ ce billet à Liwno.

Il lui sembla d'abord être soulagée d'un grand poids ; mais cet apaisement ne dura qu'une seconde. De vagues remords l'assiégèrent bientôt. Quelques minutes ne s'étaient pas écoulées qu'elle eût voulu ravoir sa lettre à tout prix. Le messager était parti : qu'importe ! elle pourrait encore le rejoindre.

Elle fit atteler et, malgré le froid, malgré le vent, enveloppée de fourrures, les pieds dans la neige, elle attendit l'arrivée du traîneau.

A Liwno, et ventre à terre ! cria-t-elle au cocher.

Les plaines toutes blanches semblaient dormir sous leur linceul ; les arbres fuyaient un à un comme des spectres ; les grelots des chevaux résonnaient dans le silence de la nuit. A l'entrée du petit

jardin, Barbe se croisa avec son courrier. Il revenait : il était trop tard !

— Tu as remis la lettre ? lui cria-t-elle de loin.

— Oui, princesse, répondit-il, en arrêtant son cheval qui soufflait sous le froid.

— Va, tu mériterais d'être pendu !...

Et tandis que le piqueur restait atterré sous cette menace, le traîneau continua sa course fantastique jusqu'à la porte du *dwor* [1].

Barbe y pénétra comme un tourbillon. Elle faillit renverser Basia, la vieille servante, accourue à sa rencontre un flambeau à la main.

— Où est Mademoiselle ? demanda-t-elle.

— Au salon, répondit la bonne ; mais laissez-moi la prévenir, Seigneur Jésus.

La princesse ne l'écoutait pas ; elle entra au hasard dans la première pièce ; c'était le salon ; Hedwige s'y trouvait. Debout près d'une table, la lumière d'une lampe l'éclairait en plein. Ses mains

1. Maison seigneuriale.

tenaient encore la fatale lettre ; elle était pâle , ses yeux regardaient sans voir. Au bruit des pas de Barbe, elle releva la tête ; bien qu'elle ne l'eût vue que rarement, d'année en année, elle la reconnut par une sorte d'intuition secrète.

— Ah ! Madame, vous chez moi ! dit-elle en se couvrant le visage de ses mains.

Barbe ne répondit pas ; elle marcha droit à la table, y prit le billet qui y était tombé, dans le trouble de la jeune fille, le froissa entre ses doigts, le jeta au milieu des flammes, puis revint se poser droit en face d'Hedwige.

— Maintenant, mon enfant, écoutez-moi, dit-elle ; oui, c'est moi ; j'ose venir chez vous, mais c'est pour réparer le mal que je vous ai fait ; je veux que vous n'en gardiez pas plus de souvenir qu'il ne reste de trace de ce papier. Tout ce que vous y avez lu était un mensonge ; oui, un mensonge, vous m'entendez bien ? Vous vous croyiez abandonnée, trahie, eh bien, non ! il vous aime. Moi, je l'ai aimé aussi, et il m'a dédaignée pour vous... J'ai voulu me venger, — je ne suis ni aussi bonne, ni aussi courageuse, ni aussi résignée que vous, — je vous ai écrit, puis, ma lettre partie, j'ai eu honte de moi-même et je suis venue... Me voici : je vous ai tout avoué maintenant. Vous me croyez, n'est-ce pas ? vous l'aimez encore ? vous l'aimerez, il est digne de vous ! Adieu, soyez heureuse, et quand vous entendrez parler de la princesse Barbe, dites-vous seulement qu'elle est pour quelque chose dans votre bonheur.

En effet, à mesure que Barbe parlait, le regard d'Hedwige s'éclairait d'un rayon de joie ; elle était fascinée par la grâce, par l'émotion qui faisait vibrer la voix de la jeune femme, elle ne songeait plus à lui retirer ses mains.

— Ah ! Madame, dit-elle, vous êtes bonne, je ne veux pas que vous vous sacrifiiez, que vous souffriez pour moi : vous méritez le bonheur ! vous avez plus de générosité, plus de dévouement que moi : ne vous doivent-ils pas tout ? ne les avez-vous pas sauvés ?

— Ce sont mes parents ;... tout le monde eût agi de même, répondit Barbe tristement.

— Mais il vous aime, vous êtes belle ; il doit vous aimer.

— S'il m'aimait, hélas, non ! cher ange, il ne m'aime pas !

Cette fois Hedwige ne put retenir ses larmes ; sa peine secrète lui revint au cœur, plus abondante et plus amère... Ah ! pourquoi Barbe la détrompait-elle ? elle l'eût peut-être haï.... et maintenant savoir qu'il l'aimait, qu'il l'avait toujours aimée, et se dire qu'il était perdu pour elle.... et la pauvre enfant laissa un libre cours à ses plaintes.

— A quoi servent, Madame, dit-elle, votre franchise, votre dévouement, puisque ma parole ne m'appartient plus, puisque je suis la fiancée d'un autre ? Vous le voyez, votre sacrifice est inutile.

Et ses larmes coulaient une à une, comme les gouttes pressées d'une pluie d'orage.

Barbe la regardait avec un mélange d'attendrissement, de pitié, de joie secrète... Un instant

l'espérance se ranima dans son âme, mais elle n'y eut que la durée de l'éclair.

— Consolez-vous, reprit-elle doucement ; Dieu vous déliera de vos promesses ; Dieu a pitié de ceux qui s'aiment. Adieu, je quitte ce pays pour toujours ; peut-être ne nous reverrons-nous plus !... J'étais venue ici croyant vous haïr, et je me sépare de vous en vous aimant.

Alors d'un mouvement rapide elle prit entre ses mains le front de la jeune fille et l'approcha de ses lèvres : — Adieu, Hedwige ! murmura-t-elle, et elle s'enfuit pour cacher ses larmes.

Le traîneau glissa de nouveau sur les chemins neigeux, et les arbres fuyaient aussi rapides ; mais cette fois Barbe pleurait...

Le lendemain, le premier train l'emportait vers la frontière. A la même heure, Abel lisait les lignes suivantes :

« Epousez Hedwige ! elle vous aime, et elle ne sait rien. Adieu !

« BARBE. »

XIV

L'hiver touchait à son terme. Dans la campagne, les blés montraient leurs jeunes pousses, les bois se couvraient de bourgeons ; la rivière, grossie par la fonte des neiges, roulait des flots troubles, élargissant ses bords, attirant à elle les saules et les prés de la rive. Et de même que l'arbre voit se renouveler sa parure, il semble qu'avec le printemps l'espérance renaisse dans les cœurs.

Depuis le départ de Barbe, Abel sentait en lui ce renouveau. Au milieu des ombres confuses qui l'environnaient encore, il entrevoyait une vague lueur; elle éclairait désormais sa route ; il marchait vers cette aurore. Il se reprenait à espérer. Des pensées

fortes, consolantes, le berçaient de leurs voix secrètes. Les forêts que les claires nuits d'avril emplissaient de battements d'ailes et de longs murmures n'étaient plus seules à chanter l'amour. Ces quelques mois de patience, de travail, de recueillement, l'avaient relevé à ses propres yeux : il y avait puisé de nouvelles forces pour l'avenir. Un attendrissement profond s'emparait de son être. Il était comme l'enfant prodigue revenu au foyer, qui revit aux douceurs du passé. Autour de lui, tout lui rappelait ses beaux jours de jeunesse, ses premiers rêves d'adolescent, ses premières amours! il lui semblait que ces paysages aux horizons sans limites, ces villages noyés dans les roses vapeurs du soir, d'où s'élevaient les mêmes chants, où les mêmes visages le saluaient au seuil des chaumières, que tout ce cadre en un mot gardait ses souvenirs vivants ; que tout y murmurait le même nom, y retraçait la même image : cette image, il la retrouvait dans son cœur. Même en fermant les yeux, il la voyait sans cesse devant lui. Ai-je besoin d'en dire le nom ?

Souvent il regardait, rêveur, le chemin de peupliers qu'il avait jadis parcouru : le jardin de Liwno qui faisait au loin une petite tache sombre ; il songeait qu'Hedwige était là, qu'une si courte distance les séparait, qu'elle pensait à lui peut-être, que l'amour est comme la fleur qui renaît toujours, et il se laissait bercer par la mélancolie de ses souvenirs, de ses regrets. Il se disait : Je l'aime, et pourtant c'est fini.... dans quelque temps elle sera la femme d'un autre !... Mais l'espérance se ranimait en lui... Cette idée d'éternelle séparation lui apparaissait vague et confuse, comme la tache que faisaient les arbres là-bas, sur le fond bleu de l'horizon.

Il l'avait revue, pour la première fois, sur la tombe de son père. Elle avait mêlé ses larmes aux siennes, et rien n'unit comme une même douleur. Depuis, ils s'étaient rencontrés chaque dimanche à l'église ; quand il surprenait un de ses regards, c'était du bonheur pour toute la semaine.

Jamais Goldring n'avait prononcé devant lui le nom de la jeune fille, ni fait allusion à ses projets.

Abel lui savait gré de son silence ; il se complaisait dans ce calme, dût-il être trompeur comme celui qui précède l'orage. Son amour était un trésor qu'il gardait enfoui au fond du cœur ; il le cachait même à sa mère. Mais elle, la pauvre femme, elle pleurait en silence ; car rien n'est secret pour une mère. Elle est dans notre âme, elle vit de notre vie, et nos souffrances sont siennes. Elle se reprochait sans cesse d'avoir fait le malheur de ces enfants, d'avoir elle-même creusé l'abîme qui les séparait aujourd'hui. Toutefois elle aussi conservait l'espoir : elle pensait que Goldring ferait un dernier sacrifice, qu'il renoncerait à son amour, ou que plutôt l'amour n'existait pas chez lui. Ainsi tous deux se laissaient bercer par l'illusion. L'illusion n'est-elle pas un reflet du bonheur?

... Un matin qu'Abel revenait des champs, respirant à pleins poumons l'air pur où toutes les senteurs du printemps mêlaient leurs haleines, sentant circuler en lui-même quelque chose de cette sève qui gonflait la terre, fendait l'écorce des arbres

et faisait frissonner les feuilles, il aperçut de loin Goldring qui venait à sa rencontre, soucieux, la tête baissée.

Il y avait longtemps que le bon géant était triste et que le sourire avait fui ses lèvres. Mais qui donc eût pris garde à cette tristesse? Goldring avait tant d'affaires, les siennes... et puis celles des autres,... celles des autres surtout... Il se partagait entre Liwno et Zaborow ; il allait de l'orpheline à l'orphelin et à la veuve. Oui, c'était bien le bon géant des ballades, le soutien, le vengeur des faibles. Rien ne se faisait sans lui : il conseillait, il décidait, il relevait, il réparait ; et on le laissait faire... On s'était accoutumé à compter sur lui ; on disait : Goldring fera ceci, il fera cela ; on l'admirait, comme on admire une machine dont la force puissante tient lieu de mille bras : silencieuse, patiente, toujours égale, s'acquittant de sa tâche avec une régularité que rien ne lasse ; aussi bien, que peut-on exiger de plus d'une machine? Une machine a-t-elle un cœur, souffre-t-elle, aime-

t-elle, se souvient-elle, a-t-elle des regrets, des espérances? Non. Si Goldring paraissait préoccupé, soucieux, c'est que c'était là son air habituel... Qui eût pu supposer que ses lèvres gardassent un secret, que cette pauvre machine eût un cœur qui aimait, qui souffrait!

Ce jour-là encore, Abel l'aborda avec son indifférence ordinaire. Ils marchèrent l'un à côté de l'autre, échangeant quelques rares paroles : l'un, rêveur, bercé par cette douce poésie d'une belle soirée de mai ; l'autre, les yeux fixés à terre, chassant devant lui, du bout de sa canne, les petits cailloux de l'allée.

— Alors, il n'y a rien de nouveau, tout va bien? demanda Abel.

— Oui, tout va bien.

Et Goldring soupira, tandis que les oiseaux chantaient au-dessus de sa tête et que le soleil jetait partout l'or pur de ses rayons.

— Entrez vous reposer, reprit Abel, je vais prévenir ma mère de votre arrivée.

— Non, laissez-la, fit le baron, c'est à vous seul que je voudrais parler.

— Alors, c'est donc grave? dit le jeune homme inquiet.

— Très grave! répondit Goldring.

Tous deux se turent ; ils sentaient qu'ils touchaient à une heure décisive de la vie. Ils gagnèrent le perron et montèrent lentement l'escalier. Arrivés dans l'ancien cabinet de travail du comte, qui servait maintenant à son fils, il leur sembla que l'ombre du défunt surgissait devant eux : c'était le portrait en pied de Leliwa, dont le regard d'une fixité étrange s'attachait de partout sur eux.

La même émotion les fit tressaillir ; ils restèrent quelques instants sans se parler.

— Je vous écoute, dit enfin Abel.

Goldring était debout ; un léger tremblement agitait sa voix.

— Ce que j'ai à vous dire serait long, dit-il, si je voulais vous rappeler des faits que vous connaissez comme moi : je vais donc droit au but. Vous

savez que j'aime Hedwige, que je dois l'épouser, que nous sommes liés l'un à l'autre par des promesses solennelles. Je ne veux pas que vous m'accusiez de vous avoir ni surpris, ni trompé : je serai confiant et loyal. Au moment de partir pour Paris, notre mariage semblait décidé ; mais vous êtes revenu ; le malheur vous a frappé : nous avons lutté, travaillé ensemble. J'ai donc attendu ; aussi bien fallait-il s'expliquer un jour. Je voulais que vous fussiez plus préparé à m'entendre, plus calme et plus à même de me juger. Vous savez à qui et comment est venue l'idée de ce mariage. Hedwige pouvait-elle se croire abandonnée par vous? sa fierté lui commandait-elle de vous oublier? ce sont là des questions auxquelles je ne veux pas répondre... Pour moi, je l'aimais depuis longtemps sans le savoir ; cette amitié, ce dévouement sont vite devenus de l'amour, quand j'ai su quej e pouvais leur donner ce nom. Aujourd'hui, je le sens, renoncer à elle, ce serait tout perdre dans la vie, et pourtant c'est ce qui peut m'arriver. Voulez-vous être auss

franc que je l'ai été envers vous? Je vous ai beaucoup étudié, beaucoup observé ; j'ai suivi le travail lent qui s'est opéré en vous : je crois me rendre parfaitement compte de vos sentiments. Quelle que soit votre reconnaissance pour la princesse, entre elle et vous se dresse désormais l'image de votre père... Et puis vous avez revu Hedwige ; elle a pleuré et souffert avec vous. Rien ne rapproche autant que la douleur ! Vous ne l'avez pas oubliée ; vous l'aimez encore, plus que par le passé peut-être !... Ainsi, nous voilà de nouveau en face l'un de l'autre. Je l'avoue ; un instant j'ai songé que l'un de nous était de trop sur cette terre ; mais après ce qui s'est passé à Paris, un duel entre nous est-il possible? Auriez-vous le courage de me tuer? d'ailleurs Hedwige épouserait-elle le survivant? D'autre part, quel est celui de nous qui sacrifierait son amour à un rival? pourquoi? dans quel but? Un tel dévouement me paraît inexplicable, absurde. Je ne vois qu'un moyen, c'est de nous en remettre au hasard. Le hasard est aussi le jugement de Dieu

sur cette terre. Tirons au sort : le plus heureux ira demander la main d'Hedwige.

Et Goldring se tut, interrogeant Abel du regard. Celui-ci l'avait écouté sans l'interrompre. Tous les sentiments qu'il est donné à l'homme d'éprouver agitaient son âme : la jalousie, la haine, l'amour, le dévouement. D'abord il eut l'idée d'insulter Goldring, de le souffleter, de faire qu'entre eux la mort seule pût décider désormais. Mais aussitôt la voix du devoir, l'honneur, la reconnaissance se réveillaient en lui. Son triste passé se retraça devant ses yeux. Il se rappela cette scène lugubre de Paris, l'affront sanglant qu'il avait fait subir à cet homme venu pour le sauver ; il vit son père mort, dont le regard semblait chercher l'ami fidèle ; il embrassa d'un coup d'œil tout ce que Goldring avait enduré, accompli pour eux ; il mesura le chemin qu'ils avaient parcouru ensemble, l'œuvre qu'ils avaient menée à bonne fin,... et il se dit que le sort le mettait à même de s'acquitter en une fois de sa dette ; que c'était là l'expiation désirée ; qu'il y aurait une

âpre volupté à se sacrifier, à souffrir, à porter ici-bas le poids de la justice divine. Souvent il s'était demandé s'il aurait la force des grands dévouements, de ces dévouements silencieux qui brisent l'âme, qui durent autant que la vie. Il tenait sa destinée entre ses mains il n'avait qu'un seul mot à dire : eh bien, oui, il aurait ce courage ! et il ferma les yeux, le malheureux, pour ne pas mesurer la profondeur de l'abîme.

Alors, aussi, il tendit sa main à Goldring.

— Epousez Hedwige, dit-il lentement. Vous êtes dignes l'un de l'autre ; le passé n'existe plus pour moi ; je n'ai ni regrets ni souvenirs, je n'ai que des remords. Allez, épousez-la. Soyez heureux.

Goldring l'écoutait anxieux ; il n'osait croire ce qu'il entendait.

— Ah ! mon ami, est-ce possible ? murmura-t-il. Vous ne me cachez rien, vous me dites la vérité entière ?

— Toute la vérité.

— Vous ne l'aimez plus? Vous ne souffrirez pas en la voyant à un autre?

— Non ; je l'aime assez pour désirer son bonheur, vous le lui donnerez. Partez, qu'attendez-vous? Pourquoi vous attendrir?

Et il le poussait vers la porte.

Goldring se retourna une dernière fois.

— Merci, merci! répéta-t-il ; tout ce que j'ai pu faire pour vous n'est rien, en regard de la joie dont vous me comblez.

Le reste de la journée s'écoula pour Abel dans une alternative d'espérances et de craintes. Il sortit, errant au hasard à travers la campagne. Ne devait-il pas cacher à sa mère l'angoisse qui le torturait? Que lui faisaient maintenant la pureté du ciel, le parfum de la brise? Il mesurait l'étendue de son sacrifice, il ne voyait plus devant lui qu'une nuit noire sans fin. Et puis, soudain un rayon d'espoir traversait ces ténèbres, comme un filet de lumière glisse sous la fente d'une porte : non, Hedwige ne l'abandonnerait pas! Ces promesses que lui avait

arrachées un père mourant valaient-elles les serments échangés jadis? Non, le ciel lui-même aurait pitié de sa douleur. Dieu qui lui avait mis cet amour au cœur aurait pitié de lui.

Il rentra, brisé par la lutte de ces pensées. Il faisait déjà sombre. Que trouverait-il au retour? Goldring avait-il écrit? Etait-il venu? Il n'eut pas le courage d'interroger ses gens. Sa mère l'attendait au salon. Elle fut frappée de sa pâleur, de l'altération de ses traits.

— Qu'as-tu? demanda-t-elle inquiète ; tu te donnes trop de peine, il ne faut pas te tourmenter, mon fils chéri ; tu verras, nous serons encore heureux!

Et tandis qu'il lui rendait ses baisers, distrait, torturé par le même doute et la même crainte, elle ajouta :

— Tiens, voici un billet du baron ; j'ai voulu te laisser le plaisir de l'ouvrir. Encore une difficulté vaincue sans doute.

Il prit la lettre qu'elle lui tendait, il se dirigea

vers la fenêtre ; et elle l'y suivit. Soudain, la pauvre femme le vit chanceler et chercher un point d'appui... s'affaisser sur lui-même. Elle eut le temps de l'étreindre, de l'entourer de ses bras ; elle vit son regard qui se tournait vers elle ; elle entendit sa voix faible comme un souffle :

— Sauvez-moi ! je veux vivre pour vous, ma mère ! balbutia-t-il.

Hedwige épousait Goldring. . . . . . .

Ma tâche s'arrête là ; mais quelques pages détachées du journal d'Hedwige nous donneront le mot de la fin.

XV

« 16 Mai 187...

« Je trace ces lignes au jour le jour, quand mes pensées affluent trop pressantes, quand mes regrets se ravivent, quand je manque de courage et de confiance.

J'espère et je crains tout à la fois ; j'ai beau prier, j'ai beau me dire à moi-même que ma vie est tracée, que le sacrifice doit s'accomplir, qu'il ne reste en mon cœur rien du passé, non, je le sais, je me trompe moi-même.

J'ai revu Abel, et son image me suit partout, sa pensée emplit mon âme ; c'est pour parler de lui que j'écris ces lignes... Ah ! s'il était heureux, j'aurais eu plus de force ; mais il souffre comme moi, plus que moi peut-être.

Hier, dimanche, nous nous sommes rencontrés à l'église ; je sentais que ses yeux restaient attachés sur les miens. La comtesse est venue me rejoindre à la sortie, comme par le passé. Lui s'est rapproché aussi, mais nous n'avons pas pu trouver une parole. Ne sommes-nous pas étrangers l'un à l'autre ? Ils allaient au cimetière, je n'ai pas voulu les y suivre.

Je suis plus calme, j'ai vu Goldring. Nous avons longtemps causé d'eux. Le juif est payé, ils sont sauvés. Le malheur a mûri Abel ; sa mère ne vit que pour lui, comme il ne vit que pour elle...

Goldring ne parle toujours pas ; pourtant je suis décidée, je répondrai « oui » d'une voix ferme.

Il vient chaque jour, il s'occupe des travaux des champs ; quelquefois il me jette de ces regards pleins de tristesse, qui me vont droit au cœur ; mais quand il repart sans m'avoir rappelé sa promesse, je respire et je remercie le ciel. Qu'attend-il ? Veut-il m'épargner une nouvelle douleur ? Se doute-t-il des combats qui se livrent en moi-même ?.... Comment se fait-il, mon Dieu, que le cœur humain soit si faible et si injuste ? que l'amour reste sourd au devoir ? Je devrais aimer Goldring, et je n'éprouve près de lui qu'une vague crainte ; je voudrais oublier Abel ou le haïr, et je me sens attirée vers lui par toutes les forces de mon être, par mes pensées les plus secrètes, par mes souvenirs, par la pitié, par l'espoir... Mon Dieu ! éclairez-moi, donnez-moi la volonté d'agir, non d'après mes désirs, mais selon vos lois.

Qelle journée terrible ! quelle épreuve ! et tout aussitôt, quelle joie, et quelle espérance nouvelle ! La princesse est venue... Je venais de lire sa lettre ; il me semble encore qu'elle me brûle les doigts...

et pourtant tout ce qu'elle contenait était faux. Dois-je le croire? il m'a toujours aimée : lui pense que c'est moi qui l'ai trahi. Il a souffert par ma faute : pourquoi ne m'avoir pas écrit ? Le pouvait-il ? Les apparences ne me condamnaient-elles pas ? ne savait-il pas que je m'étais prononcée librement ? s'il connaissait les tristes serments qui me lient à Goldring ! mieux eût valu que la princesse ne fût pas venue, qu'elle ne m'eût pas détrompée, car le perdre maintenant et savoir qu'il m'aime ! ou bien manquer à mes promesses les plus saintes, tromper mon père et Dieu !

C'est fini ; mes indécisions ont cessé. J'ai dit oui ! Goldring sort d'ici ; il était plus tremblant que moi ; il m'a rappelé le mot que je lui dis quand il partait pour Paris : « Revenez ! » J'ai pu sourire, et j'ai mis ma main dans la sienne...

Je suis calme, très calme. Il fait beau... le ciel est pur, le soleil a de tièdes caresses... mais j'ai froid. Je vois une grande ombre autour de moi.... je

marche comme dans un rêve. Je dois être très pâle. La veille, Basia a reculé de peur en me voyant.

— Oh ! mon petit ange, qu'avez-vous ? est-ce que vous allez mourir, vous aussi ?

Oh ! oui ! je serais heureuse de mourir... Mais je la rassure, je lui souris. Les heures s'écoulent. Est-ce la nuit, est-ce le jour ? tout se confond en moi...

La nouvelle de mon mariage s'est répandue au dehors. Les jeunes paysannes m'apportent des bouquets d'églantier et d'aubépine ; j'en dois couronner mon front. Je suis toute blanche.... si l'on m'enterrait ainsi !....

Le curé arrive aussi. Il m'avait souvent répété : « Ma fille, courage, ayez confiance en Dieu... Dieu ne tranche pas les nœuds à la manière des conquérants : il les délie par sa sagesse, par sa patience. » Mais que me dira-t-il aujourd'hui ? Dieu, pour moi, n'a rien délié !

Le curé paraît soucieux ; il me questionne : « Pourquoi me suis-je décidée sans le prévenir ? quand Goldring est-il venu ? que m'a-t-il dit ? savais-je ce qui s'était passé à Zaborow ? » — Je relève la tête, je le regarde. — Non, je ne sais rien, que s'est-il passé ? — Il se trouble, il hésite, il parle enfin, et il m'apprend le malheur que j'étais la seule à ignorer.

Abel se meurt, et c'est pour moi ! c'est moi qui le tue ! Ah ! je suis donc maudite ! Qu'ai-je fait pour être si frappée !

... Goldring est venu... Je ne sais ce qu'il m'a dit ; j'ai cru comprendre qu'il me proposait d'ajourner notre mariage ; je n'ai pas eu la force de lui répondre.

Ces lambeaux de phrases, que je jette au hasard, sont incohérents, comme mes actions, comme mes pensées. Je suis brisée d'émotion, dévorée de chagrin et de doute. Que dois-je faire ? qui dois-je

croire ? qui me donnera un conseil ? où est le devoir maintenant ?...

Goldring venait de me quitter ; j'étais seule dans ma chambre, lorsque, soudain, j'entendis un grand bruit, des voix entrecoupées de sanglots, des pas rapides. La porte s'ouvrit : c'était la comtesse.

Elle accourt à moi, elle se jette à mes genoux, pleurant, embrassant mes mains, me suppliant :

— Ma fille, mon enfant ! venez, sauvez-le. Il vous appelle ; il ne voit que vous dans son délire ; il me repousse, moi, sa mère ! Les médecins l'ont condamné, mais si vous venez, s'il vous voit, il vivra. Vous me rendrez mon fils unique, ma vie ! Vous ne pouvez pas me refuser : ce serait cruel, odieux ! Hedwige, pardonnez-moi ! Il vous aime. Grâce, pitié pour lui !

Je la relevai, je cherchai à apaiser sa douleur ; hélas ! ce qu'elle me demandait était impossible : j'en prenais le ciel à témoin. Je ne m'appartenais plus, et à mesure que je parlais, l'amertume gonflait mon âme :

— Ah! Madame, c'est vous qui l'avez voulu, c'est vous qui nous perdez tous deux, car moi aussi je l'aime, et j'en mourrai.

Elle m'écoutait, droite, les bras pendants, mais, à mes derniers mots, un rayon d'espoir éclaira ses yeux :

— Vous l'aimez... Oh ! je le pensais bien... Goldring vous rendra votre parole... j'irai le trouver, je l'implorerai, comme je vous implore ; il ne peut vouloir notre malheur à tous. Pourriez-vous vivre tranquille avec le spectre de mon fils entre vous ?

Elle est partie sur ces mots. La nuit vient, j'en compte les heures ; le matin me surprend au milieu de mes angoisses : que m'apportera ce soleil levant ?

Je suis libre ! libre ! est-ce possible ? Goldring m'a rendu ma parole !

J'ai vu la comtesse, m'a-t-il dit, et comme je l'écoutais silencieuse, il ajouta :

— Etes-vous toujours prête à tenir vos promesses ?

— Toujours.

— Et si Abel mourait, vous reprocheriez-vous sa mort ?

Nous nous regardâmes bien en face, ne lui devais-je pas la vérité entière ?

— Oui, son souvenir restera toujours entre vous et moi.

— Alors, reprit-il, nous ne serions pas heureux. Merci de votre franchise, Hedwige, je vous rends votre parole, adieu !

Il sortit. Je ne devais plus le revoir ; le même soir, j'appris qu'il avait quitté le pays.

Je n'hésite plus, je vais soigner Abel, je ferai mon apprentissage de Sœur de charité, ensuite je quitterai le monde, j'irai chercher la paix dans un couvent ; là du moins je trouverai le seul amour qui ne trompe jamais.

Me voici à Zaborow, je revois ma chambre de jeune fille, et sa chambre à lui, comme jadis quand nous étions enfants. Il m'a souri sans me reconnaître ; mais mon nom revient constamment sur ses lèvres ; il m'appelle, je me penche vers lui, je prends sa main brûlante, et il se calme.

Nous sommes à chaque heure suspendus entre le doute et l'espoir. Les médecins ne disent rien. Je me dévouerai jusqu'au bout ; mais vous, Seigneur ! qui pénétrez les plus secrètes pensées, qui entendez les plus humbles soupirs, exaucez ma prière : s'il vous faut une vie, prenez la mienne, je vous l'offrirai avec joie !

Huit jours de transes et d'angoisses ! Enfin il a dormi. On nous donne quelque espoir. Hier il a reconnu sa mère ; je me tenais cachée, ne pouvant retenir mes larmes.

Sauvé ! sauvé ! il est sauvé ! Ah ! Dieu clément,

vous m'avez entendue. Sa fièvre est tombée. J'étais assise à son chevet : il s'est réveillé, il a tourné vers moi un regard calme... Il a voulu parler, mais la parole expira sur ses lèvres. La surprise d'abord, puis la joie, une joie ineffable, transfigurèrent ses traits : il prit mes mains.... nous nous regardions.

— Hedwige ! c'est vrai ! ce n'est pas un rêve ! Je vous vois ! c'est vous ! Et les larmes ont coulé sur ses joues pâles. Je pleurais aussi, mais c'était de joie.

Mon Dieu ! merci, vous avez été au delà de mes vœux ; vous lui avez rendu la vie, et vous me laissez la mienne ; je veux vivre maintenant. »

Ici se termine le journal d'Hedwige. Le lecteur devinera le reste.

S'il s'est intéressé aux principaux personnages de mon récit, j'ajouterai que le juif Heymann est mort avant d'avoir recueilli son héritage ; que la princesse Barbe a un salon politique et littéraire à

Paris, où nous nous sommes peut-être rencontrés, lui et moi ; que Goldring a triplé sa fortune dans les mines d'or de B..., près de Chicago, qu'il y a épousé une blonde Yankee et qu'il paraît être heureux.

Paraître ! n'est-ce pas tout en ce monde ?

FIN.

POITIERS — TYPOGRAPHIE DE OUDIN FRÈRES.